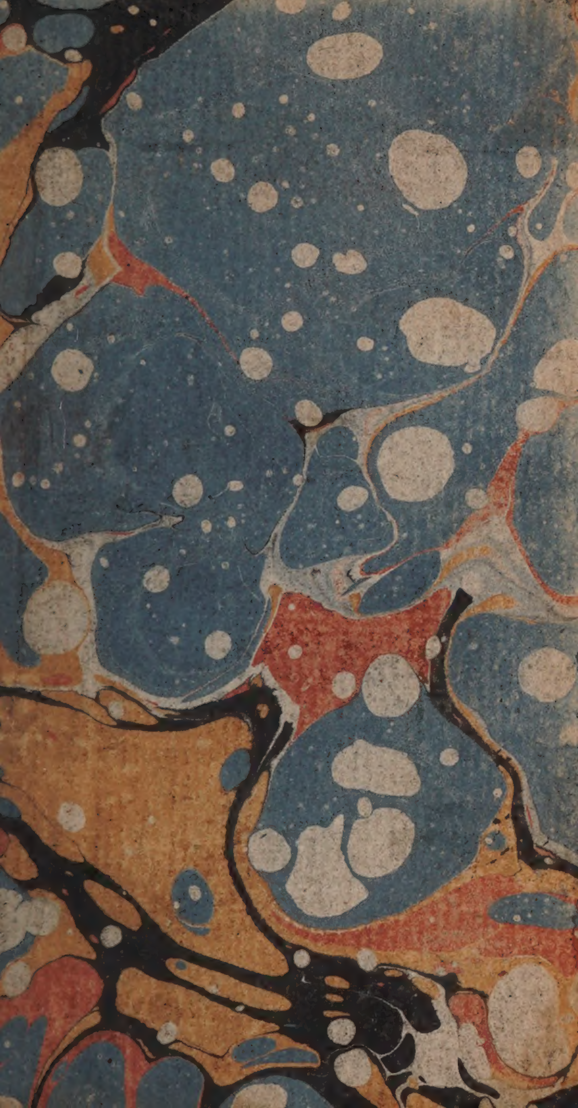



SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA CONDITA A.D. 1630
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
GEO. TICKNOR. OB. JAN. XXVI. MDCCCLXXI.
BOSTON PUBLIC LIBRARY



LES AVENTURES PLAISANTES DE GUSMAN D'ALFARACHE.

TOME SECOND.

Frontispice. Tom. II.



Gusman au moyen des Signes que lui fait son Valet escroque ceux avec qui il Joue. V. le Chap. V.

Edition de Cazin

LES AVENTURES *PLAISANTES* DE GUSMAN D'ALFARACHE;

Tirées de l'Histoire de sa vie, & revues sur l'ancienne Traduction de l'Original Espagnol.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIII.

TABLE

DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table du Tome Second.

LES AVENTURES *PLAISANTES* DE GUSMAN D'ALFARACHE.

CHAPITRE PREMIER.

Gusman prend la résolution de sortir de Rome, & de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.

JE passois presque toutes les journées dans ma chambre, où je m'occupois à lire de bons livres qu'on me prêtoit, & à recevoir quelques amis qui me venoient visiter. Un jour le jeune Espagnol, qui avoit si généreusement pris ma défense dans l'aventure du cochon, me vint voir, pour s'informer, me dit-il, de

l'état de ma ſanté. Tu peux bien croire, mon cher lecteur, que je ne manquai pas de faire un gracieux accueil à un homme à qui j'avois tant d'obligation. Je lui fis mille complimens ſur le ſervice qu'il m'avoit rendu, & je l'aſſurai que j'étois très-mortifié de n'avoir pu aller chez lui pour l'en remercier, ignorant ſa demeure & ſon nom. Il me répondit modeſtement, qu'il n'avoit rien fait qui méritât tant de reconnoiſſance; & qu'étant Eſpagnol & noble, il s'étoit fait un devoir de courir au ſecours d'un galant homme inſulté par la canaille.

Je ne lui eus pas plutôt entendu dire qu'il étoit de mon pays, que je lui demandai dans quel endroit d'Eſpagne il avoit pris naiſſance. Je ſuis, me dit-il, d'Andalouſie, natif de Séville, & Sayavedra eſt mon nom. Je redoublai mes civilités, quand j'appris qu'il étoit d'une des plus illuſtres & des plus anciennes familles de notre ville. Il avoit en effet l'accent Andalous, & connoiſſoit auſſi-bien que moi Séville. Cependant il étoit originaire de Valence; mais il avoit ſes raiſons pour ne le pas dire alors. Je lui offris mes ſervices & le crédit de mon maître, s'il en avoit beſoin. Il me rendit graces de ma bonne volonté; me dit que véritablement il avoit une affaire à

la chambre apostolique, & qu'il en espéroit un heureux succès : mais que si les personnes qui s'intéressoient pour lui, n'agissoient pas efficacement, il auroit recours à moi.

Comme il m'échapa de dire dans la suite de notre conversation, que l'on me trouvoit toujours au logis, & que je me promenois rarement, il en voulut savoir la cause. Je lui avouai de bonne foi que je n'osois me montrer dans les rues depuis l'aventure du cochon, & que j'étois bien-aise du moins de donner le tems de l'oublier avant que de reparoître dans le monde : ce qui lui parut d'un homme prudent & judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis, si quelque affaire indispensable m'obligeoit à sortir. Pénétré de ses offres obligeantes, je lui jetai les bras au cou, & l'accablai de remercîmens. De son côté, il ne demeura point en reste de politesse avec moi ; & quoiqu'il approuvât la raison qui me faisoit tenir la chambre, il me dit qu'il me plaignoit fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse ; qu'il me conseilloit plutôt de voyager, d'aller voir Venise, Boulogne, Pise & Florence ; que je trouverois dans ces villes de quoi m'amuser agréablement, & qu'enfin je re-

viendrois à Rome, lorſque je le jugerois à propos.

Je fis connoître à Sayavedra qu'il ne pouvoit rien me conſeiller qui fût plus de mon goût, & que je ne tarderois gueres à ſuivre ſon conſeil, pourvu que mon maître, ſans la permiſſion de qui je ne prétendois rien faire, y conſentît. Alors mon Andalous, natif de Valence, & fourbe en diable & demi, me fit une deſcription charmante de toutes ces villes pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inſpira un ſi grand deſir, que dès le lendemain matin, en habillant l'ambaſſadeur, je lui dis: Je ne ſais, monſeigneur, ſi vous approuverez un deſſein que j'ai formé ſous votre bon plaiſir. Je voudrois bien voyager par toute l'Italie. Je m'imagine que je ne ferois point mal de m'éloigner de Rome pour quelque tems. Son excellence, à ces paroles, ſentit un mouvement de joie qu'elle ne put s'empêcher de laiſſer paroître. Guſman, s'écria-t-elle, il ne pouvoit te venir une meilleure penſée que celle-là. Oui, mon ami, tu feras bien de diſparoître du moins pour quelques mois, cela ne ſauroit produire qu'un bon effet pour nous deux. Car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon déſavantage, ſur-tout, depuis ta

derniere aventure. On nous accommode l'un & l'autre de toutes pieces. On m'en a donné charitablement avis. En un mot nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'ai quelquefois eu envie de te le dire, mais je n'en ai pas eu la force, & je suis ravi que tu prennes de toi-même le parti de voyager. Au reste, Gusman, poursuivit ce bon maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller; enfin, j'en userai avec toi comme avec un serviteur que j'aime, & dont je ne me défais qu'à regret.

Ainsi me parla mon ambassadeur. Je lui rendis un million de graces des sentimens favorables qu'il venoit de me témoigner; & je ne fus pas sitot hors de son appartement, que je chargeai un de nos marmitons de m'aller chercher le messager de Sienne. Ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déja je commençois à serrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servoient de garde-robe, lorsque je reçus une seconde visite de Sayavedra, que je mettois au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paroître quelque étonnement à la vue de mes effets étalés dans ma chambre, & des coffres ouverts devant

moi. Comment donc, ſeigneur Guſman, s'écria-t-il, eſt-ce que vous vous diſpoſeriez à ſuivre le conſeil que je vous ai donné ? Vous l'avez deviné, lui répondis-je. Mon maître, à qui j'ai parlé de mon deſſein, m'a permis de l'exécuter. C'en eſt fait. Je pars dans deux jours pour Sienne ; où je me propoſe de m'arrêterquelque tems chez un marchand de mes amis, appelé Pompée. Je ne le connois point perſonnellement ; mais c'eſt un homme à qui j'ai rendu ſervice ici, & qui m'en témoigne par ſes lettres tant de reconnoiſſances, que j'ai tout lieu de penſer qu'il ſera bien-aiſe de me poſſéder chez lui ; ainſi j'eſpere que jaurai du plaiſir à Sienne, où je vais aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adreſſe de ce Pompée, pour n'en être point embarraſſé ſur la route.

Si Sayavedra paroiſſoit attentif à ce que je lui diſois, il ne l'étoit pas moins à me voir ranger mes nipes dans les coffres. Il remarquoit bien ſur-tout, où je plaçois ce que j'avois de plus précieux, ce que par vanité je n'étois pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'obſerver dans quel endroit je ſerrai une chaîne d'or avec quelques pierreries, & trois cents bonnes piſtoles d'Eſpagne que j'avois amaſſées chez mon ambaſſa-

deur ; car je ne m'étois point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à jouer. J'avois conservé avec beaucoup de soin tous les présens que j'avois reçus. Heureux! si c'eût été pour moi, & non pour des voleurs, que j'eusse pris tant de peine. Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avois de plus commun, & après les avoir bien fermés, j'en laissai sur une table les clefs qui étoient liées ensemble ; puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un laquais me vint dire que l'on me demandoit en bas. Comme ma chambre me parut alors trop malpropre pour y recevoir compagnie, je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment, & j'allai voir qui pouvoit être la personne qui vouloit me parler. C'étoit le messager de Sienne que je ne me souvenois plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ ; & pour convenir avec lui de ce que je lui donnerois pour le port de mes hardes, je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce tems-là Sayavedra fit son coup. Ce fripon se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avoit mis dans ses poches par précaution, prit les empreintes de mes clefs, & se saisit d'une lettre

qu'il trouva ſur la même table, & qu'il reconnnut être de Pompée.

Je montrai mes coffres au meſſager, qui les ſouleva un peu pour pouvoir mieux juger de leur poids. Je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre a Sienne chez le ſeigneur Pompée; & il ſe retira, en me diſant qu'il alloit chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres, & qu'il partiroit dans trois heures. Un inſtant après qu'il fut ſorti, mon ami l'Eſpagnol voulut prendre congé de moi, ſous prétexte de me laiſſer plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'aſſurer qu'il ne m'incommodoit point, & lui offrir même à déjeûner, il n'y eut pas moyen de le retenir, tant il avoit d'impatience de me quitter pour aller faire faire ſes fauſſes clefs. Du moins, lui dis-je, mon cher compatriote, enſeignez-moi votre demeure. Il ſeroit bien mal-honnête que je ſortiſſe de Rome ſans vous rendre une viſite. Là-deſſus, après m'avoir répondu qu'il m'en diſpenſoit, il me fit entendre d'un air myſtérieux qu'il logeoit chez une dame, où, pour des raiſons qu'un galant homme ne pouvoit dire, il falloit qu'il ſe privât du plaiſir de recevoir ſes amis.

N'ayant rien à répliquer à cela, je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussi-tôt vers ses camarades, pour concerter avec eux la maniere dont ils s'y prendroient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étoient quatre fripons, dont trois reconnoissoient, comme lui, pour chef, un fameux voleur nommé Alexandre Bentivoglio. Celui-ci conduisoit les entreprises qu'ils formoient en commun. C'étoit lui qui distribuoit les rôles aux autres, & qui jouoit ordinairement le premier; mais il céda, dans cette piece, le principal personnage à Sayavedra, lequel étant Espagnol, lui parut plus propre qu'un autre à représenter un Castillan. Ils s'habillerent donc tous quatre de la maniere qu'il lui plût, ayant des habits de toutes les façons pour déguiser ses gens; & ils se mirent, le jour suivant, en chemin pour Sienne, où ils arriverent le lendemain. Sayavedra, suivi de deux autres qui portoient des casaques de livrée, alla loger dans la meilleure hôtellerie de la ville, se disant gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre, qui étoit connu dans toute l'Italie pour ce qu'il étoit, il n'osa faire le troisieme laquais.

Il jugea plus à propos de chercher un gîte dans un endroit moins fréquenté, avec le quatrieme cavalier de ſa ſuite.

Sayavedra, parlant d'un ton de maître, ſe fit donner d'abord la plus belle chambre, puis s'étant un peu ajuſté, il envoya un de ſes gens dire au ſeigneur Pompée que Dom Guſman, ſon ami, venoit d'arriver à Sienne par la poſte, & qu'il ſe ſentoit ſi fatigué de ſa traite, qu'il le prioit de l'excuſer s'il n'alloit pas loger chez lui. Pompée, ravi d'apprendre l'arrivée de Dom Guſman, abandonna tout pour aller trouver un homme auquel il étoit ſi redevable. Il vole à l'hôtellerie, & trouve, dans une chambre bien éclairée, un cavalier couché ſur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer, ſe leve, avec empreſſement, & court à lui les bras ouverts, en lui diſant: Ah! Seigneur Pompée, je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai priſe de vous adreſſer mes coffres. Ce n'eſt point là votre plus grande faute, lui répondit, en ſouriant, Pompée, & je ſuis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu deſcendre chez moi. Rien n'eſt plus poli, répliqua le faux Dom Guſman; mais je vous dirai, pour me juſtifier, que je ſuis ſi las d'avoir ſi long-

tems couru la poſte, que je n'ai pu me réſoudre à vous incommoder. Tout au contraire, repartit le marchand, cela devoit vous engager à préférer ma maiſon à une hôtellerie. Une autre raiſon encore, lui dit Sayavedra, a prévalu ſur l'envie que j'avois d'aller loger chez vous; je ne fais que paſſer par Sienne; dès demain je vais à Florence, par ordre de l'ambaſſadeur mon cher maître, m'acquitter d'une commiſſion dont il m'a chargé. Je n'ai pas cru devoir vous embarraſſer de moi, pour ſi peu de tems; mais patience, ajouta-t-il, avec un ſouris gracieux, je reviendrai dans huit ou dix jours, & je compte bien de faire quelque ſéjour dans votre maiſon.

Pompée ne laiſſa pas de le preſſer de venir ſouper & coucher chez lui, quoique ce ne fût que pour une nuit; mais le faux Dom Guſman s'en défendit avec tant d'opiniâtreté, que le marchand craignant de l'importuner par trop d'inſtances, le laiſſa ſe délaſſer, en l'aſſurant qu'il ne manqueroit pas de revenir le lendemain matin à l'hôtellerie, pour être préſent à ſon départ, & lui ſouhaiter un bon voyage. Là-deſſus Sayavedra dit tout haut à un de ſes valets: Tenez, Gradelin, voici les clefs de mes coffres. Le ſeigneur Pompée veut bien

que j'envoie prendre quelques hardes & le linge dont je puis avoir beſoin pendant huit jours. Apporte-moi, pourſuivit-il, ma robe-de-chambre que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux, interrompit Pompée, en s'enferrant de lui-même, il vaut bien mieux faire tranſporter ici vos coffres, & vous en tirerez toutes les choſes qui vous ſont néceſſaires. Vous avez raiſon, lui dit le faux Guſman; je ferai un paquet des hardes dont j'ai abſolument beſoin; je le mettrai dans le plus petit de mes coffres; je l'emporterai avec moi à Florence, & je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous juſqu'à mon retour.

Le marchand ſortit enſuite de l'hôtellerie, & une demi-heure après, on y vit arriver les trois coffres, portés par les compagnons de Sayavedra, & par un valet d'écurie. Ils étoient accompagnés d'un homme qui préſenta au faux Guſman, de la part de ſon ami Pompée, une corbeille de fruits excellens, avec ſix bouteilles d'un vin admirable. Ce préſent fut reçu avec toutes les démonſtrations de la plus vive reconnoiſſance par Sayavedra, qui, après avoir fait une petite libéralité au domeſtique du marchand,

chand, le chargea de mille complimens pour ſon maître.

A peine les coffres furent-ils dans l'hôtellerie, qu'Alexandre Bentivoglio, qui ſavoit déja l'heureux ſuccès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avoit les clefs, & l'on crocheta l'autre, qui renfermoit mon argent & mes bijoux, qu'ils partagerent, ou, pour mieux dire, qu'Alexandre s'appropria; car c'étoit un rodomont que les autres craignoient, & qui leur faiſoit telle part qu'il lui plaiſoit des dépouilles volées. Il ſe contenta de leur donner à chacun trente piſtoles, & les plus mauvaiſes nippes; après quoi, il remplit le petit coffre de ce qu'il y avoit de meilleur, & fit mettre dans les autres de la paille & des pierres; puis, ſans perdre de tems, il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poſte pour partir à la pointe du jour, & prendre la route de Florence. Ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens, qui payerent l'hôte, en lui recommandant de faire reporter, dans la matinée, chez le marchand, les deux coffres qu'ils laiſſoient dans l'hôtellerie.

Pendant que tout cela ſe paſſoit à Sienne, j'étois occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis, ſans

avoir le moindre preſſentiment de cette ſupercherie. Il ne me reſtoit plus rien à faire qu'à prendre congé de mon maître. J'entrai dans ſa chambre un matin d'un air triſte : & après lui avoir proteſté que je n'oublierois jamais les bontés qu'il avoit eues pour moi, je me jettai à ſes genoux, & baiſant une de ſes mains, je la baignai de mes larmes. Il fut attendri de ma douleur, & me fit aſſez connoître qu'il me perdoit à regret. Ce bon ſeigneur m'exhorta à la vertu d'une maniere auſſi tendre que s'il eût parlé à ſon propre fils. Il m'embraſſa même, & me paſſant au cou une chaîne d'or qu'il portoit ordinairement, il me dit qu'il me la donnoit pour me reſſouvenir de lui toutes les fois que je la regarderois. Il ajouta à cette marque d'amitié une bourſe de cinquante piſtoles, avec un des meilleurs chevaux de ſes écuries. Tous ſes domeſtiques, à ſon exemple, ſe montrerent ſenſibles à mon éloignement. Dans le fond, bien loin de les avoir jamais deſſervis auprès de mon maître, je leur avois ſouvent rendu de bons offices, & il n'y en avoit pas un qui eût ſujet de ſe plaindre de moi.

CHAPITRE II.

Gusman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, & va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.

LE lendemain je sortis de cette ville monté comme un prince, moins riche que je ne pensois, affectant un air galant, & la tête remplie d'idées qui me promettoient beaucoup de plaisir. Je m'avançois vers Sienne, où je m'imaginois mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En y arrivant, je demandai où il demeuroit, & je me rendis tout droit chez lui.

Il étoit au logis; il me reçut assez civilement, & toutefois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée, lui dis-je en l'embrassant, vous voulez bien que Gusman, votre ami, vous témoigne l'extrême joie qu'il a de vous voir, & de vous connoître enfin personnellement. Mon homme ne put, sans pâlir, entendre prononcer mon nom. Qui? vous, me répondit-il avec surprise, vous seriez ce

même Guſman, à qui j'ai mille & mille obligations? Je frémis à ces mots, ſans ſavoir pourquoi, & j'en tirai un mauvais augure. D'où vient, repris-je avec émotion, d'où vient cet étonnement que vous faites paroître à ma vue? C'eſt ce que vous ſaurez bientôt, repartit le marchand. Je vois bien que j'ai été la dupe, & que vous êtes véritablement ce Guſman d'Alfarache que j'attendois.

Je fus frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, & je preſſentis, dans ce moment, qu'il étoit arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'approfondir, je priai Pompée de s'expliquer plus clairement. Hé bien, me dit-il, vous ſaurez qu'il a paſſé par Sienne un cavalier, ſoi-diſant gentilhomme de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, venant de Rome avec deux valets, & allant à Florence par ordre de ſon maître. Ce cavalier ſe donnoit pour ce Guſman d'Alfarache qui m'a rendu ſervice dans une affaire que j'ai eue à Rome, & il avoit les clefs de vos coffres. Je penſai tomber en convulſion, quand je l'entendis parler de cette ſorte; & un détail circonſtancié qu'il me fit de toute l'aventure, acheva de me mettre au déſeſpoir. Je témoignai au marchand que je ſouhaitois de voir mes coffres. Auſſi-tôt il

me conduisit à l'appartement qu'il m'avoit fait préparer, & là, me montrant mes deux grands coffres : Voilà, me dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportés ; mais ils les ont eus en leur pouvoir, aussi-bien que le troisieme. Je soupirai amérement, en me souvenant que mon or & mes bijoux étoient justement dans celui qui me manquoit. Je ne laissai pas d'ouvrir les autres ; & c'eût été pour moi une grande consolation, si les voleurs, satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent pas touché à mes habits ; je les aurois, je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée ; il ne fut pas moins affligé que moi, quand je lui appris qu'on m'avoit volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvoit être l'effet de la crainte qu'il avoit que je ne l'obligeasse à répondre des effets volés, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant, c'est ce qu'il ne devoit nullement appréhender. Au lieu de penser à l'inquiéter là-dessus, j'affectois de lui cacher le chagrin qui me dévoroit. Il me sembloit qu'un homme qui vouloit trancher du petit seigneur, ne devoit pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étois infiniment ; & j'avois

d'autant plus de ſujet de l'être, que je n'avois point d'autre habit que celui dont j'étois revêtu, ni d'autre linge que deux chemiſes qui étoient dans mon porte-manteau.

Je me tourmentois vainement l'eſprit pour deviner qui pouvoit avoir pris des empreintes ou des modeles de mes clefs, je ne ſavois ſur qui je devois faire tomber mes ſoupçons. Car, pour Sayavedra, je l'eſtimois trop pour me défier de lui. Ce n'étoit pourtant pas la faute de Pompée, ſi j'avois tant de peine à découvrir l'auteur du larcin, puiſqu'en me contant toute l'hiſtoire, lorſqu'il me fit le portrait du faux Guſman, il me dépeignit trait pour trait Sayavedra, ſa taille, ſes cheveux, ſon air & ſa voix. J'étois ſi prévenu en ſa faveur, que je me ſerois fait un crime de le ſoupçonner ſur ces reſſemblances. Je dirai plus; quoiqu'il me ſouvînt que je l'avois laiſſé ſeul dans ma chambre, le jour que le meſſager de Sienne y vint voir mes coffres, ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce ſouvenir.

Tandis que nous faiſions, mon hôte & moi, des réflexions très-inutiles ſur ce vol, il arriva un domeſtique qui nous dit que le ſouper étoit prêt. Nous deſcendîmes à l'inſtant dans une ſalle

où l'on avoit servi, & nous nous mîmes à table sans appétit & d'un air assez triste. Pompée s'appercevant que les morceaux me demeuroient dans la bouche, me dit: Seigneur Gusman, vos effets ne sont pas si bien perdus, qu'ils ne puissent se retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trousses de nos voleurs le *Bargello*, qui est de mes amis, & je vous avoue que je compte fort sur lui. Il reviendra ce soir ou demain. J'espere qu'il nous apportera quelque bonne nouvelle. Je le souhaite, lui répondis-je : mais entre nous, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens, sur-tout, lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fût couverte de mets délicats, & que nous eussions d'excellens vins, nous étions si peu en humeur de boire & de manger, que nous eûmes bientôt soupé. Ensuite, comme je fis semblant d'être fatigué, mon hôte me reconduisit à mon appartement, où un instant après il me laissa seul. Ce qui me fit plaisir ; car sa conversation m'ennuyoit. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant, & je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avois l'esprit si accablé des pensées différentes qui m'agi-

toient ſucceſſivement, que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour longtems. Un grand bruit qui ſe fit entendre ſur l'eſcalier, me réveilla preſque dans le moment. J'entendis pluſieurs perſonnes qui crioient à la fois: *Voici le voleur! voici le voleur!*

Je tirai les rideaux de mon lit, ne pouvant croire les paroles qui frappoient mes oreilles, & j'allois me lever pour ſavoir ce que j'en devois penſer, lorſque je vis entrer dans ma chambre la femme, les enfans & les domeſtiques du marchand, leſquels, continuant de parler tous enſemble, me répéterent ce que j'avois entendu. Je priai la femme de m'expliquer ce que cela ſignifioit. Cela ſignifie, me dit-elle, que le *Bargello* arrivera ici dans une heure avec un de vos voleurs, & qu'il a envoyé un de ſes archers devant pour en avertir Pompée, qui s'habille pour venir vous le préſenter. Mon hôte, en effet, ne tarda guere à m'amener cet archer, que j'interrogeai. Il m'apprit que le voleur qui avoit été attrapé, étoit celui qui avoit joué le rôle de Guſman.

Cette nouvelle me rafraîchit un peu le ſang. Je commençai à me flatter que je pourrois recouvrer du moins une partie de mes effets, puiſque nous tenions

l'auteur du vol. Mon hôte avoit auſſi cette penſée, & tout le monde, dans ſa maiſon, étoit dans une joie inconcevable de cet heureux événement. Je donnai à l'archer une piſtole, pour être venu au grand galop me l'annoncer; & je m'habillai à la hâte, pour aller reconnoître le fripon qui m'avoit repréſenté. Pompée, de ſon côté, ſe diſpoſoit à m'accompagner, pour parler aux juges en ma faveur. Dans le tems que nous raiſonnions là-deſſus, un valet du logis accourut pour nous dire que le *Bargello* à cheval étoit à la porte, tandis que ſes archers menoient le voleur en priſon. Le marchand envoya ſon domeſtique prier de notre part M. le prévôt de vouloir bien mettre pied à terre, & monter à mon appartement.

Le *Bargello* fanfaron, s'il en fut jamais, y entra comme en triomphe. Il nous conta d'abord de quelle maniere intrépide il avoit arrêté le voleur, & ſe perdant dans des digreſſions qui faiſoient peu d'honneur à ſa modeſtie, il m'impatienta. J'interrompis ſon récit héroïque, pour lui demander ce qu'il m'importoit le plus de ſavoir, c'eſt-à-dire, des nouvelles de mon argent. Pour de l'argent, me répondit-il d'un air froid, il n'avoit ſur lui que vingt-cinq piſ-

toles, & il ne faut pas s'en étonner. Quoiqu'il ait fait le premier perſonnage dans cette piece, il n'eſt pas le chef de ſa bande. C'eſt un certain Alexandre Bentivoglio, dont je n'ai que trop entendu parler, & qui pourra bien un jour tomber ſous ma patte. Néanmoins, pourſuivit-il, conſolez-vous. Nous avons en notre puiſſance le miſérable qui eſt cauſe de votre malheur, & que je vous promets de faire pendre. A ce diſcours impertinent, j'eus de la peine à retenir ma colere. J'aurois volontiers été le bourreau de M. le prévôt qui me parloit ainſi, de l'archer pour ma piſtole, & du marchand qui, par ſon imprudence, m'avoit mis dans l'embarras où je me trouvois. J'enrageois de bon cœur. Le *Bargello* s'appercevant du peu de ſatisfaction que j'avois de ſa courſe, au lieu qu'il attendoit de moi quelque récompenſe, ſortit très-mécontent de ma ſeigneurie, en diſant à mon hôte, que s'il eût cru que je ſavois ſi mal reconnoître ce que l'on faiſoit pour moi, il ne ſe ſeroit pas donné tant de peine.

Après qu'il fut ſorti, Pompée demanda ſon manteau, & me dit qu'il alloit ſolliciter les juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui étoit en priſon, je m'y tranſportai; & ce ne fut pas

ſans étonnement qne je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait reſſemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Sitôt qu'il me vit, il vint ſe jetter à mes pieds. Il étoit plus pâle que la mort. Il me demanda pardon : Mon cher ſeigneur Dom Guſman, me dit-il tout en pleurs, ayez pitié d'un malheureux qui ſe repent de vous avoir trahi. Il alloit continuer, car il avoit préparé une longue harangue pour m'attendrir ; mais je ne lui laiſſai pas le tems d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches, & toutefois en les lui faiſant, je ſentois que ma colere s'affoibliſſoit peu-à-peu. Tous les mouvemens d'indignation qui m'agitoient, firent place inſenſiblement à des ſentimens de compaſſion, dont j'aurois eu la foibleſſe de donner des marques, ſi je n'euſſe pris le parti de m'éloigner bruſquement d'un traître, qui auroit été tout au moins envoyé aux geleres, ſi la juſtice, à Sienne, eût eu alors des miniſtres un peu ſéveres.

Les juges de ce tems-là, tu vas le voir, ami lecteur, firent ce que mille autres avoient fait avant eux, & ce que dix mille autres ont fait après. Ils me députerent le jour ſuivant un greffier, pour me propoſer de me rendre partie du voleur empriſonné. Je fis réponſe que

je le voulois bien, pourvu qu'il me fît reſtituer tout ce qui m'avoit été dérobé; autrement, non; que je ne demandois point la mort du pécheur; que ma bourſe, quand on le pendroit, n'en ſeroit pas en meilleur état : en un mot, que je ne ſouhaitois rien autre choſe que mon argent & mes hardes : & que j'y renonçois, puiſque le tout étoit en trop bonnes mains pour que je puſſe le ratrapper. Le greffier n'eut pas plutôt fait rapport aux juges de ce que je lui avois dit, que conſidérant qu'il n'y avoit point d'autres eſpeces à prétendre dans ce procès, que celles dont on avoit trouvé le voleur nanti, ils ſe contenterent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, & à un banniſſement perpétuel du territoire de Sienne. Ces magiſtrats équitables diſoient, pour qu'on excuſât un châtiment ſi doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu ſur les épaules, c'étoit une preuve qu'il n'avoit jamais été trouvé en faute que cette fois-là, & qu'il méritoit par conſéquent quelque indulgence. La bonne raiſon, pour faire grace à un voleur de profeſſion! Et n'eſt-ce pas un jugement bien judicieux, que de le bannir d'un pays où il a volé? C'eſt comme ſi on lui diſoit :

Vas-t-en

Vas-t-en, mon ami, on te permet d'aller voler ailleurs.

Je ne savois point encore à quoi les juges avoient condamné Sayavedra, & je dînois chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avoit ouï prononcer la sentence, entra dans la salle tout essoufflé, & d'un air aussi content, que s'il m'eût apporté mes effets : De la joie, seigneur Dom Gusman, s'écria-t-il, de la joie ! Votre larron est condamné au carcan, & l'on doit bientôt l'y attacher. Il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment j'aurois voulu que ce sot eût été mon valet, & être dans un endroit où j'eusse pu librement lui casser les dents à coups de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme, que je le fus dans cette occasion ; cependant il me fallut dévorer mon chagrin, de même que le changement qui se fit dès ce jour-là dans mon hôte. Il passa tout-à-coup d'une extrémité à une autre ; il ne me regarda plus que comme un étranger qui l'incommodoit, & dont il auroit souhaité d'être défait.

Est-il possible, me dira-t-on ? Quoi ce Pompée à qui tu avois rendu service, & qui dans toutes ses lettres t'avoit paru si pénétré de reconnoissance, ce

même Pompée te paya d'ingratitude ? Sans doute. Il prit un air glacé avec moi, & me fit assez voir qu'il m'auroit voulu déja bien loin. J'y contribuai peut-être, en lui disant indiscrétement que je ne retournerois point à Rome, ou du moins de long-tems. Ce qui, lui faisant juger que j'allois lui devenir inutile, & que selon toutes les apparences, nous n'aurions plus de commerce ensemble, il ne se soucia plus guere que je fusse content ou mécontent de lui. Il me demanda même sans façon quand je me proposois de partir. Je lui répondis que ce seroit dès le lendemain. Il me répliqua froidement qu'il étoit fâché de mon départ, sans me faire aucune instance pour le différer. Enfin, je crevois de dépit d'avoir obligé de bonne grace un homme, qui, bien éloigné de m'offrir sa bourse par reconnoissance, ou pour récompenser ce qu'il m'avoit fait perdre, étoit assez ingrat pour compter tous les momens que je passois dans sa maison. Aussi la premiere chose que je fis le jour suivant, fut de prendre congé de lui d'une maniere qui lui marqua bien ce que je pensois de lui.

CHAPITRE III.

Gusman, à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, & l'emmene avec lui à Florence.

J'AVOIS tant d'envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval. Si bien que je disparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'apperçus de loin un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'étoit lui, qui, pour obéir à la sentence qui le condamnoit à un bannissement, se hâtoit de sortir de l'état de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talens.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vue de ce misérable : & me souvenant moins de la trahison qu'il m'avoit faite, que du service qu'il m'avoit rendu le jour de l'aventure du cochon, je n'eus pas la force de ne vouloir pas lui parler. Il m'avoit aussi re-

connu ; & lorſque je paſſai près de lui, il vint tout-à-coup, le viſage baigné de larmes, m'embraſſer la botte, en me demandant mille pardons de ſon ingratitude & de ſa perfidie. Il ajouta qu'il ſouhaiteroit de toute ſon ame, pour expier ſa faute, me ſervir en eſclave toute ſa vie ; & que ſi je voulois le prendre pour mon valet, je pouvois compter ſur le ſerment qu'il me faiſoit d'être le ſerviteur du monde le plus fidele. Après avoir fait mes réflexions ſur ce qu'il me propoſoit, il me ſembla que je ne ferois point ſi mal d'accepter ſa propoſition.

Ne va-t-on pas encore me blâmer, de m'être chargé d'un domeſtique dont je connoiſſois le caractere, & qui, m'ayant dévaliſé, ne pouvoit manquer de récidiver à la premiere occaſion ? Je ſais, par ma propre expérience, qu'on ne ſe défait pas aiſément de ſes mauvaiſes inclinations. Mais outre que dans la diſette d'eſpeces où j'étois alors, j'avois peu de choſe à perdre, que diable aurois-je fait d'un valet plein de probité ? Dans le métier que je preſſentois bien qu'il me faudroit bientôt faire, j'avois beſoin d'un *Virtuoſo*, & je le voyois tout trouvé dans ce garçon-là. Un habile homme doit ſavoir ſe ſervir de tout.

Je pris donc à mon service Sayavedra ; & je me louai autant dans la suite d'avoir renoué avec lui, que j'avois eu auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivâmes à la couchée, que je n'avois pas fait une mauvaise affaire, en l'attachant à moi. Il fut toujours en mouvement pour tâcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirois son attention à pourvoir à mes besoins, & à prévenir tous mes desirs. En vérité, l'ardeur de son zele & son bon esprit, dont il me donnoit à tout moment des preuves, me consolerent de la perte de mon argent & de mes hardes. Le jour suivant, de grand matin, nous nous remîmes en marche, l'un à cheval & l'autre à pied, & nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avoit peint avec de si belles couleurs ; cependant, quelque éloge qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ses édifices. Sayavedra, qui m'observoit, me dit, en souriant : Il me semble que la vue de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je. Elle me paroît admirable. Je ne croyois pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh ! vraiment, reprit-il, vous n'en voyez que les dehors & la situa-

tion, qui véritablement ont de quoi plaire aux yeux. Mais c'eſt le dedans qu'il faut conſidérer. Les maiſons des particuliers, qui pourroient paſſer pour autant de Palais, ſont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'architecture. C'eſt avec raiſon qu'on appele Florence la huitieme merveille du monde, puiſque c'eſt la fleur des fleurs & la fleur de toute l'Italie. Là-deſſus, Sayavedra s'étant mis en train de parler, me conta l'hiſtoire de Florence depuis les guerres civiles de Catilina juſqu'à l'état préſent où elle ſe trouvoit.

Mon écuyer, qui connoiſſoit parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque tems, me conduiſit à une des plus fameuſes hôtelleries, où il lui plut de me faire paſſer pour un gentilhomme Eſpagnol, nommé Dom Guſman, neveu de l'ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome. Il fit effrontément confidence à l'hôte de ma qualité. Comme nous étions ſans bagage, & que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchoit un peu contre la vraiſemblance; mais mon valet, pour ramener la choſe au vraiſemblable, dit, qu'ayant été obligés de partir à la hâte, nous avions chargé une perſonne de nous envoyer

nos balots par le messager, qui devoit arriver incessamment. Quoique l'hôtellerie fût pleine de cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus belles chambres. Il fit accroire à l'hôte que je venois à Florence de la part de l'ambassadeur pour une affaire de conséquence, & que probablement j'y ferois un assez long séjour. Ce qui réjouit fort monsieur le maître, & fut cause qu'il eût avec moi des manieres très-respectueuses. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetaissions le lendemain un grand coffre, que nous dirions être plein de nos meilleurs effets, & que nous remplirions ensuite de ce qu'il plairoit à la fortune de nous envoyer. J'approuvai sa pensée, & je le chargeai du soin de cette emplette.

CHAPITRE IV.

Gusman paroît à la Cour du Grand-Duc. Une Dame devient amoureuse de lui.

LA grande-duchesse, dans ce tems-là, venoit d'accoucher d'un prince, ou plutôt, de relever de ses couches; & il y avoit tous les jours au palais quelque fête, où toutes les personnes de distinction de l'un & l'autre sexe ne manquoient pas de se trouver, & chacun y étoit bien reçu. Les cavaliers qui logeoient dans mon hôtellerie, & qui tous étoient de la meilleure noblesse du pays, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertissemens, s'y montroient d'autant plus assidus, qu'ils faisoient par là leur cour à leur prince. Mon hôte me demanda le premier soir, si je voulois être servi en particulier, ou manger avec ces gentilshommes. Je répondis que j'aurois l'honneur de souper avec eux; & l'heure en étant venue, j'entrai dans la salle où ils se disposoient à se mettre à table. J'y parus d'un air aisé, faisant l'homme de condi-

tion, ce que je n'entendois pas trop mal; & après les avoir salués cavaliérement, j'allai m'asseoir au haut bout sur une chaise qui m'y fut présentée par Sayavedra, qui savoit merveilleusement se prêter aux *Lazzis*.

Ce début m'attira les regards de tous ces messieurs, qui, souhaitant d'apprendre qui j'étois, se le demandoient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avoient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir par mon accent de quelle nation je pouvois être. J'avois la malice de les tenir dans l'incertitude sur cela. Ils avoient beau, par des petites honnêtetés, vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondois moins par des paroles que par des airs de tête & des mines pleines de politesse. Néanmoins comme je ne pouvois me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné en espagnol un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces gentilshommes, plus curieux que tous les autres, se leva de table pour aller questionner l'hôte sur mon chapitre. Quelques instans après, étant venu reprendre sa place d'un air content, il parla tout bas à ses voisins; ceux-

ci à d'autres, & me voila reconnu de toute la compagnie pour le neveu de l'ambaſſadeur d'Eſpagne.

Le ſouper fini, tous ces nobles, me régardant comme un jeune ſeigneur, firent un cercle autour de moi, & l'un des principaux m'adreſſant la parole, me dit que je ne ſavois peut-être pas encore qu'il y avoit preſque tous les jours bal à la cour pour la naiſſance du prince : qu'il y en auroit un ce ſoir-là, & que ſi j'avois la moindre envie d'y aller, ces meſſieurs & lui ſe feroient un plaiſir de m'y conduire. Je répondis à ce gentilhomme qu'une offre ſi obligeante n'étoit point à rejetter : qu'à la vérité mon habit de voyageur s'oppoſoit un peu à ma curioſité ; que néanmoins, comme je n'étois pas connu à Florence, j'aurois l'honneur d'accompagner ces cavaliers, pour prendre part avec eux à une ſorte de divertiſſement que j'aimois à la fureur. Ils étoient tous habillés magnifiquement. Pour moi, je ne pus faire autre choſe que mettre une de mes deux chemiſes blanches qui étoient dans mon porte-manteau, & me redreſſer un peu ; cependant, tout mal vêtu que j'étois en comparaiſon des autres, je vais te dire ce qui m'arriva.

Quand nous entrâmes dans la salle du bal, où le grand-duc étoit déja, & où il y avoit assez grosse compagnie, ce prince attacha ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imaginai qu'il trouvoit mon habillement trop modeste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un seigneur de sa cour, auquel il parla tout bas, de façon qu'il me sembla qu'il lui donnoit ordre de s'informer qui j'étois. Je ne me trompois point. Le courtisan, que je ne perdois point de vue, perça la foule pour venir joindre un des gentilshommes avec qui j'étois venu, lui dit quelque chose à l'oreille, & après qu'on lui eût répondu de la même maniere, retourna près du grand-duc, à qui je m'apperçus qu'il rendoit compte de sa commission. Tous ces mouvemens me paroissoient assez équivoques, & je ne savois encore ce que j'en devois juger, lorsque le même gentilhomme, à qui le courtisan avoit parlé, s'approcha de moi, & me dit: On vous connoît bien, seigneur cavalier. Le grand-duc sait que vous êtes parent de M. l'ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès-à-présent saluer ce

prince. Il vous regarde ſans ceſſe, & deſire apparemment que vous preniez cette liberté.

Je ſuivis le conſeil du gentilhomme, croyant ne pouvoir m'en diſpenſer. Je m'avançai vers le grand-duc, qui, pénétrant mon deſſein, eût la bonté de me faire faire place lui-même. Je commençai par une profonde révérence. Enſuite je dis en italien à S. A. d'un air libre & reſpectueux tout enſemble, que je ne faiſois que d'arriver à Florence, & que je lui demandois mille pardons, ſi j'oſois dans un bal lui rendre mes très-humbles reſpects; mais que venant d'apprendre qu'elle avoit eu la curioſité de vouloir ſavoir mon nom, je venois moi-même le lui dire. Je le ſais déja, me répondit ce prince, & je ne ſuis pas peu ſurpris d'entendre un Eſpagnol parler auſſi bien italien qu'un Romain naturel. Je répliquai à cela en eſpagnol, que j'avois fait un aſſez long ſéjour à Rome. Il me repartit en langue caſtillane qu'il aimoit & ne parloit point mal, que rarement les perſonnes de mon pays apprenoient à prononcer l'italien ſi parfaitement. Puis faiſant tomber l'entretien ſur mon oncle l'ambaſſadeur, il me dit qu'il le connoiſſoit pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui;

lui ; qu'il l'estimoit, & souhaitoit d'avoir occasion de le lui témoigner en ma personne. Il eut ensuite la bonté de m'inviter à fréquenter sa cour, & de me dire mille choses obligeantes, auxquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne fut pas tout. La grande-duchesse arriva dans ce moment. J'eus l'honneur de la saluer aussi, & de lui être présenté par le prince son époux, qui lui dit qui j'étois. En vérité, je me tirai de ce mauvais pas plus galamment, peut-être, que ne l'auroit fait à ma place un véritable neveu de l'ambassadeur d'Espagne.

Le bal alors commença. Je me retirai aussi-tôt à l'écart, de peur d'embarrasser les danseurs. Après trois ou quatre danses, une dame qui alloit danser à son tour, & à qui le duc avoit fait signe de me prendre, vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entrer en danse, quoique j'en eusse grande envie. Je la priai de considérer que je venois de descendre de cheval, ainsi qu'elle le pouvoit voir à mon affreux négligé. Le prince qui m'observoit, me cria, pour unir la contestation, que quand même j'aurois des bottes, il ne faudroit pas que je refusasse de danser avec une dame si aimable. A cet ordre

précis, je ceſſai de faire des façons. J'obéis, & je danſai avec tant de grace & de nobleſſe, que je m'attirai les applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. La grande-ducheſſe, ſur-tout, qui préféroit Terpſicore à toutes les autres muſes, fut ſi contente de moi, qu'elle m'obligea de danſer pluſieurs danſes nouvelles, dont je lui parus m'acquitter également bien. Ce qui m'agita terriblement, & me rendit ſi gai, ſi badin, que j'en contai à toutes les dames. Je te dirai plus, ami lecteur, duſſé-je paſſer pour un fat dans ton eſprit, que les Florentines, qui ſont les femmes d'Italie qui ſe connoiſſent le mieux aux bons airs, me trouverent très-agréable.

Il prit fantaiſie à la grande-ducheſſe, qui n'avoit point encore danſé depuis qu'elle étoit relevée, de vouloir que j'euſſe l'honneur de danſer avec elle. Pour le coup, prévoyant les conſéquences, je fis tout mon poſſible pour m'en défendre. Il fallut pourtant en paſſer par-là. Le grand-duc, quoiqu'il approuvât le reſpect que je faiſois paroître en cela pour la princeſſe, me témoigna par une inclination de tête qu'il deſiroit que je fiſſe ce qu'elle ſouhaitoit. Il n'y eut plus moyen de reculer.

Je dansai donc, & encore mieux que je n'avois fait; ce qui donna tant de plaisir à la duchesse, qu'elle ne se lassoit point de danser avec moi. Le prince fut obligé de la prier de se ménager, de peur qu'un trop grand mouvement ne l'incommodât. De sorte que le bal finit là.

Leurs altesses se retirerent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les seigneurs de leur cour, & je revins ensuite d'un air empressé dans la salle du bal, où je trouvai une belle brune qui étoit prête à sortir. Je savois si bien faire le passionné, que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittoit point sans regret. Si-tôt que je me vis séparé d'elle, je repris le chemin de l'hôtellerie avec nos gentilshommes, qui me rejoignirent. J'étois si occupé des honneurs que j'avois reçus ce soir-là, que je répondis assez mal aux complimens que ces messieurs me firent sur le talent que j'avois pour la danse. Étant tous arrivés à l'hôtellerie, nous prîmes congé fort poliment les uns des autres, & chacun se retira dans sa chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra : Mon ami, lui dis-je, la joie me suffoque. J'étoufferois, si je ne

déchargeois mon cœur. En même-tems je lui détaillai tout ce qui m'étoit arrivé au bal, dont j'avois fait tout le plaiſir, les louanges infinies qui m'avoient été données par la ducheſſe, & l'accueil obligeant que le duc m'avoit fait. Nous employâmes, Sayavedra & moi, plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là-deſſus, & à délibérer ſur ce qu'il falloit faire pour conduire cette aventure à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conſeil que nous acheterions dès le jour ſuivant le grand coffre dont nous avions déja parlé, & que je ferois la dépenſe de l'habit le plus propre que ma bourſe le pourroit permettre, pour ſoutenir à la cour le perſonnage que j'avois commencé d'y jouer.

Cette réſolution priſe, je chargeai mon valet de ſe mettre en campagne de très-grand matin pour l'exécuter. Après quoi je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pus fermer l'œil de tout le reſte de la nuit, & il étoit déja grand jour, lorſqu'à force de me bercer de chimeres, je m'aſſoupis un peu. Mon ſommeil ne dura pas long-tems; Sayavedra, qui revenoit de faire ſes commiſſions, entra dans ma chambre, & me réveilla. Il étoit ſuivi d'un tailleur, chez lequel il avoit trouvé un habit tout fait, & qui

n'avoit jamais été porté. Le tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune ſeigneur qui avoit tout-à-coup diſparu de la cour, après y avoir perdu au jeu une groſſe ſomme, lui étoit demeuré, & qu'il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'eſſayer, & par le plus grand honheur du monde, quand on l'auroit fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juſte pour ma taille. Il ne fut plus queſtion que de ſavoir combien on le vouloit vendre. Nous nous accordâmes là-deſſus, après une diſpute qui auroit été plus longue, ſi le tailleur n'avoit pas eu beſoin d'argent, & moi une furieuſe envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajouter quelques paſſemens d'or à ma fantaiſie. Ce qui acheva de le rendre magnifique & à la mode de Rome.

Je n'eus pas plutôt payé & renvoyé le tailleur, que mon hôte monta dans ma chambre, pour me dire qu'on m'avoit apporté de la part du grand-duc, pendant que je dormois, un régal de vin, de fruits & de confitures; préſent que ce prince avoit coutume de faire aux illuſtres étrangers qui paſſoient par ſa cour; mais qu'il n'avoit oſé troubler

mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point fâché de n'avoir pas vu le gentilhomme, que le duc avoit chargé de conduire ce préſent; il m'auroit fallu en payer le port; & dans le beſoin que j'avois de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la cour, je ne pouvois trop le ménager. Je croyois donc qu'il ne m'en coûteroit rien pour cela; c'eſt en quoi je me trompois. A peine l'hôte eût-il fait apporter dans ma chambre le vin & les fruits du prince, qu'on vint m'annoncer le même gentilhomme que S. A. m'avoit envoyé. Il fallut eſſuyer ſa harangue bannale, qu'il finit en me diſant que la ducheſſe ſouhaitoit de me voir l'après-dînée. Je fis ſur cela de grands complimens au gentilhomme, que Sayavedra, en écuyer bien inſtruit, attendoit à la porte pour lui gliſſer dans la main quelques écus. Je m'amuſai enſuite à eſſayer le reſte de nos emplettes; comme bas de ſoie, chapeau fin, rubans, ſouliers propres, linge, gants & toutes les autres choſes néceſſaires pour aſſortir l'habit. Voyant que rien ne me manquoit, je commençai par me raſer, peigner, décraſſer & poudrer; puis m'étant habillé, en me regardant ſans ceſſe dans un miroir, je me tournai vers

mon confident, pour lui demander ce qu'il jugeoit qu'on pût ajouter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvoit si bien comme j'étois, qu'il seroit fort trompé, si ce jour-là je ne faisois mourir de jalousie tous les galans & toutes les femmes d'amour. Je ne laissai pas pourtant de me parer de ma belle chaîne d'or, & d'attacher au bas avec un beau ruban un portrait en miniature de mon cher maître, qu'il m'avoit aussi donné la veille de mon départ.

J'étois, comme un autre Narcisse, enchanté de moi-même. J'aurois déja voulu être au palais, tant j'avois d'impatience d'y montrer ma figure. Je crois que j'y aurois été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût représenté qu'on ne devoit pas négliger le dedans; que le dehors en dépendoit, & qu'un estomac bien bourré étoit plus propre qu'un vuide à donner au visage un beau coloris. Quoique je n'eusse pas d'appétit, car j'étois rassasié de ma parure, & l'on auroit dit que mon ventre eût été aussi rempli de vent que ma tête, je me laissai persuader; je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre: encore eus-je si grande peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans

inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du duc, & bus quelques coups d'un verdet dont ce prince les avoit accompagnés. Je trouvai ce vin exquis, & je jugeai qu'il devoit donner du brillant dans la converſation, quand on n'en avoit pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me carrant dans ma chambre. Je conſultai encore mon écuyer ſur ma perſonne, & il m'aſſura de nouveau que j'étois un cavalier à peindre. Sur ſon témoignage confirmé par mon amour propre, je ſortis pour me rendre au palais avec Sayavedra, qui pour me faire plus honneur, avoit fait auſſi quelques achats pour lui aux dépens de ma bourſe, qui ſe reſſentoit furieuſement des ſaignées qu'on venoit de lui faire.

Je fus reçu chez le grand-duc avec tous les honneurs qu'auroit pu prétendre mon oncle même l'ambaſſadeur, s'il eût été à ma place. Le prince me fit d'abord des honnêtetés que je ne dûs qu'à ma bonne mine & qu'à ma gentilleſſe. Enſuite il mit notre ambaſſadeur ſur le tapis, & me dit des choſes dans l'eſpérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterois à ſon excellence. C'étoit le prince du monde le plus politi-

que. Il ne parloit le plus ſouvent que pour faire parler ; tantôt par des paroles flatteuſes, & tantôt par des petites contradictions, il tâchoit de m'engager à raiſonner ſur des matieres délicates. Il ſe flattoit qu'il pourroit m'échapper des choſes dont il tireroit quelques lumieres. Ce qui ſans doute ſeroit arrivé, ſi j'euſſe été capable de trahir mon maître, qui par complaiſance ou par facilité, m'avoit plus d'une fois entretenu des affaires les plus ſecretes ; mais je me tenois ſi bien ſur mes gardes avec le grand-duc, qu'il eût beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui lâchai pas un mot indiſcrétement. Il ceſſa enfin de me tâter ; & changeant de diſcours, de peur de m'inſpirer quelque défiance, il me dit d'aller voir la ducheſſe qui m'attendoit impatiemment.

Je fus bien aiſe qu'il me congédiât pour rompre un entretien qui me fatiguoit, & je volai chez cette princeſſe, qui commençoit effectivement à s'impatienter de ce que je tardois tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit S. A., avez-vous été ſi longtems avec le grand-duc ? Madame, lui répondis-je, en faiſant le diſcret, il m'a fait pluſieurs queſtions ſur les

cours de Rome & d'Eſpagne. Cela nous a menés loin, & m'a empêché de venir plutôt recevoir vos ordres. Je pris hier au ſoir, répliqua la ducheſſe, un fort grand plaiſir à vous voir danſer, ſurtout vos deux dernieres danſes. J'ai envie de les apprendre, & je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de lui rendre mes très-humbles ſervices. Elle avoit tant de diſpoſition à la danſe, qu'en moins d'une heure, je la mis en état de les pouvoir danſer toutes deux au bal le lendemain au ſoir; & je lui promis, pour qu'elle fût plus ſûre de ſes pas, qne je viendrois l'après-dînée lui donner encore une leçon. Elle ſe faiſoit par avance un plaiſir extrême de la ſurpriſe générale qu'elle cauſeroit en danſant ces nouvelles danſes, & elle me défendit d'en parler à perſonne.

C'étoit un fort beau concert qui devoit faire ce jour-là le divertiſſement de la cour, & je ne manquai pas d'y paroître avec tout mon mérite, après avoir légérement ſoupé dans l'hôtellerie. Qui croiroit qu'un jour ſi agréable pour moi fût ſuivi du plus malheureux de ma vie? Le lendemain m'étant levé pour aller à la meſſe à l'Annonciade, qui eſt la plus belle égliſe de la ville, & le rendez-

vous du beau monde, j'y rencontrai un officier du duc ; il étoit plus jaloux, que je ne pensois, de la faveur où j'étois auprès de leurs altesses. Je le saluai, & nous commençâmes insensiblement à nous entretenir. Au milieu de la conversation, un pauvre, que j'avois déja renvoyé deux fois sans le regarder, vint pour la troisieme me demander l'aumône. Préoccupé, comme je l'étois, d'un entretien qui m'intéressoit, je m'impatientai, & donnant assez rudement de mon gant sur le visage de ce mendiant importun : Vilain gueux, lui dis-je, ne veux-tu pas me laisser en repos ? Ce pauvre, qui s'attendoit à un autre traitement de ma part, me répondit dans ces termes : « Monsieur » Gusman, si tout le monde vous avoit » reçu de même, lorsque vous étiez » mon camarade, vous ne trancheriez » pas tant du grand seigneur aujourd'hui ». A la voix de cet homme, dont j'entendis distinctement les paroles, je jettai la vue sur lui, & je le reconnus pour un pauvre qui avoit été un de mes plus chers confreres, dans le tems que j'étois à Rome dans la confrairie des gueux. Je rougis, je pâlis dans le moment, & lançai sur lui des regards où ma rage étoit peinte. Bien loin

de craindre ma colere, il me rit au nez, me fit la grimace, & ſe retira, en me diſant des injures entre ſes dents. Quelques cavaliers qui étoient autour de nous; ayant ouï de quelle façon le pauvre m'avoit apoſtrophé, & remarquant que j'en étois tout déconcerté, en furent extrêmement ſurpris. L'officier voulant approfondir la choſe, ſuivit le gueux ſans faire ſemblant de rien, & le joignit à la porte de l'égliſe, où il s'étoit arrêté. Il le prit en particulier, & après lui avoir coulé dans la main quelque monnoie, il lui demanda s'il me connoiſſoit bien, pour m'avoir oſé dire ce qu'il m'avoit dit. Le pauvre, encore indigné contre moi, lui raconta l'hiſtoire depuis mon entrée dans Rome juſqu'à ma ſortie de chez l'ambaſſadeur d'Eſpagne.

Bientôt tous les courtiſans ſurent mes aventures, &, en moins d'un quart-d'heure, le grand-duc en fut informé. Ce prince n'en fit que rire d'abord; néanmoins, ſuivant ſa prudence ordinaire, il voulut éclaircir le fait. Après toutes les bontés que la princeſſe & lui avoient eues pour moi, il n'avoit garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât ſecrétement le gueux qui diſoit me connoître,

afin

afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir, on alla chercher le mendiant que le duc, caché derriere un paravant, ouït ſans en être vu. Quand ce prince eut attentivement écouté la belle narration que le pauvre fit de mes aventures, il donna ordre qu'on le mît en priſon, & qu'on l'y traitât bien, avec défenſe de le laiſſer parler à perſonne, juſqu'à ce qu'il eût approfondi cette affaire.

Si, pendant ce tems-là, je n'étois pas tout-à-fait tranquille, du moins je n'avois aucun ſoupçon de la nouvelle face que prenoit ma fortune. Il eſt vrai que le cruel événement du matin m'avoit très-mortifié; mais je comptois qu'en donnant quelque argent au gueux, je l'obligerois à ſortir de la ville, ou bien à ſe taire. J'étois même retourné à l'égliſe après la meſſe, dans l'eſpérance de le rencontrer, & ne l'ayant plus retrouvé là, j'avois remis au lendemain à l'appaiſer. Pour les paroles qui lui étoient échapées contre moi, j'avois réſolu de les tourner en raillerie, ſi quelqu'un s'aviſoit de m'en parler, & de les faire paſſer pour une inſolence qui m'avoit été dite par un miſérable que j'avois un peu maltraité; enfin, je n'y ſongeois déja preſque plus, & je me rendis l'après-

dînée au palais à mon heure ordinaire. Je me préſente pour voir le duc, on me dit qu'il eſt occupé dans ſon cabinet. Je vais à l'appartement de la ducheſſe, j'apprends qu'elle eſt un peu indiſpoſée, qu'elle ne verra perſonne ce jour-là, & que le ſoir il n'y aura aucune fête.

Pour le coup, je tirai delà un fort mauvais augure. Je devins la proie du chagrin & de l'inquiétude. Mon écuyer s'efforçoit en vain de me conſoler ; toutes les raiſons, dont il ſe ſervoit pour me raſſurer l'eſprit, cédoient aux réflexions qu'une juſte crainte m'inſpiroit. J'étois dans ces agitations, lorſque mon hôte vint m'annoncer deux cavaliers que je connoiſſois, & qui ſouhaitoient, dit-il, de me parler d'une affaire de la derniere conſéquence. Je répondis qu'ils pouvoient entrer. Ces meſſieurs ſe préſenterent devant moi d'un air très-ſérieux, & l'un des deux m'adreſſant la parole, me dit : » Nous venons ici, » comme vos amis, vous avertir qu'il » s'eſt répandu, tant à la cour que dans » la ville, d'étranges bruits de votre » ſeigneurie. Vous n'êtes, dit-on, rien » moins qu'un homme de qualité. On » vous accuſe d'avoir joué à Rome de » très-vilains perſonnages. En un mot, » vous avez été domeſtique de l'ambaſ-

» ſadeur, dont vous voulez paſſer pour
» parent. Nous ignorons, pourſuivit-il,
» ſi le grand-duc eſt informé de tout ce
» qu'on dit de vous; mais nous vous
» conſeillons de ne point paroître au
» palais, que vous n'ayez fait vos di-
» ligences pour avoir des atteſtations
» qui prouvent la fauſſeté de ces bruits
» qui vous déshonorent ».

Tandis que ce cavalier me tenoit ce diſcours mortifiant, j'étois dans un état pitoyable. Je penſai m'évanouir, & la voix me manqua, lorſque j'entrepris de faire mon apologie. Je répondis pourtant que je n'aurois jamais cru que mes ennemis euſſent pouſſé ſi loin la calomnie; que je prendrois la poſte avant la fin de la journée, & que j'irois moi-même chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en falloit pour confondre la malice de mes envieux. Les deux cavaliers applaudirent à ma réſolution, & ſe retirerent, pour aller rapporter cet entretien au duc; car c'étoit par ordre de ce prince qu'ils m'étoient venus voir, quoiqu'ils m'euſſent témoigné que c'étoit par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre, que mon confident y entra. Il lut ſur mon viſage les affligeantes nouvelles que j'avois à lui

apprendre ; & il fut dans la derniere déſolation, quand je lui contai mon malheur ; cependant, loin de ſe laiſſer abattre comme moi à la mauvaiſe fortune, il ſe roidit contre elle ; & s'armant d'une fermeté qui m'étonna : Mon maître, me dit-il, c'eſt à préſent qu'il faut montrer du courage. Devez-vous être ſurpris, qu'en jouant un rôle ſi délicat aux yeux de tout le monde, il arrive un contre-tems qui rende triſte le dénouement de la comédie ? Pour moi, je m'y ſuis bien attendu. Mais, après tout, notre chûte n'eſt pas ſi grande, que nous ne puiſſions nous relever. On nous laiſſe la campagne libre, cela eſt heureux. Profitons du tems. Sortons promptement de l'état de Florence, & allons faire ailleurs à loiſir, ſur ce revers de fortune, des réflexions qu'on pourroit nous faire faire ici plus déſagréablement.

Ces raiſonnemens ſenſés retirerent mon eſprit de l'accablement où il étoit. Je penſai qu'en effet j'étois moins malheureux que je ne devois l'être. Je dis à Sayavedra que ſes conſeils étoient trop prudents pour ne pas les ſuivre ; & que ſi nous pouvions partir dans une heure par la poſte, nous ferions un coup de

partie. La chose est très-possible, me répondit-il ; nous avons vendu votre cheval. Nous ne sommes point sans argent. Il n'y a qu'à louer des chevaux & nous mettre en chemin. Reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ. Bientôt après il me conduisit où nos chevaux nous attendoient. Je sautai légérement en selle, &, sans desserrer les dents, je courus la premiere poste. A la seconde, mon écuyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome, & si j'avois envie d'y retourner. Je lui répondis que j'étois bien aise, & pour cause, qu'on me crût sur le chemin de cette ville, & qu'à la troisieme poste, nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire.

CHAPITRE V.

Guſman prend le chemin de Bologne, dans l'eſpérance de rencontrer dans cette Ville Alexandre Bentivoglio ſon voleur, & de le pourſuivre en Juſtice.

LORSQUE nous fûmes arrivés à la troiſieme poſte, nous y fîmes une pauſe, pour prendre de la nourriture & du repos, deux choſes dont j'avois un extrême beſoin, puiſque depuis vingt-quatre heures je n'avois ni mangé, ni dormi. Après cela, nous tînmes conſeil, mon confident & moi, ſur ce qu'il nous convenoit de faire.

Il me ſemble, dis-je à Sayavedra, que nous devons, ſans balancer, aller à Bologne. J'ai un preſſentiment que nous y rencontrerons Alexandre Bentivoglio; & ſi je ſuis aſſez heureux pour le trouver, je ne doute point que, par accommodement ou par la voie de juſtice, je ne recouvre une bonne partie de mes effets. J'approuve votre idée, me répondit mon confident. Louons des che-

vaux, & partons pour Bologne. Mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous représenter les périls où je m'expose en paroissant dans cette ville. Je crois, comme vous, qu'Alexandre y est, & si, pour mon malheur, il me voit, il voudra savoir ce qui m'amene à Bologne. S'il apprend que je suis venu avec vous, il devinera votre dessein, & prendra la fuite, ou bien il pourra me faire assassiner. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je ne saurois vous rendre service dans cette affaire, sans courir risque de me perdre, puisqu'il faudra que je me constitue prisonnier; & quand une fois je serai en prison, je n'en sortirai jamais, peut-être, sans une grace du ciel toute particuliere.

J'entrai dans les raisons de Sayavedra, & nous convînmes qu'il ne se montreroit point dans les rues de Bologne; qu'il se tiendroit caché dans l'hôtellerie où nous serions logés, & ne se mêleroit nullement de mon procès, supposé que j'en eusse un; aussi-bien, je ne croyois pas avoir besoin de lui, pour faire condamner mon voleur à me restituer du moins une partie de mon bien. Mon confident, rassuré par cette condition, parut tout prêt à me suivre. Nous nous mîmes aussi-tôt en chemin sur des che-

vaux de louage, & le lendemain, ſur la fin du jour, nous arrivâmes à Bologne. Nous deſcendîmes à une hôtellerie où il y avoit quelques étrangers que différentes affaires avoient attirés dans cette ville. Je ſoupai avec eux, & je me retirai de bonne heure dans une chambre aſſez propre que Sayavedra avoit eu ſoin de me faire préparer. Je dormis peu, n'étant occupé que de mon fripon d'Alexandre, & je me levai de grand matin, dans l'intention de m'informer ſi, par haſard, il n'étoit pas dans le pays. Je ſortis donc tout ſeul, & je me promenai pendant un quart-d'heure dans les rues. Comme je paſſois devant la grande égliſe, je jettai la vue ſur cinq ou ſix jeunes gens qui étoient à la porte, & j'en remarquai, parmi eux, un, dont l'habit me fit ſoupçonner que le cavalier qui l'avoit ſur le corps pouvoit être l'homme que je cherchois. Je me défiai d'abord du rapport de mes yeux; mais après un long examen, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que cet habit étoit celui dont un officier Napolitain m'avoit fait préſent, pour quelque ſervice que je lui avois rendu auprès de l'ambaſſadeur.

Je me ſentis alors ſi tranſporté de rage, de voir ce voleur paré de mes dé-

pouilles, que je fus tenté, dans mon premier mouvement, de le joindre & de lui passer mon épée au travers du corps; néanmoins, par bonheur pour lui, & peut-être encore plus pour moi, il vint une foule de réflexions judicieuses s'opposer à ma fureur. Doucement, me dis-je à moi-même, ne sois pas si violent. Laisse vivre ce pendard. S'il vit, il pourra payer. Si tu le tues, ce sera toi qui paieras. D'ailleurs, ces jeunes gens qui sont avec lui, pourroient bien prendre son parti, & quand cela n'arriveroit pas, souviens-toi que c'est un grand spadassin, avec qui tu n'aurois pas trop beau jeu. De demandeur que tu es, ne te rends pas défendeur. Ayant donc connu la folie que je voulois faire, en m'exposant à perdre tout le fruit de mon voyage par mon emportement, je m'en retournai à l'hôtellerie, pour prier mon hôte de me donner la connoissance de quelque homme intelligent dans la procédure. Il envoya chercher aussi-tôt un solliciteur de procès qui demeuroit dans son voisinage, & qui, pour un homme de son métier, avoit bien de l'honneur & de la probité. Je demandai d'abord à ce solliciteur, s'il connoissoit un certain Alexandre Bentivoglio, fils d'un avocat. Il me répondit qu'il n'y

avoit perſonne dans le territoire de Bologne qui ne connût le pere & le fils. N'êtes-vous pas, lui répliquai-je, de leurs parens ou de leurs amis? Non, dieu merci, me repartit-il avec précipitation; quoiqu'ils ſoient d'une condition plus relevée que la mienne, je ſerois bien fâché d'avoir des parens ou des amis de leur caractere.

Après avoir fait ces deux queſtions, ce me ſemble aſſez prudemment, je racontai l'hiſtoire du vol de mes coffres. Le ſolliciteur m'écouta d'un grand ſang-froid, & comme un homme qui n'étoit point du tout ſurpris de ce que je lui diſois. Il m'avoua même que dans Bologne on étoit accoutumé à entendre les exploits du ſieur Alexandre, qui n'en faiſoit point d'autres, qui ne fuſſent de la nature de celui dont je venois de parler. Mais je ne ſais, continua-t-il, ſi, quand vous aurez intenté un procès à votre voleur, vous en ſerez plus avancé. Il a pour pere un terrible mortel, qui s'eſt mis au-deſſus des loix par la méchanceté de ſon eſprit, & que tous les habitans de cette ville craignent comme le feu. Je vous conſeillerois plutôt de faire parler ſecrétement à ce redoutable pere, qui peut-être aimera mieux en venir à un accommodement, que de

souffrir que cette affaire éclate. C'est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir, pour ratrapper une partie de ce que vous avez perdu. Je répondis au solliciteur que j'étois fort de son avis, &, qu'outre l'aversion que j'avois pour les procès, je jugeois bien que je ne gagnerois pas grand'-chose à poursuivre un voleur, qui se trouvoit fils d'un homme pareil à celui qu'il venoit de me dépeindre. Je le pressai ensuite de se charger de cette commission lui-même; & comme il témoignoit de la répugnance à se mêler d'une affaire désagréable à l'avocat Bentivoglio, je lui promis une bonne récompense s'il pouvoit réussir. Il ne put tenir contre cette promesse, & sur le champ il eut le courage d'aller chez le pere du sieur Alexandre.

Mon solliciteur ne tarda pas à revenir. Il avoit l'air si peu content, qu'il ne me fut pas difficile de deviner qu'il avoit perdu sa peine; aussi me dit-il que le superbe avocat l'avoit fort mal reçu; qu'au lieu de vouloir s'accommoder, il avoit pris au point d'honneur la proposition qu'on lui en avoit faite; qu'il s'en tenoit tellement offensé, qu'il sembloit que je fusse le voleur & son fils le volé; & qu'enfin il avoit vomi feux & flammes contre moi.

Je me déterminai donc, puiſqu'on m'y forçoit, à implorer le ſecours de la juſtice. Le ſolliciteur me pria de l'excuſer, s'il refuſoit de m'être de quelque utilité dans cette affaire, attendu que le pere de ma partie l'avoit menacé de l'envoyer à l'hôpital avec toute ſa famille, s'il apprenoit qu'il me rendît directement ou indirectement le moindre ſervice. Du moins, lui dis-je, enſeignez-moi le nom & la demeure de quelque bon juriſconſulte. Il balançoit à me faire ce plaiſir, tant il craignoit les Bentivoglio; mais remarquant que je tirois de l'argent de ma poche pour payer les pas qu'il avoit faits pour moi, il me nomma un avocat très-habile, honnête homme même, & de plus, ennemi ſecret de mes parties, en me ſuppliant de ne dire à perſonne qu'il me l'eût indiqué.

J'allai trouver cet avocat, à qui je fis auſſi un détail du vol fait à Sienne. Il prit la parole, lorſque j'eus achevé de parler. Toute la ville de Bologne, me dit-il, ſait déja cette aventure. Alexandre eſt revenu chargé d'habits qu'il a fait ajuſter à ſa taille, & qu'il dit avoir gagnés à Rome à un jeune Eſpagnol. Perſonne n'ignore à quel jeu. Ne perdez pas de tems, ajouta-t-il, pouſſez vigoureuſement

vigoureusement cette affaire. Je ne doute pas qu'on ne vous rende justice, quelques mouvemens que le pere Bentivoglio puisse se donner pour qu'on vous la refuse. Je dis à mon avocat, que je le conjurois de prendre mes intérêts en main; que j'avois ouï vanter ses lumieres & son intégrité; que j'étois convaincu qu'il n'oublieroit rien de tout ce qu'il falloit faire pour que je n'eusse pas lieu de me repentir d'être venu à Bologne. Il me répondit qu'il y alloit travailler fort sérieusement; que je n'avois qu'à faire un petit tour en ville & revenir chez lui dans trois heures. Je n'y manquai pas, & il me montra effectivement une requête bien dressée. Mon affaire y étoit exposée en beaux termes, & si clairement, que j'en fus très-satisfait.

Nous allâmes tous deux la présenter au magistrat qu'on appelle *El oydor del Torron*, l'auditeur de la Tour. C'est le juge ou le lieutenant criminel. Plus j'observois mon avocat, & plus je m'appercevois qu'il s'y portoit de bonne grace, autant pour soutenir mon droit, que pour chagriner son confrere Bentivoglio. Mais soit que celui-ci eût été averti de mon dessein par le solliciteur, soit qu'il fût grand ami de l'auditeur & du

greffier, je n'eus pas ſitôt donné ma requête, qu'il en fut informé, & qu'il porta plainte contre moi devant le même juge, diſant que j'attaquois la réputation de ſon fils & diffamois ſa maiſon ; & non-ſeulement il prétendoit que je lui fiſſe réparation d'honneur, il demandoit encore que je fuſſe condamné à une peine afflictive. Ce n'eſt rien que cela, me dit mon avocat ; ſi Bentivoglio n'a pas d'autre plat de ſa façon à nous ſervir, nous devons peu le craindre. Nous ferons réponſe à ſes plaintes, quand l'auditeur aura répondu à notre requête. Ce que ce juge fit. De quelle maniere, grand dieu ! en ordonnant que dans trois jours, pour tout délai, je produirois mes preuves du vol dont j'accuſois le ſeigneur Alexandre Bentivoglio.

Quand j'aurois envoyé un homme en poſte à Sienne, pour y lever les informations qui y avoient été faites, il n'auroit pu être de retour à Bologne en ſi peu de tems. M. l'auditeur ne pouvoit l'ignorer, puiſque j'avois allégué, dans ma requête, que c'étoit de Sienne que j'attendois mes plus fortes preuves. Mon avocat, pour pouſſer ce juge, lui remontra, par une ſeconde requête, qu'il étoit contre l'uſage de preſcrire un tems au demandeur, & par-là du moins il eſt

péroit obtenir un terme plus raisonnable. Il fut trompé dans son attente. Ne pouvant plus, après cela, douter de la bonne intelligence qui régnoit entre l'auditeur & l'homme de bien à qui j'avois affaire, il me dit, en rougissant de honte de l'injustice effroyable qu'on me faisoit dans son pays : Je n'ai plus d'autre conseil à vous donner que de vous éloigner de cette ville ; il n'y fait pas bon pour vous ; je ne vois que trop, par le tour malin qu'on vous a joué, que vous n'y feriez que perdre du tems, de la peine & de l'argent : encore ne sais-je, continua-t-il, en branlant la tête, si vous en seriez quitte à si bon marché. Vous êtes étranger, & l'on croit ici que tout est permis contre les personnes d'une autre nation que l'Italienne.

Cela n'est pas possible, m'écriai-je d'un ton qui ne découvroit que trop l'agitation de mon ame ! Sommes-nous donc ici chez des barbares ? Encore parmi les barbares, me répondit-il, on suit les loix naturelles, au lieu que dans ce pays-ci l'on n'en connoît aucune. Je vous le répete encore, poursuivit-il, mon avis est que vous ne vous arrêtiez pas plus long tems dans cet endroit du monde où les principaux officiers de justice sont si peu scrupuleux, qu'ils peuvent

faire paſſer un coupable pour un innocent, & traiter un innocent comme un coupable. Je promis à mon avocat que, dès le jour ſuivant, je ne manquerois pas de faire ce qu'il me conſeilloit. Je le remerciai des peines & des ſoins qu'il avoit bien voulu prendre pour moi, & je tirai ma bourſe pour le payer graſſement; mais il me déclara qu'il ne recevroit rien. Vous avez aſſez perdu, me dit-il; ſi j'acceptois quelque argent de vous, je croirois mériter d'être confondu avec ceux dont vous avez ſujet de vous plaindre. D'ailleurs, je veux qu'en quittant le ſéjour de Bologne, vous ſoyez perſuadé que ſi les fripons y fourmillent, il ne laiſſe pas d'y avoir quelques honnêtes gens.

Je m'en retournai chez moi plein d'eſtime pour mon avocat. Je trouvai Sayavedra qui n'étoit pas ſans inquiétude. Il craignoit qu'à la fin je ne le ſacrifiaſſe pour ravoir mes effets. Véritablement je n'avois qu'à le produire en juſtice, je faiſois ceſſer les chicanes du vieux Bentivoglio. Je n'étois pas capable d'une pareille trahiſon. Je lui avois pardonné la ſienne, & il me ſervoit avec un zele qui ne me permettoit plus de me ſouvenir du paſſé. Je lui dis que notre procès étoit fini, quoiqu'il n'eût pas

encore été jugé, & que nous n'avions qu'à chercher fortune ailleurs ; que je voulois partir pour Milan le lendemain dès la pointe du jour ; qu'il n'avoit sur le champ qu'à retenir des chevaux de louage, & tout mettre en état pour notre départ. A peine eus-je donné ces ordres à Sayavedra, qu'il entra dans l'hôtellerie une troupe de sergens & de records, métier que le diable auroit honte de faire. Ils vinrent à moi d'abord qu'ils m'apperçurent, & me saisissant brusquement au collet, ils me conduisirent en prison. J'eus beau leur demander quel crime j'avois commis pour être traité si indignement ? Ils ne me répondirent autre chose, sinon qu'on me le diroit en tems & lieu. On me le dit en effet ; j'appris que c'étoit pour avoir été volé, & que je serois bienheureux si je ne sortois de prison que pour aller aux galeres ; que M. l'avocat Bentivoglio, pour punir l'insolence que j'avois eue de me plaindre de son fils & de présenter deux requêtes, qu'on devoit regarder comme des libelles diffamatoires contre la noblesse de sa race, & en particulier contre le seigneur Alexandre, dont tout le monde connoissoit les bonnes mœurs, avoit obtenu de la Justice de M. l'auditeur une permission de me faire arrê-

ter, en attendant qu'on me fît ſubir un châtiment convenable à ma témérité.

C'eſt ce que contenoit une longue feuille de papier qu'on me fit lire, & que je ne lus pas ſans lever cent fois les yeux & les mains au ciel, au grand plaiſir de mes ſergens & du geolier, qui étoient préſens & qui rioient ſous-cape, Dieu ſait de quoi. Je fus là deux ou trois jours ſans voir perſonne que le concierge, ſes valets & ſes ſervantes, qui m'inſultoient de gaieté de cœur & ſe faiſoient un jeu de mes ſouffrances. Ce lieu me parut un vrai tableau de l'enfer. J'y ſerois mort de faim, ſi je n'euſſe pas eu de l'argent. On juge bien que je payois fort cher tout ce que j'étois obligé d'acheter pour vivre. Encore falloit-il en rendre grace au geolier, qui, par un excès de bonté, venoit me tenir compagnie & manger les deux tiers de ce qu'on m'apportoit. Après quoi il me diſoit effrontément qu'il ne faiſoit pas cet honneur aux autres priſonniers.

Sayavedra, qui pour les raiſons que j'ai dites, n'oſoit paroître en ville & ſolliciter pour moi, faiſoit agir mon hôte. Celui-ci, touché de compaſſion de me voir ſi injuſtement perſécuté, alla trouver mon avocat, pour l'engager à ne me point abandonner à la malice

de mes ennemis. L'avocat, homme charitable & généreux, indigné de la tyrannie qu'on exerçoit au mépris des loix sur un étranger sans appui, entreprit de me servir encore & de me tirer du moins des griffes de ces voleurs. Il faut savoir de quelle façon il en vint à bout. Pour prévenir un jugement ignominieux qu'on étoit sur le point de rendre contre moi, il me conseilla de souscrire à un accommodement qui me fut proposé de la part de mes parties, & que je n'ai garde ici de passer sous silence. Ils me firent signer une déclaration en bonne forme, comme je reconnoissois le seigneur Alexandre Bentivoglio pour un gentilhomme plein d'honneur, & d'une vie irréprochable; que je lui demandois pardon de l'avoir injustement accusé d'une mauvaise action. Ce que je confessois n'avoir fait qu'à la sollicitation de ses ennemis. Enfin, que je n'avois aucun sujet de me plaindre de lui, & que je le priois de m'accorder son amitié.

Voilà le beau tempérament qu'on trouva pour accommoder les Parties. Je n'eus pas plutôt signé cette déclaration contre mon honneur & ma conscience, que je fus élargi. Que n'aurois-je pas écrit? Que n'aurois-je pas fait

pour ſortir de priſon ? Ceux qui ſavent ce que c'eſt que d'y être, m'excuſeront bien d'avoir, pour ratrapper ma liberté, reconnu un voleur pour honnête homme. J'aurois, je crois, fait le contraire s'il eût fallu. Je repris le chemin de l'hôtellerie, où Sayavedra étoit dans de mortelles alarmes. Il ne ſavoit ſi tous les mouvemens d'un homme de bien, comme mon avocat, pourroit ſe donner, & le bruit ſcandaleux que mon empriſonnement faiſoit dans la ville, ſeroient capables de me tirer du labyrinthe où je me trouvois engagé. Ce cher confident fut d'autant plus ravi de me revoir libre, qu'il s'y attendoit moins. Tous les meſſieurs qui logeoient dans l'hôtellerie étoient prêts à ſe mettre à table pour dîner. Auſſi-tôt qu'ils me virent arriver, ils vinrent m'embraſſer, en me félicitant ſur ma ſortie de priſon. Ils me témoignerent la part qu'ils avoient priſe à mon malheur. Enſuite pendant tout le repas, on ne s'entretint que de mes juges, & chacun en fit un éloge digne d'eux. Pour moi, je n'en parlai qu'avec beaucoup de retenue, de peur de quelque nouvel accident.

CHAPITRE VI.

Gusman se voyant hors de prison, se dispose à partir pour Milan ; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait différer son depart.

J'ORDONNAI l'après-dîné à Sayavedra d'aller louer des chevaux pour le lendemain. Nous partirons, lui dis-je, pour Milan, c'est une chose résolue. Après ce qui vient de m'arriver, la ville de Bologne doit me déplaire encore davantage que celle de Florence. Tandis que mon écuyer alla exécuter mes ordres, je me rendis chez mon avocat pour le remercier de ma délivrance & lui offrir ma bourse ; mais poussant la générosité jusqu'au bout, il me dit qu'il ne demandoit rien autre chose, que d'être persuadé qu'il étoit au désespoir de ne m'avoir pu faire tirer raison de mon voleur. Je répondis à mon avocat que je ne lui avois pas moins d'obligation, que s'il m'eût fait restituer tout ce qui m'avoit été pris. Je le quittai, en lui faisant tou-

tes les proteſtations imaginables de ſervice & d'amitié.

Étant revenu à l'hôtellerie après cela, & me trouvant fort déſœuvré, je m'amuſai à voir jouer aux cartes trois de nos meſſieurs. Je m'aſſis par haſard auprès de l'un d'entr'eux; je m'attachai à voir ſon jeu, & par un caprice aſſez ordinaire à l'eſprit humain, je ſentis qu'inſenſiblement je m'intéreſſois plus pour lui que pour les deux autres. Quand il perdoit, je m'affligeois, & lorſqu'il gagnoit, j'avois une ſecrete joie comme ſi j'euſſe été de moitié avec lui. La fortune balança long-tems entre les trois joueurs. L'argent ne faiſoit qu'aller & venir. Ils avoient devant eux chacun trente piſtoles pour le moins; & je remarquai qu'ils jouoient rondement. Celui dont je voyois les cartes n'étoit pas le plus habile, auſſi le malheur tomba-t-il ſur lui, quand ils vinrent à s'échauffer, & qu'il ſe fit de grands coups. Je mourois d'envie de le conſeiller; je ſavois parfaitement que cela ne ſe devoit pas faire, & cependant j'eus bien de la peine à m'en empêcher, ſur-tout lorſque je m'apperçus qu'il jouoit de ſon reſte; enfin il perdit juſqu'au dernier ſol; après quoi ſe levant, il dit aux deux autres joueurs, qu'il alloit ſortir pour chercher

de l'argent, & qu'il leur demandoit sa revanche pour l'après-souper : c'étoit un jeune homme qui venoit d'arriver à Bologne pour s'y faire passer docteur en droit. Ses parens lui avoient donné pour cet effet une soixantaine de pistoles, dont il fut déchargé sans avoir le bonnet doctoral. L'un des deux cavaliers, qui avoient si bien vuidé ses poches, étoit un de ses compagnons d'étude, gentilhomme de Bologne, & l'autre une maniere d'officier François. Ce dernier, qui étoit un peu plus âgé que ses camarades, en savoit plus long qu'eux. Les François ne sont pas manchots au jeu; mais ils rencontrent quelquefois des personnes qui les redressent.

Je me retirai dans ma chambre, d'autant plus fâché d'avoir vu perdre mon docteur *in fieri*, que j'allai m'imaginer que c'étoit moi qui lui avoit porté malheur. Prévenu de cette ridicule opinion, je me reprochois de m'être tenu constamment près de lui pendant tout le jeu, & je me regardois comme la cause de sa ruine. Puis blâmant ma sotte sensibilité : Je suis bien fou, disois-je, de me tourmenter l'esprit si mal à propos. Mes propres affaires ne doivent-elles pas assez m'affliger? Faut-il que je m'occupe du chagrin des autres? Tandis que je

faiſois ces réflexions, j'entendis ce jeune homme entrer dans ſa chambre, qui n'étoit ſéparée de la mienne que par une cloiſon de ſapin. Il revenoit de la ville ſans avoir pu trouver de l'argent, & plus piqué contre les gens qui lui en avoient refuſé, que contre ceux qui lui en avoient gagné. Quelle miſere, s'écrioit-il! Se peut-il que dans Bologne un honnête homme cherche en vain trente piſtoles à emprunter! Les Bolonnois ne ſont pas des chrétiens: ce ſont des Turcs. Encore je ne ſais ſi les Turcs ne ſeroient pas aſſez humains pour me tirer de l'embarras où je ſuis. En diſant ces paroles, il pouſſoit de gros ſoupirs, & ſe promenoit en long & en large dans ſa chambre. Enſuite ſe mettant en fureur, il mugiſſoit comme un taureau, donnnoit de grands coups ſur ſa table, & chargeoit de malédictions tous les habitans de la ville; enfin, las de jurer & de tempêter, il ſe jetta ſur ſon lit, où le prenant ſur un ton plaintif, il renouvella ſes lamentations.

J'avois beau faire des efforts pour m'endurcir le cœur, je ſentois malgré moi que j'étois fort touché de ſon infortune. Dans ce tems-là mon confident arriva dans ma chambre, pour me dire qu'après avoir bien couru, il avoit eu

le

le bonheur de trouver des chevaux de retour pour Milan. Parle bas, mon ami, lui dis-je à l'oreille. Mon voisin est si affligé d'avoir perdu son argent, qu'il me fait pitié. Je t'avouerai même que je suis sérieusement tenté de le venger. Eh! que feriez-vous pour y réussir, me dit-il? Je prendrois ce soir sa place, lui répondis-je, & je m'embarquerois au jeu. C'est le moyen de nous remettre en fond tout d'un coup, ou d'aller tout droit à l'hôpital. Au bout du compte, l'argent qui nous reste ne sauroit nous mener bien loin. Trente pistoles, que nous avons peut-être, sont si peu de chose pour des Voyageurs qui ne vont point à pied, & qui vivent noblement dans les hôtelleries, qu'il n'y a point ce me semble, à balancer. Il s'agit de faire deux repas par jour, ou de n'en faire qu'un, & de nous coucher sans souper. Qu'en penses-tu, Sayavedra? j'attends ton conseil là-dessus. Ne me dis pas que je vais remplir la place d'un homme qui a joué de malheur, & que la mauvaise fortune est contagieuse. Je ne suis point un joueur superstitieux, & d'ailleurs, je puis t'assurer que j'aurai affaire à des gens qui n'en savent pas plus que moi.

Mon confident me répondit qu'il ap-

prouveroit toujours ce que je jugerois à propos de faire ; mais qu'il me conſeilloit, puiſque je voulois bien le conſulter ſur cela, de ne me fier que de la bonne ſorte au haſard, dont je connoiſſois le caprice, & de prendre des meſures pour me le rendre favorable. Eh ! quelles meſures, lui dis-je, en feignant d'être neuf dans ce métier ? Bon, répliqua-t-il ; ignorez-vous que lorſqu'on joue pour gagner, on ſe ſert ſans façon des moyens les plus sûrs de s'emparer de l'argent du prochain ? Les honnêtes gens d'aujourd'hui ne s'en font pas le moindre ſcrupule. Si vous m'en croyez, vous ne ſerez pas plus ſot que les autres ; & je m'offre à vous aider de mes petites lumieres. Sayavedra me ravit par ce diſcours. J'étois bien aiſe qu'il me préſentât ſes ſervices de lui-même ; car j'avois juſques-là gardé toujours avec lui le *decorum* de la maîtriſe. Ce qu'il faut néceſſairement faire avec les valets, ſi vous voulez qu'ils vous ſervent bien.

Je dis à mon confident que je n'avois envie de jouer que pour gagner, & que s'il ſavoit quelque infaillible moyen de jouer toujours heureuſement, il me feroit plaiſir de me l'apprendre ; que s'il y avoit quelque mal à l'employer, on devoit me le pardonner dans le mauvais état où ſe

trouvoient mes affaires. Il fut charmé à son tour de voir que je me prêtois de si bonne grace au desir qu'il avoit de m'endoctriner. Je ne veux, me dit-il, que vous donner seulement une leçon pour vous mettre en état de rafler ce soit tout l'argent des autres joueurs. Je ferai dans les bonnes occasions une petite ronde, sous prétexte de moucher les chandelles, ou de vous donner à boire. Je verrai d'un coup-d'œil le cartes de vos joueurs, & je vous ferai connoître tout leur jeu, tantôt avec mes doigts & les boutons de mon habit, & tantôt en tenant sur ma poitrine la main droite ou la gauche. Lorsque Sayavedra m'eut ainsi parlé, je demeurai d'accord avec lui que je serois bien mal-adroit, si je perdois avec un pareil secours. Nous convînmes donc entre nous de ce que signifieroit chaque signe, & il ne tint qu'à mon Pédagogue de s'appercevoir qu'il avoit en moi un sujet des plus disciplinables.

A l'heure du souper je me rendis dans la salle, où les deux joueurs, qui avoient gagné, étoient déja. Mon voisin, le futur avocat, y arriva bientôt, & nous nous mîmes tous à table. Pendant tout le repas, l'écolier qui avoit perdu, quoiqu'il eût la mort au cœur, fit tous ses

efforts pour paroître gai. Il parla beaucoup, porta des brindes à tous les convives, & affecta de faire l'agréable. Après le souper, les deux messieurs qui avoient joué avec lui, se disposerent à recommencer; on apporta des cartes; & comme on se préparoit à tirer pour les places, mon voisin dit: Messieurs, j'espere que vous ne ferez pas difficulté de jouer trente pistoles sur ma parole. Je dois demain sans faute recevoir une somme considérable. A ces mots, le François fit la grimace & ne répondit rien. L'autre joueur plus hardi déclara qu'il ne joueroit jamais sur la parole de personne; que c'étoit un serment qu'il avoit fait, ayant remarqué plus d'une fois que cela lui portoit guignon. Hé bien, messieurs, reprit l'apprentif avocat, je vous demande donc un moment de patience. Je cours chez un marchand que je n'ai pas trouvé tantôt, & qui certainement me prêtera tout ce que je voudrai. Les joueurs lui repartirent qu'il pouvoit aller faire ses affaires & revenir les joindre dans la salle, où ils l'attendroient jusqu'à minuit.

Je pris alors la parole, & m'adressant aux deux cavaliers qui restoient, je leur demandai s'ils vouloient que je fisse le troisieme, jusqu'au retour de leur cama-

rade ; que je lui céderois volontiers la place , puisqu'ayant résolu de partir le lendemain de grand matin , je ne pouvois leur tenir compagnie fort longtems. Ces messieurs , qui sur ma physionomie jugerent assez mal de mon adresse au jeu , me répondirent avec joie que je leur ferois bien de l'honneur. Pendant qu'on mettoit les cartes en ordre , j'appelai Sayavedra , & lui dis de me donner quelque argent. Il me jetta sur la table d'un air négligé toutes nos especes , qui faisoient à peu près une trentaine de pistoles , en me disant qu'il en iroit chercher , si j'en souhaitois davantage. Je lui fis réponse que cela suffisoit , & que j'irois me reposer lorsque je l'aurois perdu.

Nous fûmes bientôt en train ; Sayavedra s'assit sur une chaise auprès de la cheminée , & se tint là par mon ordre , pour être à portée de nous servir. On se ménagea d'abord , comme cela se pratique ; & néanmoins trouvant occasion deux ou trois fois de faire de bons coups , sans tricherie , je ne négligeai point d'en profiter. Je gagnai tout au moins cent écus. C'est toujours quelque chose , dis-je en moi-même. Si malheureusement pour moi , le jeune homme qui est sorti , revient avec de l'argent

frais, du moins je n'aurai pas occupé ſa place pour rien. Ces coups de bonheur piquerent ces deux meſſieurs, qui craignant que je ne les quittaſſe, ainſi que je les en menaçois de tems en tems, pour mieux les échauffer, me propoſerent de jouer plus gros jeu. Je leur dis, que j'y conſentois. Un moment après, comme il s'agiſſoit d'un grand coup, j'apoſtrophai Sayavedra : Hola, Garçon, lui dis-je, n'es-tu donc ici que pour dormir ? Donne-moi à boire. Il ſe leva de l'air du monde le plus innocent, feignit d'être à moitié endormi, & en verſant du vin dans mon verre, les yeux à demi-fermés, il me fit par ſes ſignes enlever quinze piſtoles à mes deux joueurs. Voilà mes fonds bien augmentés ; mais ſuivant la politique ordinaire des Aigre-fins, je perdois quelquefois, quand j'aurois fort bien pu gagner.

Pour dire la verité, avec mes ſeuls tours de main, je ſerois venu à bout de ces meſſieurs, & je les aurois mis à ſec ; car ils n'étoient rien moins que de fins joueurs ; cependant il faut convenir que les ſignes de Sayavedra me faiſoient bruſquer leur argent, ſur-tout quand ce n'étoit point à moi à battre les cartes. Cela étoit même moins ſuſpect. Ce garçon me fut d'un grand ſecours pour vui-

der leur bourſe. Quand je me vis en poſſeſſion de toutes les piſtoles qu'ils avoient étalées ſur la table au commencement du jeu, je leur dis : Meſſieurs, il eſt fort tard, & vous ſavez qu'il m'eſt permis de me retirer ; néanmoins, pour vous faire voir que je ne veux point emporter votre argent, & que je ſuis beau joueur, remettons la partie à demain ; je ne partirai pas, quoique j'aie fait louer des chevaux pour cet effet. Rien n'étant plus capable de conſoler des joueurs qui perdent, que l'eſpérance d'avoir leur revanche, ceux-ci ne me preſſerent plus de continuer le jeu. Nous nous ſéparâmes. Chacun prit le chemin de ſa chambre, eux dans la crainte que je ne manquaſſe à ma parole, & moi dans la réſolution de la tenir.

La joie d'avoir gagné un peu d'argent, & l'agitation où le jeu avoit mis mes eſprits, m'empêcherent aſſez long-tems de goûter la douceur du ſommeil. Heureuſement, dans mon inſomnie, je n'avois que d'agréables images. Il n'en étoit pas de même de mon malheureux voiſin. Il ne faiſoit que de revenir de la ville, & encore ſans argent. Il n'avoit oſé paroître dans la ſalle, & plein de honte & de rage, il s'étoit retiré dans ſa chambre. Je l'entendois ſoupirer amérement, &

ſe tourner dans ſon lit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre. J'étois ravi de l'avoir vengé à mon profit; & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que je ne le plaignois plus : comme s'il eût été moins à plaindre, depuis que j'avois ſon argent. Nous ſommes touchés des malheurs que nous ne cauſons pas, & inſenſibles à ceux qui nous ſont utiles.

Le jour ſuivant mes deux joueurs eurent grand ſoin de s'informer des valets de l'hôtellerie, ſi je n'étois point parti; & ils furent bien-aiſes quand ils apprirent que j'avois effectivement différé mon départ. Ils avoient peur que je ne leur échappaſſe, & moi j'aurois été bien fâché de les quitter, ſans avoir le reſte de leur argent. Ils auroient ſouhaité que nous nous fuſſions remis au jeu dès le matin. Mais pour irriter leur envie, je ne me montrai dans la ſalle qu'à l'heure du dîner. Je m'apperçus bien à table de l'impatience qu'ils avoient d'en revenir aux priſes avec moi. Ce que je ne faiſois pas ſemblant de remarquer. J'affectois même un air froid & indolent, pour leur perſuader que c'étoit par pure complaiſance que je voulois leur donner leur revanche.

Sitôt qu'on eut dîné, l'on apporta des cartes. Alors mes deux champions, pour

faire connoître qu'ils en vouloient découdre, tirerent de leurs poches de longues bourses pleines de bonnes pistoles de doublons d'Espagne. Ils en jeterent des poignées sur la table, en me disant : Tenez, seigneur cavalier, voilà ce que vous emporterez demain avec vous. Ils ne croyoient pas si bien dire. Nous prîmes donc nos places, & nous commençâmes à jouer. J'avois dessein de perdre dans cette séance ; ainsi je n'eus pas besoin de Sayavedra. Je ne prétendois pas non plus qu'ils me gagnassent beaucoup. Je me ménageai de façon, que je ne perdis pendant toute l'après-dînée qu'une quarantaine d'écus. L'officier François me croyant en malheur, me proposa de jouer plus gros jeu. Non, lui dis-je, il y a long-tems que nous jouons. Reposons-nous un peu. Nous serons plus propres à passer une partie de la nuit à ce saint exercice, & nous nous contenterons tous à la reprise de ce soir.

L'espérance qu'ils avoient de me traiter plus mal, ou, pour mieux dire, de me ruiner, leur fit prendre patience jusqu'après le souper. De mon côté, je n'avois pas une intention plus charitable que la leur ; ce que je fis bien voir lorsqu'il fallut recommencer à battre la carte. La fortune me fut d'abord con-

traire; mais avec mon adreſſe & le ſecours de mon fidele écuyer, je l'obligeai à ſe déclarer pour moi. Ces meſſieurs en furent donc pour leurs doublons, qui paſſerentde leurs bourſesdans la mienne. Après quoi, quittant le jeu pour s'en aller dans leurs chambres, ils me dirent que ſi j'étois d'humeur à leur donner encore un jour, ils feroient avec moi le lendemain une nouvelle ſéance. Je leur répondis que je ne demandois pas mieux, & qu'ils me trouveroient toujours diſpoſé à faire ce qu'ils deſireroient.

Je me retirai dans ma chambre avec mon confident, qui ne ſe poſſedoit pas de joie. Il voulut me déshabiller. Je le repouſſai. Il n'eſt pas queſtion de prendre du repos, lui dis-je; il eſt trop tard pour me coucher entre deux draps. Je prétends partir d'ici dès que je le pourrai faire ſans bruit. Sayavedra me répondit que je ne me ſouvenois déja plus que je venois de promettre à ces meſſieurs que je jouerois encore avec eux. Je n'ai point oublié, repris-je, que je leur ai fait cette promeſſe; mais je ne ſuis point aſſez ſot pour m'expoſer à quelque nouveau malheur en la tenant. Ne conçois-tu pas le danger qu'il y a pour moi à faire un long ſéjour dans cette Ville. Si mes voleurs m'y ont fait

emprisonner après s'être saisis de mon bien, que ne dois-je pas craindre des honnêtes gens qui sont en droit de m'accuser de les avoir friponnés? Ne soyons pas insatiables. Nous avons plus de six cents écus. Contentons-nous de cela, & sauvons-nous au plus vîte. N'as-tu pas arrêté des chevaux? Sans doute, me répondit-il; j'en ai payé la journée au maître, qui m'a dit qu'ils seroient prêts à la pointe du jour. Tant mieux, lui répliquai-je. Nous ne saurions partir assez-tôt. Je ne croirai pas ma bourse en sûreté, que je ne sois à dix bonnes lieues d'ici. Mon confident me quitta pour aller se reposer quelques momens, fort satisfait de nous voir chargés d'un butin assez considérable, & se flattant de la douce espérance d'y avoir quelque part. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur ce point, quand il se rappelloit l'histoire de mes coffres; histoire qu'il jugeoit encore trop récente, pour que j'en eusse perdu le souvenir.

Dès qu'il entendit du bruit dans le logis, & qu'il crut les domestiques éveillés, il revint dans ma chambre, où il me trouva en état de partir. Il est vrai que je ne m'étois pas seulement jeté sur mon lit, & que je m'étois agréablement occupé à compter mes especes,

à mettre l'or d'un côté, l'argent de l'autre, & à ranger enfin proprement nos petits effets. Je l'envoyai payer notre hôte, & lorſque cela fut fait, nous ſortîmes de l'hôtellerie & gagnâmes promptement l'endroit où nos chevaux nous attendoient. Jamais départ n'a été ſi précipité. A peine avoit-on ouvert les portes de la ville, que nous étions déja dans la campagne. La belle matinée! Dans un autre tems j'en aurois admiré les charmes; mais dans la ſituation où mon eſprit étoit alors, la beauté du jour m'étoit très-indifférente. Je ne ſongeois qu'à tirer pays. Je m'imaginois que tous les lévriers de la juſtice devoient courir après moi, pour me ramener dans les priſons de Bologne, & m'obliger à reſtituer l'argent que j'avois eſcamoté à mes deux joueurs. Je tournois la tête à tout moment pour voir ſi quelqu'un ne nous ſuivoit point, & quand j'appercevois quelque cavalier qui venoit plus vîte que nous, le cœur me battoit, je changeois de couleur, je ne me raſſurois point qu'il ne fût paſſé. Tant il eſt vrai que tout crime porte avec lui ſon châtiment.

Je devins pourtant peu-à-peu plus tranquille, & lorſque nous eûmes fait quatre lieues, je ne ſentis plus aucune

crainte.

crainte. Alors rompant le silence que j'avois gardé jusques-là, aussi-bien que mon compagnon : Sayavedra , lui dis-je , n'es-tu pas las de voyager en chartreux? Pour moi je le suis de rêver. Parlons. Conte-moi quelque histoire qui me réveille & me réjouisse. Seigneur Dom Gusman , me répondit-il , vous me permettrez de vous dire qu'il ne convient guere aux gens qui n'ont pas le sou , de tenir de joyeux propos. Il n'appartient qu'a ceux qui ont de l'argent à pleines mains , de faire de bons contes. Je t'entends , mon ami , lui répliquai-je en souriant ; je t'assure qu'à la dînée nous ferons un compte ensemble , & j'espere que tu seras content. Comme vous saisissez les choses , repartit-il en riant. Je vous proteste que ce n'est point là ma pensée. Je sais bien qu'en vous servant je n'ai fait que mon devoir , & que le plaisir de vous avoir aidé à tirer les doublons de vos deux joueurs , me doit tenir lieu de récompense. Le désintéressement vrai ou faux que Sayavedra faisoit paroître , me plut infiniment , & mon dessein n'étant pas de le frustrer de la petite rétribution qu'il avoit méritée par ses signes , qui m'avoient été si utiles , je lui fis présent de vingt pisto-

les, aussi-tôt que nous fûmes arrivés à une petite hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner.

Nous remontâmes à cheval, après avoir fait un assez bon repas, quoiqu'en entrant dans cette taverne, je me fusse attendu à faire très-mauvaise chere. Bien loin de garder le silence, comme nous avions fait toute la matinée, les diverses aventures de Sayavedra devinrent le sujet de nos entretiens sur la route, jusqu'à Milan, où nous arrivâmes tous deux gais & gaillards, avec une disposition prochaine à nous emparer du bien d'autrui.

CHAPITRE VII.

De l'entreprise hardie que formerent Gusman & Sayavedra dans la Ville de Milan.

Nous employâmes les trois premiers jours à nous promener dans les rues, en parcourant des yeux les différentes marchandises dont les boutiques étoient parées, sans songer encore à mettre en œuvre notre génie aventurier. C'étoit

autant de bon tems pour les bourgeois de la ville.

Comme nous traversions la place un matin, il vint un jeune homme assez bien vêtu, aborder Sayavedra qui marchoit derriere moi. J'allois toujours devant, & j'avois déja fait plus de cent pas, lorsque je m'en apperçus. Je considérai fort attentivement ce jeune drôle avec qui mon confident s'étoit arrêté, & je lui trouvai un air égrillard, qui me donna fort à penser. Ho, ho ! dis-je en moi-même, qui peut-être ce garçon-là ? & que peuvent-ils avoir tous deux à démêler ensemble ? C'est ce qu'il m'importe de savoir. Mais comment puis-je en être instruit ? Si j'appele Sayavedra pour lui demander de quoi ils s'entretiennent, il ne manquera pas de composer une fable, & je n'en serai pas plus avancé. Que faut-il donc que je fasse ? Me tenir en repos, leur laisser le champ libre; ne témoigner aucune défiance à mon écuyer, & avoir toujours l'œil sur lui.

Leur conversation dura plus d'un quart-d'heure. Après quoi le jeune homme prit congé de mon confident, qui vint me rejoindre d'un air rêveur, qui ne m'ôta point le soupçon que j'avois déja. Je me préparois à entendre

ce qu'il me diroit de cette rencontre qui m'inquiétoit ; & toutefois, quelque envie que j'euſſe de le faire parler là-deſſus, il ne dit pas un mot, & demeura plongé dans ſa rêverie. Je gardai auſſi le ſilence ſur cela, juſqu'à l'après-dînée. Alors me voyant ſeul avec lui dans ma chambre, & ne pouvant plus me contraindre : M. Sayavedra, lui dis-je en ſouriant, peut-on, ſans vous paroître indiſcret, vous demander quel homme c'eſt que ce jeune garçon avec qui vous étiez ce matin en ſi grande conférence ? Il me ſemble que je l'ai vu à Rome. Ne ſe nomme-t-il pas Mendoce ? Non, monſieur, me répondit-il. On l'appele Aguilera, & je puis vous aſſurer qu'il juſtifie bien ſon nom ; car c'eſt un aigle dans les occaſions où il s'agit de jouer de la griffe. C'eſt un bon compagnon, qui a de l'eſprit, qui écrit à merveille, qui poſſede l'arithmétique, & ſait faire en perfection des comptes doubles & triples. Il y a long-tems que nous nous connoiſſons. Nous avons voyagé enſemble & mangé de la vache enragée.

Il roule actuellement dans ſa tête un deſſein qui fera ſa fortune, s'il réuſſit. Il m'a propoſé d'y entrer, & il m'offre la moitié du profit. Je lui ai répondu que je ne voulois rien entreprendre,

sans vous en avertir. Je lui ai dit même que vous aviez tant de bonté pour moi, que vous ne me refuseriez pas vos conseils dans une affaire de cette conséquence. Non, sans doute, lui dis-je : Au contraire, mon enfant, je suis disposé à vous y rendre service a l'un & à l'autre. Apprends-moi seulement de quoi il est question. Monsieur, reprit-il, Aguilera doit venir ici cette après-midi. Vous lui parlerez. Il vous découvrira tout son projet, & s'il y a quelque chose à corriger dans son plan, vous le perfectionnerez.

Comme il achevoit ces paroles, on lui vint dire qu'un jeune homme le demandoit. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Aguilera ; car nous ne connoissions personne à Milan. Sayavedra courut au-devant de lui, & après l'avoir préparé à l'entretien que nous allions avoir ensemble, il me l'amena. Nous nous saluâmes de part & d'autre avec beaucoup de civilité. Cet Aguilera étoit un garçon d'assez bonne mine, & qui me parut avoir de l'esprit. Il me confirma tout ce que m'avoit dit mon confident, & me détailla d'une maniere fort plaisante quelques exploits qu'il avoit faits avec lui ; il m'apprit ensuite qu'étant venu à Milan dans l'espérance

d'y faire quelque grand coup, il avoit trouvé moyen de ſe mettre au ſervice d'un riche banquier, chez lequel il demeuroit depuis ſix mois en qualité de commis; qu'il avoit par ſon exactitude & ſa fidélité gagné la confiance de ſon patron, en attendant qu'il trouvât l'occaſion de le voler; qu'il s'en préſentoit une fort belle; mais qu'il avoit beſoin d'un ſecond, pour en pouvoir profiter, & qu'en rencontrant Sayavedra, il l'avoit regardé comme un homme tombé du ciel pour cela, le reconnoiſſant pour l'avoir vu dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai ſi ſon deſſein étoit d'une exécution bien difficile. Pas trop, me répondit-il. Vous en allez juger : Le banquier a mis depuis peu dans ſon coffre-fort une grande bourſe de chamois, où il y a mille belles piſtoles. Je les enleverai un dimanche au matin, pendant que le patron entendra la meſſe; j'irai joindre à la poſte Sayavedra, qui aura retenu deux chevaux. Nous partirons dans le moment, & nous piquerons ſi vigoureuſement nos maſettes, que nous ſerons bien loin de la ville, avant que le banquier s'apperçoive de la ſaignée que j'aurai faite à ſon coffre-fort.

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera, je lui dis que ſon projet étoit

diablement délicat; qu'un garçon connu dans la ville pour le commis de ce banquier, pouvoit rencontrer quelqu'un, qui, surpris de le voir sur un cheval de poste, & le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup, ne manqueroit pas de courir chez son maître, pour lui en donner avis; que le banquier étant revenu de la messe, découvriroit peut-être d'abord qu'on l'avoit volé; que le bruit s'en répandroit à l'instant dans la ville, & qu'on sauroit bientôt qu'Aguilera auroit pris la poste; que sur cela son patron feroit suivre ses traces par des gens bien montés, & à qui le voleur auroit de la peine à échapper. Je lui représentai encore d'autres inconvéniens, qui lui firent voir clairement que son dessein étoit fort mal conçu. Il en demeura d'accord enfin, & cependant il me dit qu'il ne laisseroit pas de l'exécuter, puisqu'il ne pouvoit faire autrement; j'ai affaire, continua-t-il, à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les fêtes & les dimanches pour aller à la messe, & qui revient une demi-heure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers & son argent, & il n'a point d'autre cabinet.

Quand il seroit encore plus sédentaire & plus vigilant, lui répliquai-je,

on peut lui ravir ſa bourſe de chamois ; ſans s'expoſer au péril que vous voulez braver ſi témérairement. Ma foi, meſſieurs, ſi vous n'en ſavez pas davantage, vous n'êtes encore que des apprentifs dans votre métier. Je veux vous montrer qu'un génie ſupérieur a bien d'autres lumieres que les vôtres. Je me charge, ſi vous le ſouhaitez, de la conduite de cette entrepriſe, & ſans vous envelopper dans le malheur que je puis éprouver, ſi la fortune m'eſt contraire, je vous réponds des mille piſtoles, pourvu qu'elles ſoient dans huit jours dans le coffre-fort. Sayavedra & ſon ami ſe prirent à rire à ce diſcours, qui leur cauſa autant de joie, que s'ils euſſent déja eu entre les mains la bourſe de chamois. Ils me remercierent de l'offre que je leur faiſois, & me laiſſerent volontiers conduire ce projet d'importance ; bien perſuadés, particuliérement Sayavedra, que je ne leur parlerois pas de cette ſorte, ſi je n'étois pas comme aſſuré de l'événement. Ne vous embarraſſez de rien, leur dis-je, meſſieurs; vous verrez qu'un homme qui a été page cinq ou ſix ans, en ſait plus long qu'un bandit de la Romagne. Ils redoublerent leurs ris à ce trait railleur, qui regardoit Sayavedra. Enſuite je fis quel-

ques queſtions au fidele commis du banquier.

De quel moyen, lui dis-je, prétendiez-vous donc vous ſervir pour tirer la bourſe du coffre fort ? Vous n'en avez pas la clef. Non, certainement, me répondit-il. Le patron ne la confie à perſonne. Il me la donne ſeulement quelquefois, lorſque je ſuis avec lui dans ſon cabinet, & que pendant qu'il écrit, quelqu'un vient demander le paiement d'une lettre de change. Il me jette la clef pour prendre un ſac dont il m'indique le *numero*, & tandis que je compte l'argent, il a un œil ſur ce qu'il écrit, & l'autre ſur ce que je fais. Cela étant, repris-je, il ſera bien difficile de prendre l'empreinte de cette clef. Beaucoup moins que vous ne penſez, repartit Aguilera. J'ai Dieu merci la main ſubtile; je promets de vous apporter l'empreinte de la clef du coffre-fort; & même, ſi vous le jugez à propos, celle de la clef d'une petite armoire où mon bourgeois ſerre ſes livres de compte & l'argent qu'il emploie à ſes dépenſes ordinaires. A ces mots, qui me firent treſſaillir de joie, je lui dis que s'il pouvoit prendre ces deux empreintes, nous ſerions encore plus sûrs de notre fait.

Je n'oubliai pas de m'informer de la diſpoſition du cabinet, de la maniere dont les ſacs étoient faits, des marques qu'ils avoient; en un mot, de toutes les particularités tant du dedans que du dehors du coffre-fort. J'en fis un mémoire circonſtancié, que le commis me dicta. Enſuite, je renvoyai Aguilera chez ſon maître, en lui diſant que je l'inſtruirois, quand il en ſeroit tems, du perſonnage qu'il auroit à jouer.

Tout réuſſit ſelon nos mauvaiſes intentions. Je mis pour cela en uſage les tours de ſubtilité dont j'étois malheureuſement capable. Aguilera ſuivit de point en point ce que je lui ordonnai; & par la plus inſigne fourberie qu'on puiſſe imaginer, je fis enſorte que le banquier fut condamné à me délivrer mille piſtoles qui étoient dans ſon coffre-fort, & que je prétendois avoir mis en dépôt chez lui.

Si-tôt que je me vis en poſſeſſion d'un argent ſi méchamment volé, j'aurois ſouhaité d'être bien loin de Milan. Mais comme un départ trop précipité auroit pu devenir ſuſpect, je réſolus de le différer de quelques jours. Sayavedra ne pouvoit ſe laſſer de toucher nos piſtoles, & les prenant quelquefois pour des pieces d'or qu'on voit en ſonge, il

ne ſavoit s'il rêvoit ou s'il étoit éveillé. Puis penſant au ſtratagême que j'avois inventé pour faire un ſi beau coup, il m'élevoit au-deſſus de tous les fripons du monde. Je ne vous croyois pas ſi grec, me diſoit-il, quoique je vous connuſſe pour un jeune homme des plus adroits. Vous ſerez long-tems mon maître. Ami Sayavedra, lui dis-je, c'eſt trop vanter un tour aſſez commun. Ce qui mérite ſeulement d'être loué, c'eſt de ſavoir éviter le péril en volant; car de s'introduire dans une maiſon ouverte, y prendre une robe-de-chambre, & recevoir cent coups de fouet, rien n'eſt plus aiſé.

Nous paſſâmes, mon écuyer & moi, le reſte de la journée à nous entretenir dans l'hôtellerie avec beaucoup de gaieté. Quand la nuit fut venue, nous ſortîmes tous deux pour aller trouver Aguilera, qui nous attendoit au rendez-vous. Dès qu'il nous vit arriver, il ſe mit à rire, & nous ſuivîmes ſon exemple. Il ne manqua pas enſuite de me complimenter auſſi ſur mon habileté. Après quoi, il fut queſtion de partager notre butin. Je tirai de ma poche une grande bourſe où il y avoit trois cents piſtoles que je lui donnai, en lui

diſant que j'en deſtinois autant à Sayavedra, & que je garderois le reſte pour moi, étant bien juſte que celui qui avoit le plus travaillé dans cette affaire & joué le plus gros jeu, eût la plus groſſe part. Mes deux aſſociés en demeurerent d'accord, & m'aſſurerent qu'ils étoient très-contens. Le partage fait, n'ayant plus rien qui nous arrêtât au rendez-vous, nous dîmes adieu au commis, & nous retournâmes au logis, où j'employai l'après-ſouper à compter toutes mes eſpeces. Quel ſujet de raviſſement pour moi, de me trouver en fonds de plus de ſept mille francs, ſans parler de ce que j'avois gagné à Bologne. Je ne m'étois jamais vu ſi riche, & je ne me ſouvenois plus d'avoir été volé à Sienne.

En me promenant le lendemain dans les rues, ayant jetté les yeux par haſard dans la boutique d'un clinquailler, je remarquai une chaîne de cuivre doré fort bien travaillée, & je la pris pour une chaîne d'or pur. Je demandai au marchand combien elle peſoit. Il me répondit en riant, que tout ce qui reluiſoit n'étoit pas or; & que ſi j'avois envie d'acheter cette chaîne, il m'en feroit très-bon marché. Je fus tenté de

l'avoir. Je lui en donnai ce qu'il voulut, & je l'emportai. Sayavedra qui étoit avec moi, n'avoit pu s'empêcher de rire en me voyant faire cette emplette ; & quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit : Seigneur Dom Juan de Gusman, vous avez bien la mine de faire payer cette chaîne à quelqu'un plus cher qu'elle ne vous a coûté. C'est ce qui pourra bien arriver, lui répondis-je ; & dans ce louable dessein, je vais la porter chez un orfévre, pour qu'il m'en fasse une d'or fin de la même grandeur & de la même façon. Je m'adressai à un habile ouvrier qu'on m'enseigna. Il m'en fit une si semblable à la mienne, qu'on ne pouvoit les distinguer l'une de l'autre que par le son.

Enfin, je partis de Milan avec ces deux bijoux, & toutes les plumes que j'avois tirées de l'aile du sieur Jérôme Plati. Je dis dans l'hôtellerie, avant mon départ, que j'allois à Venise; mais au lieu d'en prendre la route, j'enfilai sans bruit celle de Pavie. Je m'arrêtai quelque tems dans cette derniere ville, pour y faire les préparatifs du voyage que j'avois résolu de faire à Gênes, si jamais je me trouvois dans un état à pouvoir paroître devant mes parens

ſans les faire rougir. J'y voulois jouer le rôle d'un jeune abbé Eſpagnol revenant de Rome. Pour cet effet, j'achetai des étoffes fines, dont le plus fameux tailleur de Pavie me fit une ſoutane & un manteau long; je me donnai des ſouliers de maroquin noir à talons rouges, avec des bas de ſoie, & tout le reſte d'un habillement de prélat. J'ordonnai de plus à Sayavedra, de ſe pourvoir de deux grands coffres de bagage, & lorſque tout fut prêt, je me mis en chemin dans une litiere conduite par un muletier, avec mon écuyer à cheval, un nouveau valet à pied, & un autre muletier qui menoit une mule chargée de balots. Ce fut dans ce bel équipage que Gênes revit ce même Guſman qu'elle avoit vu ſix ou ſept ans auparavant dans une ſituation bien miſérable.

CHAPITRE VIII.

De son arrivée à Gênes, & de la gracieuse réception que lui firent ses parens, lorsqu'ils apprirent qui il étoit.

Nous allâmes loger à la croix-blanche, qui dans ce tems-là étoit la meilleure hôtellerie de la ville. Il étoit déja nuit, & comme mon écuyer avoit pris les devans pour disposer l'hôte à recevoir chez lui un abbé de la premiere qualité, je trouvai tout le monde en mouvement dans la maison. Une partie des domestiques étoit à la porte avec des flambeaux : & leur maître, après que Sayavedra m'eut aidé à descendre de ma litiere, me conduisit à la chambre d'honneur du logis, de laquelle on fit sortir un cavalier qui méritoit mieux que moi de l'occuper.

L'hôtellerie étoit alors pleine de personnes de considération, lesquelles ne furent pas peu curieuses de savoir qui j'étois, & mon nouveau valet, bien instruit par Sayavedra, disoit à tous les gens qui le questionnoient là-dessus, que

je me nommois monſeigneur l'abbé Dom Juan de Guſman, fils d'un noble Génois marié à Séville. Je ne ſortis point de ma chambre le premier jour. Je l'employai à faire l'abbé d'importance, fatigué de ſon voyage de Rome, & à préparer tout pour me montrer le lendemain dans la ville de Gênes ſous la forme d'un prélat. Tandis que je m'occupois de cette décoration avec mon fidel écuyer, qui ne ſachant point encore le motif de ce changement de figure, me dit : Il faut, mon cher maître, que vous commenciez à vous défier de moi, puiſque vous me faites un myſtere du deſſein que vous méditez préſentement. Non, lui répondis-je, mon ami, tu as toujours ma confiance. Si pendant notre ſéjour à Pavie j'ai fait faire ce nouvel habillement ſans t'en dire la raiſon, c'eſt qu'il n'étoit pas encore tems de te l'apprendre. Je puis à l'heure qu'il eſt ſatisfaire ta curioſité. Bien loin de vouloir te cacher le projet que je roule dans ma tête, je ne ſaurois l'exécuter ſans ton ſecours; je vais t'en faire confidence.

Je t'ai raconté à Milan, comme mon pere, noble Génois, épouſa à Séville une dame de la maiſon des Guſmans, dont j'ai pris le nom; je t'ai même dit

en gros l'histoire de ma vie ; mais je ne t'ai point parlé d'une aventure dont le souvenir m'a fait former l'entreprise que je vais te découvrir. Il y a près de sept ans que je partis de Tolede en bon équipage pour venir en Italie voir mes parens. Je ne ménageai pas mieux que toi mon argent sur la route, de sorte que j'arrivai à Gênes dans un état misérable. Cela ne m'empêcha pas de me présenter devant quelques personnes de la famille, & entr'autres devant un de mes oncles, qui me reçut fort mal, ou plutôt me traita si cruellement, que je jurai de m'en venger, si jamais la fortune m'en offroit l'occasion. Je prétends garder mon serment, puisque je le puis aujourd'hui. Je veux voler mes parens ; c'est la seule vengeance que j'ai envie de tirer d'eux. Voilà dans quelle intention j'emprunte ce déguisement qui te surprend si fort. Outre qu'il inspire du respect, il me semble plus propre qu'un autre à me rendre méconnoissable à des yeux qui ne m'ont vu qu'en passant, quand le changement qui s'est fait en moi depuis ce tems-là ne m'ôteroit pas la crainte d'en être reconnu. Préparons-nous, cher Sayavedra, à jouer de bons tours dans ma famille. J'y suis poussé par un juste res-

ſentiment, & par l'intérêt. Mon confident me répondit que je n'avois qu'à commander; qu'il ſuivroit exactement les inſtructions que je lui donnerois. Nous concertâmes tous deux ce que nous devions faire, & voici la conduite que je tins pour parvenir à mon but.

Je me mis le lendemain, ſecond jour de mon arrivée, en ſoutane & en manteau long, & me regardant dans le miroir, je me parus à moi-même tout un autre homme. Sans vanité, je n'avois pas mauvaiſe mine. Quand je n'aurois pas eu le talent de bien faire toute ſorte de perſonnages, j'avois vu à Rome tant de beaux modeles d'abbés de conſéquence, que je n'euſſe pu manquer de les copier. Pour moi, j'attrapois à merveille leurs meilleurs airs; je ſavois me rengorger, prendre un maintien grave & fier, trouſſer ma ſoutane & mon manteau de façon que je laiſſois voir une jambe qui n'étoit pas mal faite, avec un bas de ſoie & un ſoulier mignon; porter mon chapeau d'une maniere auſſi galante que modeſte: enviſager enfin les gens ſans attacher ſur eux mes regards, & adoucir ma voix en leur parlant; je poſſédois parfaitement tout cela par théorie, & je ſortis pour aller montrer dans la ville que je le ſavois auſſi

bien pratiquer. Sayavedra, mon majordome, me suivoit avec mon laquais, tous deux sur deux lignes, & fort proprement vêtus. On me considéroit avec de grands yeux comme on a coutume de regarder un étranger, & chacun me faisoit de profondes révérences, ou pour mieux dire, à mon habit de soie; car on est traité dans le monde, suivant ce qu'on y paroît. Que Cicéron se présente mal habillé, Cicéron passera pour un cuistre.

Je me promenai dans les rues pendant plus d'une heure, répondant aux politesses respectueuses qu'on me faisoit, en abbé accoutumé à recevoir des honneurs. Après quoi, je retournai à l'hôtellerie, où l'hôte me fit avertir que le dîner étoit prêt, & demander si je trouverois bon que quelques personnes de qualité mangeassent à ma table; je répondis que cela me feroit plaisir. Un moment après, étant entré dans la salle où je devois dîner, je vis arriver quatre cavaliers qui me saluerent avec respect. Je leur rendis le salut fort honnêtement, & remarquant qu'on avoit servi, je m'assis à bon compte à la place d'honneur; ensuite je priai ces messieurs de se mettre à table. La conversation fut d'abord sérieuse à cause de moi.

Je m'en apperçus, & l'égayant moi-même tout le premier, pour faire connoître à ces meſſieurs, que je n'étois pas ſi diable que j'étois noir, je fis deux ou trois petits contes badins, qui exciterent quelques perſonnes de la compagnie à ſuivre mon exemple.

Ces gentilshommes s'amuſoient ordinairement à jouer l'après-dînée, & quelquefois encore l'après-ſouper. Ils jouoient aſſez gros jeu, & même en honnêtes gens. Je paſſois volontiers une heure à les regarder, après cela je me retirois. Ils auroient bien ſouhaité qu'il m'eût pris fantaiſie de jouer avec eux, me croyant plus riche abbé, qu'habile joueur, quoiqu'ils ne duſſent pas ignorer qu'il y a de grands filoux parmi les petits collets. Je n'eus garde de ſatisfaire ſi-tôt leur envie, quelque penchant que j'y euſſe. Au contraire, je témoignai de la répugnance pour le jeu, & ce ne fut qu'après nous être un peu plus familiariſés enſemble, que je me défendis mollement de faire une repriſe. Lorſqu'ils me virent à moitié rendu, ils redoublerent leurs inſtances, & je fis ſemblant de leur céder par complaiſance pure. Je ne jouois pas long-tems, & je ne jouois que très-petit jeu, ſans employer Sayavedra, ni même tout

mon savoir faire. Ainsi, ce que je perdois étoit peu de chose, & je ne voulois rien embourser de ce que je gagnois ; tantôt je le laissois pour les cartes, & tantôt j'en faisois présent aux gens de ces messieurs, ou je le donnois aux miens. Je m'acquis par cette conduite la réputation de seigneur généreux ; ce qui faisoit que lorsqu'il m'arrivoit de me mettre au jeu, les passe-volans qui s'occupent à voir jouer des après-dînées, pour recevoir quelques ducats, venoient tous se placer derriere moi.

Un jour ayant gagné environ quarante pistoles, j'en pris vingt-cinq dans ma main, & j'abandonnai le reste à ceux qui étoient autour de moi. Puis me tournant vers un capitaine de galere, qui étoit du nombre des passe-volans, je lui dis tout bas en lui glissant secrétement dans la main l'argent que j'avois dans la mienne : Vous avez été trop long-tems en Espagne pour ignorer qu'un gentilhomme qui a vu le jeu & pris part à la fortune d'un joueur, ne refuse point la petite marque de reconnoissance qu'il lui veut donner. Vous en pourrez user de même avec moi en pareil cas. Il parut un peu confus de mon action. Mais il y a dans la vie, comme on dit, des tems où une pistole

en vaut mille. Mon officier étoit alors ſi ſec, que le plaiſir qu'il eût de ſe voir tout-à-coup arroſer d'une pluie d'or, l'emporta ſur ſa honte. Néanmoins, malgré ſa miſere, je ne ſais s'il fut plus ſenſible au bienfait, qu'a la maniere dont je le lui fis. Je lui gagnai l'ame. Il voulut me le témoigner par des diſcours que j'interrompis deux fois, pour lui parler de ſes courſes. Je le priai même de me faire l'honneur de venir tous les jours dîner & ſouper avec moi; car il ne mangeoit pas ordinairement dans mon hôtellerie, & en le quittant je lui demandai ſon amitié.

Dans le fond c'étoit un garçon de mérite, fort bien fait de ſa perſonne, & d'un eſprit agréable. Comme il étoit connu pour un très-honnête homme, il fréquentoit les nobles, & faiſoit la meilleure figure que pouvoient le lui permettre les appointemens d'un capitaine de galere, qui ſont bien modiques à Gênes. Avec cela il aimoit le jeu, & quoiqu'il y fût très-malheureux, il ne pouvoit ſe défendre de s'y embarquer, quand il ſe ſentoit un écu dans ſa poche. Cette paſſion qui le dominoit, étoit accompagnée d'un penchant pour les femmes, qui ſeul auroit ſuffi pour le ruiner, s'il eût été riche. Il ſe nommoit

Favello, nom qu'une dame qu'il avoit autrefois aimée lui avoit donné, & qu'il conservoit pour se souvenir d'elle. Il me conta lui-même, quelques jours après, cette histoire que je ne pus entendre sans soupirer & m'attendrir en me rappellant une intrigue que j'avois eue à Florence. Les bonnes qualités de ce capitaine ne furent pas la seule cause de la petite galanterie, & des honnêtetés que je lui fis. Il faut que je te l'avoue, lecteur, quand je devrois passer dans ton esprit pour un faux généreux. Je savois que les galeres devoient bientôt partir pour Barcelone, & dans l'intention où j'étois de profiter de cette occasion, pour repasser en Espagne, après avoir friponné mes honnêtes parens, l'amitié du capitaine Favello m'étoit trop utile, pour négliger de l'acquérir. Aussi tu vois que je m'y pris assez bien, puisque dès le premier jour j'en fis l'acquisition.

Effectivement, le lendemain à mon lever, il vint me rendre ses devoirs, & m'inviter à me promener sur l'eau, ce que j'acceptai volontiers. Je me fis conduire l'après-dînée à sa galere, où je fus reçu avec tous les honneurs qu'auroient pu attendre de lui le pape ou le doge de Gênes. Nous sortîmes du port

pour conſidérer les belles maiſons de plaiſance qui ſont le long de la mer, & qui forment le plus charmant ſpectacle qui puiſſe s'offrir à la vue. Notre officier qui étoit Génois d'origine, & qui diſoit librement ce qu'il penſoit, ne ſe contentoit pas de m'en nommer tous les propriétaires, il me faiſoit d'eux des portraits fort malins. Parmi les perſonnes qu'il épargnoit le moins, il s'aviſa de citer un de mes parens. Je me mis à rire : Tout beau, lui dis-je, monſieur le capitaine, je vous demande quartier pour celui-là. Savez-vous bien que je ſuis de ſa famille. De ſa famille ? s'écria-t-il avec une ſurpriſe mêlée de confuſion. Comment donc cela ? Je vais vous l'apprendre, lui répondis-je. Mon pere étoit un noble Génois; une groſſe banqueroute qu'on lui fit, l'obligea de paſſer en Eſpagne. Il alla s'établir à Séville, où il raccommoda ſes affaires, en épouſant une dame de la maiſon des Guſmans, dont je porte le nom préférablement au ſien, pour deux raiſons. La premiere, pour recueillir une ſucceſſion, qui ſans cela pourroit m'échapper; & la ſeconde, parce qu'étant pour le moins autant fils de ma mere que de mon pere, j'ai cru pouvoir choiſir celui

de

de leurs deux noms qui m'étoit le plus honorable.

Vous vous imaginez, reprit Favello, que vous me parlez là d'une chose dont je n'ai aucune connoissance. Pardonnez-moi, s'il vous plaît. Je connois très-particuliérement deux de vos cousins, qui m'ont plus d'une fois entretenu de M. votre pere. Ils m'ont dit que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit; qu'il avoit été pris par un corsaire d'Alger, & qu'après avoir recouvré sa liberté par l'amour que conçut pour lui une Algérienne, il étoit allé à Séville trouver son correspondant, & que là il avoit donné dans la vue d'une dame de qualité qu'il avoit épousée. Vous êtes donc fils de cet illustre esclave? A votre service, lui repartis je en riant encore. Savez-vous bien, reprit-il, que le seigneur Dom Bertrand, frere aîné de votre pere, est plein de vie? C'est un bon vieillard qui ne marche aujourd'hui qu'avec un bâton. Il n'a jamais voulu se marier, & c'est un des nobles de Gênes qui a le plus de bien. Vous m'apprenez ce que j'ignorois, lui dis-je, car je ne l'ai point vu, & ma mere n'a jamais eu de commerce de lettres avec lui. Je m'étonne, ajou-

ta-t-il, que vous ne vous ſoyez pas déja fait connoître. Vos parens ſont aſſurément de grands ſeigneurs dans ce pays-ci ; & je ne ſais ce qui peut vous empêcher de les voir. Que voulez-vous que je faſſe, lui répondis-je ? Que j'aille décliner mon nom devant des gens qui ne me connoiſſent point, & qui ſe croiront en droit de douter de ce que leur dira un homme qui n'a que ſa parole pour garant de ſa ſincérité. Non, non, je n'ai pas beſoin d'eux, & je ne leur demande rien. Demeurons comme nous ſommes. Quand même ils ſauroient que je ſuis dans cette ville, étant étranger, j'attendrois qu'ils fiſſent la premiere démarche. Vous auriez raiſon, dit notre officier ; mais, trouvez bon que dès demain matin je leur donne avis de votre arrivée. Je ſuis perſuadé que je ne les en aurai pas plutôt informés, qu'ils ſe feront un plaiſir d'aller vous rendre ce qu'ils vous doivent. Je repartis au capitaine : Vous êtes homme d'eſprit, & vous avez de la prudence. Je veux bien vous laiſſer faire ce que vous jugerez à propos. Souvenez-vous ſeulement qu'il ne faut pas contraindre leurs inclination. Je ne prétends me déclarer de leur famille ; qu'autant qu'ils me paroîtront en être contens.

Pendant que nous tenions de part & d'autre de pareils discours, Favello me fit servir une collation composée des plus beaux fruits & des meilleures confitures. Il l'avoit fait préparer pour moi, & il y avoit assurément employé une bonne partie des pistoles dont je lui avois fait présent. Nous ne laissâmes pas de continuer notre entretien. L'officier qui connoissoit parfaitement mon oncle & mes cousins, me mit si bien au fait, que je pouvois me vanter, après cette conversation, de savoir aussi-bien les affaires de mes parens que les miennes. La nuit qui s'approchoit nous obligea de rentrer dans le port. Nous sortîmes de la galere, & j'emmenai le Capitaine à mon hôtellerie où nous soupâmes avec les gentilshommes qui y étoient logés. Après le repas, ces messieurs me proposerent de jouer, en me disant qu'ils avoient sur le cœur les quarante pistoles que je leur avois gagnées le jour précédent, & qu'il étoit juste que je leur donnasse leur revanche. J'y consentis, & me sentant en train de gagner, je dis à Favello : Au moins, monsieur le capitaine, n'oubliez pas que nous sommes de moitié. Il me répondit, en souriant, qu'il me croyoit si heureux en toutes choses, qu'il s'applaudissoit d'être as-

ſocié avec moi. La fortune, en effet, me favoriſa depuis le commencement de la repriſe juſqu'à la fin. Je gagnai cent piſtoles, que je partageai avec notre officier de galere. Ce qui lui fit cette fois-là d'autant plus de plaiſir, qu'il n'en coûtoit rien à ſa fierté. C'eſt ainſi que je le diſpoſois peu-à-peu à ne pouvoir refuſer de me rendre le ſervice que j'attendois de lui.

Il ne manqua pas, comme il me l'avoit promis, d'aller le lendemain chez mes parens, pour les informer de l'arrivée de M. l'abbé Dom Guſman à Gênes. Tu peux bien t'imaginer qu'il leur fit un beau portrait de ma perſonne, & qu'il leur vanta mon mérite & ma générolité, puiſque dès l'après midi, on les vit venir à mon hôtellerie en fraiſes bien empeſées, avec leurs manteaux de velours noir ſur les épaules. Mon majordome, que j'avois inſtruit de tout ce qu'il devoit faire, les reçut à la porte du logis, & les conduiſit dans ma chambre, où je m'avançai gravement juſqu'à l'entrée, en les ſaluant avec beaucoup de civilité. Il en parut d'abord deux; l'un & l'autre enfans d'un ſénateur mort depuis cinq à ſix ans, & frere de mon pere. Puis il ſurvint un troiſieme couſin, fils d'une ſœur encore vivante. Ils

m'accablerent de complimens, & m'offrirent leurs maisons, leur crédit & leurs bourses, parce que Favello leur avoit fait entendre que je n'en avois pas besoin. Mais quand il ne m'auroit pas fait passer dans leur esprit pour un abbé fort opulent, ce qu'ils remarquerent dans ma chambre eût été capable de leur donner de moi cette opinion. J'avois négligemment étalé sur une table ma chaîne d'or, plusieurs autres bijoux, & tout ce que je possédois de plus précieux, avec la cassette de Milan toute ouverte, & dans laquelle de bons yeux pouvoient appercevoir une partie des pistoles qu'elle renfermoit.

Mon oncle, garçon & chef de la famille, arriva le dernier. C'étoit particuliérement à celui-là que j'en voulois. Il s'appuyoit sur un gros bâton, & marchoit avec peine. Je ne lui trouvai plus cet air vénérable qui m'avoit tant plû la premiere fois : au contraire, tout mon sang se souleva contre lui. La vue de ce vieux singe, plein de malice, me fit frémir, comme la présence d'un meurtrier rouvre les blessures de l'homme qu'il a tué. Je crus voir, avec lui, des esprits follets qui s'apprêtoient à me berner. Je ne laissai pas pourtant,

malgré la haine que je me ſentois pour lui, de le recevoir encore mieux que mes couſins, qui, ſortant un moment après qu'il fut entré, lui abandonnerent, par reſpect, la place. Le vieillard commença par me témoigner la joie qu'il avoit de voir le fils d'un frere qui lui avoit toujours été cher; puis me conſidérant depuis les pieds juſqu'à la tête, il me dit que je reſſemblois beaucoup à mon pere, & qu'il étoit bien glorieux pour la famille d'avoir un rejetton ſi propre à lui faire honneur. Il ſe plaignit enſuite de ce que je n'avois pas été prendre un logement chez lui, où il y avoit des appartemens plus convenables qu'une hôtellerie à un homme de mon caractere & de ma qualité. Je lui prodiguai là-deſſus les remerciemens accompagnés des plus vives démonſtrations de ſenſibilité. Après cela, je lui dis que mes couſins m'avoient offert auſſi leurs maiſons, ce que je n'avois eu garde d'accepter, ne voulant incommoder aucun de mes parens, pour le peu de jours que j'avois à demeurer à Gênes, où je n'étois venu que pour m'informer de l'état de notre famille, tant pour ma ſatisfaction, que pour celle de ma mere qui m'en avoit chargé.

Ces derniers mots donnerent occaſion

au bon-homme Dom Bertrand de me demander des nouvelles de ma mere & de ses enfans. Je répondis que j'étois son fils unique, & peu s'en fallut que, par inadvertance, il ne m'échappât de dire que j'avois deux peres; mais je retins ma langue, & fis un très-bel éloge de ma mere, composé de contre-vérités. Mon oncle impatient de me conter ce que je savois aussi-bien que lui, m'interrompit en me disant: Mon neveu, il faut que je vous détaille une aventure qui nous arriva il y a six ou sept ans. Il parut, dans Gênes, un petit fripon presque nud. Il couroit les rues en disant, à tous ceux qui vouloient bien l'entendre, qu'il étoit fils de votre pere; & ce gueux, qui avoit bien l'air de ce qu'il étoit, se flattoit que quelqu'un de nos parens seroit assez crédule pour le croire sur sa parole, & assez bon pour avoir pitié de sa misere. Je le cherchai dans l'intention de nous venger tous du déshonneur qu'il nous faisoit, & j'eus le bonheur de le rencontrer. Je l'attirai chez moi par des paroles douces, & sur-tout par la promesse que je lui fis de lui donner, dès le lendemain, la connoissance d'un homme qui ne manqueroit pas de lui rendre service. Lorsqu'il fut dans ma maison, je le questionnai,

& je jugeai bien par ſes réponſes que c'étoit un petit pendard. Auſſi paya-t-il le tout enſemble. Je m'apperçus qu'il mouroit de faim; je l'envoyai coucher ſans ſouper dans un magnifique appartement, où il fut berné toute la nuit par de grands diables maſqués, qui lui en donnerent de toutes les façons.

En parlant de cette ſorte, ce méchant vieillard rioit de toute ſa force, tandis qu'au fond de mon ame, je ſentois que ce récit & le plaiſir qu'il prenoit à le faire me mettoient en fureur. Néanmoins je diſſimulai, & riant du bout des dents, je lui dis que je trouvois cette aventure fort plaiſante. Je ſuis ſeulement fâché d'une choſe, reprit mon oncle; c'eſt qu'il diſparut le matin & qu'il court encore. Je voudrois avoir pouſſé la vengeance plus loin, pour mieux punir ce miſérable d'avoir oſé ſe dire de nos parens. A ce ſentiment Génois, je changeai de matiere, & un quart-d'heure après, ce maudit barbon ſe leva pour s'en aller. Je l'accompagnai juſqu'à la porte de la rue, en lui faiſant tous les honneurs dus au frere aîné de mon pere.

CHAPITRE IX.

Gusman donne un grand repas à ses parens, & leur fait payer leur écot.

L'APRÈS-DÎNÉE je chargeai Sayavedra de chercher dans la ville quatre bons coffres de la même grandeur, & de les acheter. Pendant qu'il s'acquittoit de cette commission, Favello vint me voir, pour me rendre compte des entretiens qu'il avoit eus avec mes parens sur mon chapitre. Il m'assura que toute la famille étoit charmée de ma personne, sur-tout le seigneur Dom Bertrand mon oncle; ce bon vieillard, poursuivit-il m'a dit qu'il lui sembloit avoir vu & entendu parler son cher frere, tant il avoit trouvé de ressemblance entre votre pere & vous; qu'il vous voyoit à regret embrasser l'état ecclésiastique, & qu'il vous proposeroit de quitter la soutane pour épouser une de ses nieces du côté de sa mere; qu'à la vérité cette fille avoit peu de bien : mais qu'il étoit dans la résolution de lui en laisser, parce qu'il avoit pour

elle une amitié toute particuliere : enfin, le capitaine me proteſta que mon oncle avoit conçu pour moi beaucoup d'eſtime & de tendreſſe. Cependant tout cela ne fit que blanchir contre mon reſſentiment, & ne me détourna pas de mon deſſein.

J'allai rendre viſite le lendemain matin, premiérement à Dom Bertrand, qui, dans l'entretien que nous eûmes enſemble, me dit qu'étant fils unique comme je l'étois, je devois plutôt ſonger à ſoutenir ma maiſon, qu'à me conſacrer à un état qui lui ôteroit une de ſes plus belles branches. Je penſai lui répondre qu'ayant toujours gardé le célibat, il avoit fait lui même autant de tort à la famille, que s'il eût pris le parti de l'égliſe. Enſuite il me nomma la perſonne qu'il avoit envie de me choiſir pour femme. Pour l'amuſer, je fis ſemblant de n'être pas éloigné de faire ce qu'il deſiroit ; & je finis ma viſite en le priant de venir le jour ſuivant dîner avec moi. Il voulut d'abord s'en défendre & s'excuſer ſur ſon grand âge, qui ne lui permettoit pas d'aſſiſter à des banquets. Néanmoins, lorſque je lui eus repréſenté qu'il n'y auroit à ce repas que des parens & le Capitaine Favello, l'ami commun de toute la famille, il ſe laiſſa

débaucher, & promit d'être de la partie, pour me marquer, dit-il, l'extrême considération qu'il avoit pour un neveu que le ciel lui envoyoit. Je visitai après cela mes cousins l'un après l'autre, & ils me donnerent aussi leur parole de venir chez moi. Il ne fut plus question que de leur faire préparer un dîner magnifique. Je m'adressai pour cet effet à mon hôte, qui m'assura que je pouvois me reposer sur lui du soin de régaler mes convives, & qu'il me répondoit d'un festin où l'on verroit également régner l'abondance & la délicatesse.

Mon Majordome qui arriva dans l'hôtellerie, pendant que je parlois à l'hôte, me dit qu'il avoit acheté quatre coffres fort propres. Je les voulus voir. Il me conduisit où ils étoient, & j'en fus très-content. Il me demanda ce que j'en prétendois faire. Je lui fis réponse qu'il n'avoit qu'à me suivre, & qu'il en seroit bientôt instruit. Je lui ordonnai de prendre notre cassette sous son bras, & je le menai à la boutique d'un des plus riches orfevres de Gênes. Je proposai à ce marchand de me prêter pour vingt-quatre heures des plats & des assiettes d'argent, moyennant un honnête profit, & en consignant entre ses mains des especes pour la valeur de l'argenterie. L'orfevre

accepta la propoſition. Nous convînmes de la ſomme qu'il vouloit pour le prêt, & choiſiſſant la vaiſſelle qu'il me plut d'avoir, j'en pris pour neuf à dix mille francs, que je comptai en bonnes piſtoles à l'orfevre pour nantiſſement. Après quoi, je dis à Sayavedra d'aller chercher deux coffres qu'il ſavoit, d'y faire mettre lui-même la vaiſſelle, & de la faire porter au logis. Ce qui fut exécuté avec toute la diligence dont ce fidele écuyer étoit capable.

Tous mes parens s'aſſemblerent donc chez moi le lendemain ſur le midi. Mon hôte, qui ſe piquoit d'être un excellent traiteur, me fit connoître qu'effectivement il étoit conſommé dans l'art difficile de faire de bons rageûts. Il nous en ſervit de ſi délicieux, que mes couſins & mon oncle même avouerent que de leur vie ils n'en avoient mangé de meilleurs. S'ils ne s'étoient pas attendus à faire ſi bonne chere, ils furent encore bien plus ſurpris, quand ils virent un buffet fort paré d'argenterie, & qu'ils remarquerent que les plats & les aſſiettes étoient du même métal. Ils ne purent s'empêcher de me dire qu'un voyageur jouoit gros jeu en portant avec lui une pareille vaiſſelle, & particuliérement en Italie où l'on rencontroit des voleurs à chaque

pas.

pas. Le bon homme Dom Bertrand, à qui tout cet étalage d'argenterie avoit fait penser la même chose, appuya leur sentiment. C'est votre faute, mon neveu, s'écria-t-il. Vous pouviez fort bien vous dispenser de loger à l'hôtellerie dans une ville où vous avez des parens comme les vôtres. Je conviens que c'est la plus fameuse hôtellerie de Gênes; mais la meilleure du monde ne vaut rien. Vous êtes encore jeune, & je veux vous avertir en homme qui a de l'expérience, que vous ne devez vous fier qu'à la bonté des serrures & des cadenats de vos coffres, parce que les hôtes, les hôtesses, leurs enfans ou leurs valets ont toujours deux ou trois clefs de chaque appartement. Si vous m'en croyez, continua-t-il, puisque vous refusez de prendre un logement chez moi, envoyez-y du moins dès aujourd'hui votre argenterie & vos bijoux. Ils seront en sûreté dans mon cabinet jusqu'à votre départ, y en eût-il pour un million d'or.

Je rendis grace à mon oncle de son obligeante inquiétude, & feignant de mépriser la crainte d'être volé, je dis qu'en partant de Rome, je m'étois contenté de laisser entre les mains de notre ambassadeur ce que j'avois de plus précieux, & qu'à l'égard de l'argenterie,

quoiqu'elle fût embarraſſante pour un voyageur, je n'étois pas fâché de l'avoir pour m'en défaire dans un beſoin, l'argent étant d'une plus prompte défaite que les pierreries. Toute la famille parut ſe payer de cette raiſon; & comme je venois de nommer notre ambaſſadeur, mes couſins commencerent à parler de ce miniſtre. Ils dirent qu'ils l'avoient vu, lorſqu'il avoit paſſé par Gênes pour ſe rendre à Rome. Alors pour leur prouver que j'étois fort bien avec cette excellence, je leur en fis voir le portrait dont elle m'avoit fait préſent. Ce qui leur perſuada qu'il falloit en effet que l'ambaſſadeur eût beaucoup d'eſtime & d'amitié pour moi.

Dom Bertrand toujours occupé du péril que couroit ma vaiſſelle dans l'hôtellerie, revint encore une fois à la charge, & je fus obligé de lui dire pour le contenter, que je ferois porter chez lui après le dîner toute mon argenterie dans deux coffres que je lui montrai du doigt, & dans leſquels je lui dis que j'avois coutume de la ſerrer. On changea de diſcours, & la converſation tomba ſur le mariage. Là-deſſus mon oncle m'adreſſant la parole, me dit, que c'étoit à mon âge qu'il falloit ſe marier, & non dans la vieilleſſe où l'on ne faiſoit que

des orphelins. Puis il me représenta tous les désagrémens des gens d'église, & s'étendit ensuite sur les louanges de la jeune personne qu'il souhaitoit que j'épousasse. Elle est, aujouta-t-il, ma niece du côté de ma mere. C'est une fille d'un sang noble, & d'une beauté qui doit lui tenir lieu de bien. De plus, elle a une mere qui vous chérira comme la prunelle de ses yeux, vous & tous vos enfans.

Comme il me parut que le vieillard desiroit ardemment ce mariage, je fis semblant de n'être pas dans une disposition contraire à ses souhaits. Que vous êtes séduisant, lui dis-je, mon cher oncle. Je sens que vous me dégoûtez de la vie ecclésiastique; & je suis assuré qu'en recevant une femme de votre main, je serai parfaitement heureux. Cependant souffrez, de grace, que je vous représente que j'ai déja un bénéfice de dix mille livres de rente, & que j'en attends un autre de quinze mille, que des parens de ma mere fort puissans à la cour de Rome me font espérer. Il me seroit bien doux, en changeant d'état, d'avoir ces deux jolis présens a faire aux enfans de mes cousins. Ils applaudirent tous à ma pensée, & me firent par avance de grands remercîmens. Sur la fin du re-

pas, qui fut assez long, Dom Bertrand demanda au capitaine Favello, s'il avoit reçu des ordres pour son départ. Oui, lui répondit l'officier, & nous devons partir dans trois jours pour Barcelone. On commence même dès à présent à embarquer ce qu'on y veut porter. Je fus ravi d'entendre cette nouvelle, qui me fit connoître que je n'avois pas de tems à perdre. Aussi-tôt qu'on eût dîné, je commandai à mon Majordome d'enfermer mon argenterie & ma cassette dans les deux coffres, & de les faire porter lui-même chez mon oncle. Tout cela fut exécuté en moins d'une heure & devant mes parens, tandis que je m'entretenois avec eux. J'accompagnai mon oncle, quand il voulut s'en retourner à son hôtel, & en y arrivant nous y trouvâmes non les deux coffres où l'on avoit mis l'argenterie, mais les deux autres que nous avions remplis le soir précédent de sacs de sable à peu près du même poids que la vaisselle, & que Sayavedra avoit échangé fort subtilement.

Je ne pouvois mieux commencer. Voici comme je continuai : Le capitaine Favello revint le soir à l'hôtellerie. Il me témoigna le chagrin qu'il avoit par avance du départ des galeres par rapport à moi, dont il étoit sur le point de se sé-

parer. Il n'est pas certain, lui dis-je, que nous nous quittions si-tôt. Peut-être nous verrons-nous plus long-tems que vous ne pensez. Il rêva un moment à ce que je venois de lui dire, & il me demanda si j'avois envie de repasser en Espagne. C'est ce que je ne veux pas vous céler, lui répondis-je, à vous dont je connois la prudence & la discrétion, à vous enfin que j'aime, & pour qui je n'ai point de secret. Apprenez que le plaisir de voir mes parens m'attire moins à Gênes, que le desir de me venger d'une offense que m'a faite à Rome un Génois que j'avois pour rival. Il n'étoit pas nécessaire d'en dire davantage à Favello pour l'engager à m'offrir ses services. Nommez-moi, dit-il, avec agitation, le téméraire qui vous a outragé, & je ne vous demande que vingt-quatre heures pour satisfaire votre ressentiment. Seigneur Capitaine, lui répliquai-je, je vous suis redevable d'entrer si vivement dans mes intérêts; & si je cherchois un vengeur, je suis persuadé que je n'en pourrois trouver un meilleur que vous. Mais vous jugez bien mal de moi, si vous croyez que je manque de force ou de courage pour me venger moi-même. Outre cela, je vous dirai que je sais où mon ennemi demeure, & que je suis sûr

de mon coup. La grace que j'attends de votre ſeigneurie, c'eſt de me permettre de faire porter ſecrétement mon bagage à bord de votre galere, la veille du jour qu'elle ſortira du port. Je veux même pour plus d'une raiſon que mes parens ignorent mon départ, & je vous demande le ſecret.

Pour le ſecret, me repartit l'officier, je vous le promets. Puis revenant encore à mon affaire d'honneur : Vive Dieu, pourſuivit-il, je ſuis bien mortifié que dans la ſeule occaſion que j'aurai ſans doute de vous marquer mon zele, vous refuſiez de m'employer ! Il me dit ces paroles d'un air ſi affligé, que je l'embraſſai, & lui répondis pour le conſoler, que dans le cours de notre voyage il auroit dans ſa galere aſſez d'occaſions de faire éclater ſon amitié. Nous nous ſéparâmes ſur cela tous deux pénétrés d'affectueux ſentimens l'un pour l'autre. Le jour ſuivant, de grand matin, je renvoyai toute l'argenterie chez l'orfevre par mes gens, qui me rapporterent mes piſtoles qui étoient en gage. Je les avois à peine remiſes dans ma caſſette, qu'un de mes couſins arriva pour me dire que notre oncle Dom Bertrand m'attendoit à dîner chez lui le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller; & j'y trouvai toute

la famille assemblée. Nous nous mîmes gaiement à table, & nous tinmes des discours joyeux. Au milieu du repas, mon Majordome, comme nous en étions convenus tous deux, entra dans la salle, & m'apportant un billet : Le colonel Dom Antonio, me dit-il, est venu vous chercher à l'hôtellerie, & ne vous ayant pas rencontré, il m'a chargé de vous rendre cette lettre. Je l'ouvris sans façon, & la lus assez haut pour que mon oncle, qui étoit assis près de moi, m'entendît. Elle contenoit les paroles suivantes : *Je me marie après-demain. Je compte bien que cette fête ne se fera pas sans vous. Si vous refusez d'en être, je romps pour jamais avec vous. Ce n'est pas tout ; vous m'avez montré de belles pierreries de Madame votre mere, je vous conjure de me les prêter. Ma maîtresse n'a osé apporter les siennes dans ce pays-ci. Nous ne retiendrons vos diamans que deux jours, & nous en aurons grand soin. Je me flatte que vous ferez ce plaisir à Dom Antonio de Mendoce votre ami.*

Après la lecture de ce billet, je pris un air chagrin & embarrassé. Je fis le rêveur. Puis me tournant vers Sayavedra : Tu ne sais pas, lui dis-je, ce que me veut Dom Antonio ; il me demande mes pierreries pour en parer sa femme

le jour & le lendemain de ſes noces. Tu n'ignores pas que mes diamans ſont à Rome chez monſieur l'ambaſſadeur. Va dire au colonel que je ne puis les lui prêter, & que j'en ſuis au déſeſpoir. Monſieur, me répondit mon Majordome, il croira que c'eſt une défaite, & que vous les lui refuſez. Il aura tort, repris-je, & cependant, plutôt que de lui donner lieu de s'imaginer cela, j'aimerois mieux louer des pierreries. En donnant à un joaillier quelque profit avec des ſûretés, il me ſemble qu'il prêtera volontiers ce qu'on voudra pour deux ou trois jours. Qui en doute, dit alors mon oncle ? Mais pourquoi, continua-t-il, voulez-vous qu'il vous en coûte de l'argent, pour emprunter des choſes que vous pouvez avoir pour rien. Eſt-ce que nous n'avons pas d'auſſi belles pierreries que les marchands qui en vendent; & ne ſommes-nous pas diſpoſés à faire tout ce qui peut vous être agréable? Il ſuffit que ce cavalier ſoit votre ami, pour que vos parens ſe faſſent un plaiſir de l'obliger. Oui, certainement, m'écriai-je, Mendoce eſt de mes amis. C'eſt un homme de qualité qui m'a rendu ſervice à Rome, & à qui je dois la connoiſſance de l'ambaſſadeur d'Eſpagne. Ce colonel, dont le régiment eſt à Mi-

lan, s'est fait aimer dans cette ville d'une riche veuve, qui veut l'épouser en dépit de quelques parens qui refusent d'y consentir. Ils sont venus tous deux à Génes pour y consommer leur mariage avec plus de liberté. C'est un officier plein d'honneur ; quand on lui confieroit pour cent mille francs de bijoux, il n'y auroit rien à craindre. Quel qu'il soit, interrompit Dom Bertrand, puisqu'il veut voir son épouse couverte de pierreries, il aura cette satisfaction.

Charmé de ce qu'il mordoit si bien à l'hameçon, je lui dis avec transport: En vérité, mon cher oncle, vous êtes trop généreux, & je dois appréhender d'abuser de vos bontés. Point de compliment, mon neveu, me répondit-il avec précipitation; c'est de bon cœur que je vous offre mes diamans. Pour vous le prouver, je vais tout-à-l'heure vous en chercher de beaux. En achevant ces paroles, il se leva de table, alla dans son cabinet, d'où il revint avec un écrin qu'il me mit entre les mains, & dans lequel il y avoit pour sept à huit mille francs de pierreries. Mes trois cousins voyant que le bon homme en usoit de cette sorte avec moi, ne voulurent pas se montrer moins généreux que lui. Ils promirent tous de m'en prêter, & véri-

tablement le lendemain matin ils m'en apporterent à mon hôtellerie à peu près pour la même valeur. Le plus avare des trois ne vint que le dernier, & comme nous nous entretînmes aſſez long-tems, il fit tomber la converſation ſur mon bénéfice. Il me dit que ſi je me trouvois dans le cas de m'en défaire, & que je fuſſe d'humeur à le réſigner à quelqu'un de ſes enfans, préférablement à ceux de ſes couſins, un préſent de mille piſtoles accompagneroit ſes remercîmens. Je lui répondis que ſon fils aîné étant le plus âgé de mes neveux, me ſembloit le plus propre à poſſéder mon bénéfice; mais que je n'étois pas homme à le vendre, & que l'ayant obtenu pour rien, je prétendois le donner de la même façon. Je m'apperçus que ma réponſe ne déplut pas au couſin.

Mon Majordome arriva dans ce moment. Il avoit ſous ſon bras une petite caſſette où étoit ma chaîne d'or: Souhaitez-vous, me dit-il, que j'aille où vous m'avez ordonné d'aller? Tu devrois lui répondis-je, en être déja revenu. Souviens-toi ſeulement, avant que tu t'adreſſes à un orfévre, de t'informer dans ton voiſinage ſi c'eſt un homme à qui l'on puiſſe ſe fier. Si l'on t'aſſure qu'oui, tu lui feras peſer ma

chaîne, & tu reviendras me dire ce qu'elle pese; quoique mon cousin l'eût déja vue, il eut envie de la considérer encore; & il l'admira tant pour le travail que pour la beauté de l'or. Puis se tournant vers Sayavedra, mon ami, poursuivit-il, dites à mon valet, que vous trouverez là-bas, qu'il vous mene chez mon orfevre, qui demeure à deux pas d'ici, & qui vous dira en conscience ce que cette chaîne vaut. Mon écuyer ne tarda pas à revenir. Je lui demandai combien l'orfévre la prisoit. Six cents cinquante-cinq écus, me répondit Sayavedra. Hé bien, lui répliquai-je, tu n'as qu'à retourner chez lui pour le prier de me prêter six cents écus sur ce gage, que je retirerai dans trois jours, en lui payant ce qu'il lui plaira pour l'intérêt. Quoiqu'honnête homme, dit mon cousin, il n'aura pas honte de prendre trois pour cent pour trois jours comme pour six mois, disant que c'est la même chose pour lui. Je suis bien fâché, continua-t-il, de n'être pas à l'heure qu'il est en argent comptant; mais je connois un homme de bien qui se contentera de deux pour cent.

Cet homme de bien étoit lui-même, qui, malgré l'espérance d'avoir mon bénéfice pour rien, étoit bien aise de

souffler ce petit profit à l'orfevre. Je ne laissai pas de témoigner à ce bon cousin qu'il me feroit plaisir de se charger de cette affaire. Ce n'est pas, lui dis-je, que je manque d'especes, comme vous le pouvez voir. En même tems je tirai de mes poches deux grandes bourses pleines de pistoles, que je lui montrai. C'est uniquement par précaution que je mets ma chaîne en gage; on jouera gros jeu aux noces de mon ami le colonel. Je n'aime point à me trouver court d'argent. Mon cousin m'assura que dans deux heures au plus tard les six cents écus seroient chez moi. Alors prenant la cassette des mains de Sayavedra, je l'ouvris un instant pour faire remarquer à mon parent que la chaîne y étoit; ensuite, l'ayant refermée, je la livrai à son valet, qui m'apporta une heure après les six cents écus. Malheureusement pour le cousin, mon Majordome, en rapportant de chez l'orfévre la cassette sous son manteau, en avoit adroitement tiré la chaîne d'or, & mis l'autre à sa place.

Le soir, Favello vint souper avec moi. Il me dit qu'il étoit tems que je fisse le coup que je méditois, & qu'il falloit que le lendemain j'allasse coucher à son bord, attendu que les galeres devoient partir le jour d'après au lever de l'au-

rore,

tore. Cela ſuffit, lui répondis-je. Mes affaires ſeront faites en moins de vingt-quatre heures, & je ne manquerai pas de me rendre à votre galere demain au ſoir. De votre côté, envoyez, s'il vous plaît, chercher mes coffres vers la nuit par vos gens; mon départ en ſera plus ſecret. Le capitaine me le promit, & prit congé de moi peu de tems après le repas, pour aller donner quelques ordres importans pour lui. Nous paſsâmes preſque toute la journée ſuivante à tout diſpoſer pour notre embarquement. Nous ſerrâmes nos meilleures hardes dans nos deux plus grands coffres, & nous remplîmes de guenilles les deux pareils à ceux que mon très-honoré oncle conſervoit précieuſement dans ſon cabinet. Un quart-d'heure avant la nuit, quatre hommes, qui ſervoient dans la galere de Favello, vinrent, de la part de cet officier, enlever les deux grands coffres. Nous laiſsâmes les deux autres dans l'hôtellerie, pour le paiement de l'hôte, à qui je fis dire, par mon Majordome, de n'être point en peine de moi; que j'allois ſouper ce ſoir-là chez un colonel de mes amis, où je pourrois jouer & paſſer la nuit toute entiere. Nous gagnâmes enfin le port & la galere de notre capitaine, lequel m'attendoit avec

beaucoup d'inquiétude. Il me demanda d'abord des nouvelles de mon affaire d'honneur. Je suis content, lui répondis-je d'un air gai. Tout s'est passé comme je le desirois. J'en ai une extrême joie, me dit il, car je vous avouerai que j'étois fort inquiet, l'événement des entreprises étant toujours très-incertain.

Cet officier m'avoit fait préparer une petite chambre, dans laquelle il me fit entrer, & où je trouvai mes deux coffres rangés avec une table couverte de mets délicats. Nous nous y assîmes, & après avoir bien soupé, nous nous couchâmes pour prendre quelque repos. Mais il nous fut impossible de dormir. Les soins divers dont Favello étoit chargé, agitoient ses esprits, & la crainte qui troubloit les miens, ne me laissoit pas un moment de tranquillité. Je mourois de peur qu'un maudit vent contraire ne nous retînt dans le port, & ne donnât à mes parens tout le loisir d'être informés de ma fuite, & d'obtenir un ordre du sénat pour me faire arrêter. Cependant mes alarmes furent vaines. A la pointe du jour, j'entendis un bruit qui m'annonça le départ des galeres. Je regardai par le trou de ma chambre, & j'apperçus, avec plaisir, toutes les

chiourmes qui commencerent à ramer jusqu'à ce que nous fumes hors du port. Alors profitant du vent qui ne pouvoit être plus favorable qu'il l'étoit, nous mîmes à la voile, & fîmes bien du chemin en peu de tems.

CHAPITRE X.

Gusman, après avoir volé ses parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, & a le malheur de perdre Sayavedra.

Nous avions déja doublé le Cap de Noli, quand le capitaine vint m'apprendre cette nouvelle, & il me dit que si le vent ne changeoit point de trois jours, nous ferions un agréable voyage. Nous allâmes mouiller à Monaco; & le lendemain nous étant remis en mer avec un vent qui nous flattoit, nous gagnâmes les isles d'Hieres, où nous passâmes la nuit. Le troisieme jour nous donnâmes fond vers le château d'If, à la vue de Marseille, & le quatrieme, nous rendîmes le bord à Roses.

Je me réjouissois d'une si heureuse

navigation, quand mon valet troubla ma joie, en venant m'apprendre que Sayavedra avoit le mal de mer, & se sentoit très-malade. Je courus à lui sur le champ, & je le trouvai, en effet, attaqué d'une fievre assez violente. J'en fus fort affligé. Néanmoins, comme j'espérois que nous serions bientôt à Barcelone, & que là il recevroit du soulagement, cette espérance me consoloit. Le cinquieme jour se montra bien différent des autres. Il nous parut couvert, & pour surcroît de malheur, l'air n'étoit agité que d'un foible vent. Nous comptions toutefois, malgré cela, d'aller, en ramant, coucher à Barcelone. Mais nous reconnumes notre erreur deux heures après. Il survint une bourrasque si furieuse, que nous crûmes tous notre perte inévitable. On s'efforça vainement de vouloir prendre terre; la rame devint inutile; il fallut absolument faire canal cette nuit-là. Qu'elle fut terrible pour nous! Tantôt la mer élevoit ses flots jusqu'aux nues, & tantôt ouvrant son sein, elle nous faisoit voir jusqu'au fond de ses abîmes.

Qui pourroit peindre, dans ces horreurs, la consternation générale qui régnoit dans la galere, & les diverses marques d'épouvante que l'opinion d'une

mort prochaine faisoit éclater ? Les uns invoquoient les saints les plus honorés dans leur pays ; les autres faisoient des vœux ; celui-ci à genoux adressoit au ciel de ferventes prieres, & celui-là confessant à haute voix ses péchés, en demandoit pardon à Dieu. Quelques-uns, quoique la mort s'offrît à leurs yeux, s'informoient du pilote, si notre malheur étoit inévitable. Il leur répondoit, pour les rassurer, qu'il n'y avoit rien à craindre, & ils ajoutoient foi à ce menteur, comme un pere qui, dans l'excès de son affliction, voit son fils unique mourant, croit un médecin qui lui dit qu'il n'en mourra pas. Pour moi, nouveau Jonas, j'étois enseveli dans une profonde rêverie ; & me croyant la cause de cette affreuse tempête, je me disois à moi-même : Misérable, te voilà bien avancé d'avoir volé tes parens, & d'être chargé d'or. La mer va t'engloutir avec toutes tes richesses. Tu le mérites bien. Et s'il faut plaindre quelqu'un, ce sont ceux qui ont eu le malheur de s'embarquer avec un fripon que le ciel veut punir.

Ne pouvant faire autrement, je me résignai aux volontés célestes, & j'attendis patiemment la mort. Néanmoins

le péril qui nous effrayoit tous, ne fut qu'une fausse alarme. Le tems changea subitement, & fit succéder l'espérance au désespoir, l'allégresse à la désolation. Cette nuit ne devint funeste qu'au malheureux Sayavedra. Ce pauvre garçon, dont le cerveau étoit déja troublé par une fievre dont la violence augmentoit de moment en moment, acheva de perdre la raison, en entendant les cris & les lamentations que la crainte du naufrage excitoit dans la galere. Il se leva dans un transport qui lui préta des forces pour se perdre, & montant du côté de la poupe, il se précipita dans les flots; mon valet, qui le gardoit, n'ayant pu résister au sommeil. Un soldat, qui étoit de garde, entendit tomber quelque chose dans la mer. Il en avertit aussi-tôt le pilote. Cela fit du bruit dans la galere, & chacun s'empressant de savoir ce que c'étoit, on le découvrit après un gros quart-d'heure de recherche. Lorsque j'appris cet accident, j'en conçus une si vive douleur, qu'il n'est pas possible d'être plus affligé. On n'a jamais pleuré plus amérement un frere, que je pleurai mon cher Sayavedra. J'en étois inconsolable, & véritablement j'avois bien sujet de le regretter. La joie qu'eut tout

le monde le lendemain matin de voir la mer aussi tranquille qu'elle avoit été agitée le jour précédent, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'elle auroit faite, si la mort ne m'eût point enlevé mon fidele écuyer.

Nous entrâmes sur le midi dans le port de Barcelone. J'avois déja préparé Favelio à ne s attendre pas que je fisse un long séjour dans cette ville, lui ayant dit, après la tempête, que j'avois fait vœu d'aller à Notre-Dame de Montferrat dès le moment que j'aurois mis pied à terre, & que de-la je me rendrois en Andalousie auprès de ma mere. Il n'osa s'opposer à un si juste devoir, & d'ailleurs, ne pouvant abandonner son bord ce jour-là, il me dit tristement, quand je voulus prendre congé de lui, que selon toutes les apparences, nous ne nous reverrions plus, à moins que je ne demeurasse le jour suivant tout entier à Barcelone. En même tems il me demanda où je me proposois de loger. Je lui nommai une hôtellerie que je connoissois; mais j'avois dessein d'en choisir une autre dans un quartier fort éloigné de celle-là. Enfin, sensible aux témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui, je l'embrassai tendrement, &

lui fis préſent d'une bague de cent piſtoles, en le priant de la porter pour l'amour de moi. Il l'accepta les larmes aux yeux, comme une preuve que c'étoit le dernier adieu que je lui diſois, & de mon côté me ſentant trop attendrir, je me hâtai de le quitter, pour lui épargner la peine de lire dans mes regards celle que me cauſoit notre ſéparation.

Le premier ſoin dont je m'embarraſſai en arrivant à l'hôtellerie où je fis porter mes coffres, fut de mettre des gens en campagne pour me trouver trois bonnes mules. Je chargeai de cette commiſſion deux hommes que l'hôte connoiſſoit pour des perſonnes capables de s'en bien acquitter, & qui m'aſſurerent que je ſerois ſervi fort promptement. En effet, quatre heures après, ils m'amenerent trois mules, qui me parurent telles que je les pouvois deſirer. Tu peux bien penſer que je les payai un peu cher. Mais c'eſt de quoi je ne me ſouciois guere dans la ſituation où je me voyois. Outre la valeur de vingt-cinq mille francs que je pouvois me vanter de poſſéder, je venois encore d'hériter de quatre mille par la mort de mon compagnon de fortune. J'arrêtai auſſi un muletier qui ſavoit bien les chemins, & je partis le jour ſui-

vant, dès que les portes de la ville furent ouvertes. L'impatience que j'avois de m'écarter de Barcelone, me sembloit des mieux fondées; il y pouvoit arriver une félouque envoyée par mes parens, avec ordre de me faire pincer. Je n'avois pas tort d'user de diligence. J'ajoutai même à une crainte si prudente la précaution d'éviter les grandes routes, en disant à mes valets, que ne voyageant que pour le plaisir de voyager, j'étois bien-aise de gagner au plutôt l'Hebre, & de parcourir ses bords, pour voir les paysages charmans qui sont le long de cette riviere.

CHAPITRE XI.

Guſman s'avance vers Sarragoſſe. Il devient amoureux d'une jeune Veuve. Progrès & fin de cette nouvelle paſſion.

JE m'éloignois donc des grands chemins pour la raiſon que j'ai dite, & pouſſant ma mule de ſentier en ſentier vers l'Hebre, pour le côtoyer juſqu'à Sarragoſſe, j'allois avec autant de vîteſſe que de peur. Les deux autres mules ſuivoient de près la mienne, comme pour me faire voir que j'avois acheté trois bonnes bêtes. Je me rendis en trois jours auprès de cette riviere. Pour être affranchi de toute inquiétude, mon eſprit ſembloit avoir attendu que je fuſſe là. Je commençai à me croire à couvert de toute pourſuite, & à compter ſur mes richeſſes, ſans faire réflexion que je voyageois dans un pays auſſi fertile en voleurs que l'Italie. Il eſt vrai que mon valet & le muletier étoient armés de deux fuſils, dont je m'étois aviſé de faire emplette à Barcelone. Outre cela,

je portois sur moi mes pierreries si bien cachées, qu'on ne pouvoit les appercevoir sans me mettre tout nud. Je rencontrai plusieurs cavaliers, dont la physionomie étoit plus capable de m'intimider que de me tranquilliser, tant ils ressembloient à des brigands ; mais soit qu'ils eussent autant de crainte que moi, ils passerent leur chemin.

Je passe sous silence, ami lecteur, les aventures qui m'arriverent le long de l'Hebre, & que je ne juge pas dignes de t'être racontées, pour en venir à celle que la fortune me préparoit entre Offera & Sarragosse. La nuit me surprit dans un endroit où il y a une belle abbaye, que je pris pour un château, & de laquelle je m'approchai dans l'intention d'y demander un logement ; mais trouvant au bas un misérable village, je changeai de pensée. Nous nous arrêtâmes devant une chaumiere où pendoit une enseigne de cabaret. Tout étoit déja fermé dans cette excellente hôtellerie. Nous fappâmes rudement à la porte, en criant qu'on nous ouvrît. Personne ne répondoit. Il parut pourtant à la fin un paysan à une fenêtre. C'étoit l'hôte, qui m'ayant considéré à la lueur d'une grande lampe qu'il avoit à la main, se mit à rire, en me disant : Allez, seigneur cavalier, ma

maiſon ne vous convient guere. Allez à l'abbaye ; on vous y recevra bien, & vous y ſerez mieux logé que chez moi. Après avoir répondu au payſan que je ſuivrois ſon conſeil, je le priai de me conduire au couvent, dont j'ignorois le chemin, & pour rendre ma priere efficace, je lui donnai une poignée de réaux.

Le monaſtere étoit ſur une éminence. Nous fûmes près d'une demi-heure à y monter par une route très-rude. Ce qui ne laiſſoit pas d'être pénible pour des gens déja fatigués. Néanmoins, comme le bien eſt toujours mêlé de mal, il n'y a pas non plus de mal qui ne ſoit accompagné de quelque bien. L'autre m'apprit que cette Abbaye étoit un couvent de filles, preſque toutes de qualité ; que c'étoit un des plus riches d'Eſpagne, & qu'enfin on y recevoit agréablement toutes les perſonnes de diſtinction qui paſſoient par là. Je ſentis, ſans ſavoir pourquoi, que ce rapport me faiſoit plaiſir, ſoit qu'il réveillât mon inclination naturelle pour le beau-ſexe, ſoit que j'euſſe un preſſentiment de ce qui devoit m'arriver. Quand nous fûmes parvenus à la grande porte, nous ſonnâmes & reſonnâmes à pluſieurs repriſes, avant qu'on nous fit connoître du dedans

qu'on

qu'on nous entendoit. On vint toutefois nous parler par le guichet, & nous demander ce que nous voulions. L'hôte, que le portier connoissoit, lui dit que nous cherchions un gîte ; qu'il n'en avoit point à nous donner, & que, par conséquent, il nous amenoit à l'abbaye. Le muletier ajouta par mon ordre à ces paroles, qu'il s'agissoit de prêter un asyle jusqu'au jour à un seigneur étranger qui s'étoit égaré en allant à Sarragosse.

Le portier répondit qu'après huit heures on fermoit la porte du couvent, & qu'il en étoit plus de neuf ; que néanmoins, quoique ce fût la regle, il alloit, par la considération qu'il avoit naturellement pour les personnes de qualité, informer madame l'abbesse de mon embarras, & qu'il feroit ce qu'elle lui ordonneroit. Il fallut m'armer de patience, & attendre à la porte la réponse qu'on devoit m'apporter ; elle fut bien triste pour moi. Le portier revint nous dire que madame l'abbesse refusoit de recevoir à cette heure-là des cavaliers qui lui étoient inconnus. Ce refus m'affligea. Je descendis de ma mule. Je m'avançai vers le guichet, & parlant moi-même au portier, je le conjurai, dans les termes les plus capables de le toucher,

de retourner vers madame l'abbeſſe, & de lui dire de ma part que ſi elle ſavoit le plaiſir qu'elle me feroit en m'accordant une retraite pour cette nuit, elle ceſſeroit d'être inexorable. Le portier que je croyois avoir attendri, me répondit qu'il étoit inutile de m'obſtiner à vouloir obtenir une choſe qu'elle ne permettroit point. Ne pouvant engager ce portier par mes prieres à faire ce que je ſouhaitois, je lui offris de l'argent, qu'il mépriſa en me fermant le guichet au nez. Tant de dureté m'ôta l'eſpérance de pouvoir loger dans ce monaſtere; & cédant à la néceſſité, je dis à mes valets de mener les trois mules chez le payſan; que pour moi, avant que de m'enfermer dans cette vilaine taverne, j'avois envie de demeurer quelques heures dans l'endroit où j'étois, & d'où j'entendois l'Hebre couler avec un murmure qui ſuſpendroit mes ennuis.

Il faiſoit la plus belle nuit du monde. Je me promenai aux environs de la maiſon, en obſervant d'un œil curieux tout ce que je diſcernois à la faveur des étoiles, qui brilloient extraordinairement. Je ſuivis un ſentier en pente qui me conduiſit ſous un balcon qui avoit vue ſur la riviere. Je m'aſſis au bord de l'eau au pied d'un arbre vis-à-vis du

balcon, que je regardai attentivement, & que je m'imaginai bien être de l'appartement de l'abbesse. J'apperçus de la lumiere en dedans, & bientôt un bruit confus de voix de femmes frappa mon oreille; puis tout à coup un profond silence fit taire ce bruit, & ce silence un moment après fut à son tour interrompu par une chanson espagnole, qu'une voix très-délicate chanta. Si la chanteuse donna du plaisir aux dames qui l'avoient écoutée, elle fut en récompense fort applaudie. Une autre personne chanta ensuite un air italien que je savois, & ne reçut pas moins d'applaudissemens. Il me prit alors une si grande démangeaison de faire retentir l'air de ma voix mélodieuse, que je n'y pus résister. Je n'avois pas même eu peu de peine à gagner sur mon impatience de laisser finir la seconde chanteuse. Je fus tenté d'abord de chanter ce même air italien que je venois d'entendre, & qui étoit un de ceux qui m'avoient fait le plus d'honneur à Florence au concert du grand-duc. Cependant j'eus la politesse de n'en rien faire, pour épargner à la dame le dépit & la honte de la comparaison. Pour ne rien perdre au change, m'étant souvenu d'un autre air qui avoit charmé la grande-duchesse, je le choisis.

Je me diſpoſai donc à ſurprendre ces bonnes religieuſes, autant par la beauté de mon chant, que par la ſingularité de l'aventure. Je chantai, & ſitôt que j'eus achevé, ce furent des cris de ſurpriſe mêlés d'admiration; une porte vitrée qui fermoit le balcon, s'ouvrit à l'inſtant, & je vis paroître pluſieurs dames, qui s'empreſſerent à regarder de toutes parts, pour découvrir le perſonnage qui avoit chanté ſi agréablement. Je ne fis pas ſemblant de les remarquer, & après m'être arrêté un moment, je recommençai mon air. Dès que je l'eus fini, me voilà une ſeconde fois admiré des dames, qui dans l'attente d'être régalées d'une nouvelle chanſon, ſuſpendirent les louanges pour me prêter ſilence. Je m'en apperçus bien; & pour irriter l'envie qu'elles avoient que je chantaſſe encore, je fus aſſez malin pour me taire, ſans bouger de ma place. Une dame plus impatiente que les autres, m'adreſſa la parole, & me dit qu'un air ſeul ne ſuffiſoit pas pour une compagnie qui aimoit paſſionnément les belles voix. Si c'eſt peu pour tant de dames, répondis-je en Italien, c'eſt beaucoup pour un pélerin, à qui l'on a cruellement refuſé l'hoſpitalité.

Ma réponſe excita de grands éclats de

rire, & fit connoître aux religieuses que j'étois l'étranger qui avoit demandé à loger dans l'abbaye. Seigneur cavalier, s'écria l'une d'entr'elles, ne trouvez pas, s'il vous plaît, mauvais qu'on en ait usé de cette maniere avec votre seigneurie. C'est une loi établie dans ce couvent, de n'y recevoir aucun homme inconnu après huit heures du soir; mais en faveur de votre charmante voix, madame l'abbesse veut bien passer pardessus la regle. Elle va donner ordre qu'on vous ouvre la porte, si vous n'aimez mieux attendre le jour sur les bords de cette riviere à la façon des chevaliers errans. Je répondis à la personne qui venoit de parler, que j'étois ravi d'apprendre que pour obtenir le couvert de madame l'abbesse, il falloit le demander en musique. A ce petit trait de raillerie, les Religieuses recommencerent à rire, d'autant plus que leur abbesse étoit présente, ou plutôt que c'étoit à elle-même que je parlois. Elles jugerent par-là que j'étois un gaillard, & cela ne leur déplut point. Comme elles souhaitoient de voir de près ma figure, qu'elles n'appercevoient que fort confusément, dans l'endroit où j'étois assis, elles me prierent d'entrer chez elles, en me disant que

madame l'abbeſſe vouloit ſe réconcilier avec moi.

A ces mots, pour leur témoigner que je ne demandois pas mieux, que de m'introduire dans leur monaſtere, je me levai, & après avoir ſalué reſpectueuſement la compagnie en paſſant devant le balcon, je regagnai la porte à grands pas. Je n'y fus pas ſitôt arrivé, que le portier vint me l'ouvrir. Il me dit de prendre la peine de le ſuivre, & il me conduiſit à un vaſte parloir fort propre & bien éclairé. Je trouvai là madame l'abbeſſe, qui avoit auprès d'elle une dame ſéculiere, toutes deux aſſiſes ſur des carreaux de damas violet, & ſix à ſept religieuſes qui ſe tenoient debout derriere elles. Toutes ces dames gardoient le ſilence, & avoient un air ſérieux qui auroit déconcerté un autre que moi; mais j'avois fréquenté la grille à Rome, & mon humeur convenoit aux religieuſes. Auſſi je les abordai en plaiſantant, & par quelques ſaillies réjouiſſantes qui m'échaperent, je leur fis perdre leur fauſſe gravité. Je me plaignis d'une façon ſi divertiſſante de la regle qui défendoit d'ouvrir la nuit la porte du monaſtere aux pauvres étrangers, que je les mis en train de rire.

Pendant ce tems-là on dreſſa une pe-

tite table, sur laquelle on servit un gros morceau de pâté de venaison, avec du vin & force confitures. Elles n'eurent pas besoin de me presser de manger & de boire. Je m'en acquittai en voyageur qui mouroit de faim & de soif. Je ne laissois pas en me bourrant l'estomac de dire à l'abbesse des galanteries, aussi-bien qu'à la dame séculiere, qui me paroissoit toute jolie. Elle avoit un air de jeunesse & un enjouement qui la rendoient tres-piquante. Quelques religieuses remarquant que je la trouvois à mon gré, me demanderent si leur communauté n'avoit pas raison de s'applaudir de l'acquisition qu'elle alloit faire d'une pareille dame; ce qui m'inspira mille pensées badines, & toutes très-obligeantes pour elle. Je ne parlois qu'en Italien; & comme j'étois vêtu à l'Italienne, je passai sans peine dans leur esprit pour un homme de cette nation. Celles de ces dames qui savoient cette langue, affectoient, pour s'en faire honneur, de ne pas m'entretenir en Espagnol. Quand elles virent que je ne mangeois plus, elles firent rouler l'entretien sur la musique, & toutes ensemble me prierent de payer mon écot de quelque air nouveau d'Italie. J'y consentis de bonne grace, & peu à peu animé par les éloges qui m'étoient assu-

rés à la fin de chaque couplet, il me prit une si grande fureur de chanter, qu'une chanson n'attendoit pas l'autre. De leur côté, les dames, & particuliérement la séculiere, emportées par le plaisir de m'entendre, ne songeoient à rien moins qu'à se retirer, quoiqu'il fût déja plus de minuit. Je crois que le jour nous auroit surpris dans ce parloir, si l'abbesse, pour garder le *decorum* de la vie monastique, n'eût jugé à propos de mettre fin à un passe-tems si contraire au recueillement intérieur, en reprochant aux religieuses qu'elles abusoient de ma complaisance; ce cavalier, leur dit-elle, doit être fatigué. D'ailleurs, il faut conserver quelque chose pour demain. Il ne partira pas, je pense, sans que nous ayons la satisfaction de le revoir. C'étoit honnêtement me faire taire. Au fond de l'ame, j'en fus ravi; & donnant le bon soir à la compagnie, je joignis le portier qui m'attendoit à la porte du parloir, pour me conduire à l'appartement qui m'étoit destiné.

Je ne fus pas peu étonné en y entrant d'y trouver mes valets qu'on avoit eu soin d'envoyer chercher, avec mon bagage, & de régaler comme moi. J'appris même que mes trois mules n'avoient pas été oubliées, & que, grace à la

belle voix de leur maître, elles avoient dans les écuries du couvent de la litiere jusqu'au ventre. La chambre où je couchai occupa long-tems mes regards; elle me parut riche & modeste tout ensemble. Il y avoit dans les ameublemens, quoiqu'ils fussent simples, un air de grandeur qui faisoit mépriser le luxe; & mon lit sembloit avoir été préparé pour l'archevêque de Sarragosse. M'étant mis entre deux draps des plus fins, je dis à mes gens qu'ils pouvoient aller se reposer où le portier les meneroit. Mais j'appellai auparavant le muletier, comme le moins sot, & je le chargeai de s'informer adroitement qui étoit cette dame séculiere que j'avois vue avec madame l'abbesse. Il s'acquitta bien de cet emploi: Monsieur, me dit-il, le lendemain matin à mon lever, j'ai parlé à un laquais de la personne que vous avez envie de connoître, & il m'a conté sans façon toutes les affaires de cette dame. C'est une veuve, m'a-t-il dit, très-riche, & d'une des plus nobles familles de Sarragosse. Elle a plusieurs galans qui la recherchent, & entr'autres un neveu de madame l'abbesse, un garçon de vingt-deux ans tout au plus, fait à peindre, & aussi beau que le jour. C'est dommage que ce n'est qu'une bête, sans cela, il

conviendroit fort à ma maîtreſſe, qui eſt une femme d'eſprit, & qui ne l'aime guere, ou je ſuis bien trompé. Cependant, Madame l'abbeſſe qui chérit beaucoup ce benêt, voudroit que ce mariage ſe fît. Voilà, monſieur, pourſuivit le muletier, ce que j'ai tiré du laquais; & le portier de ce monaſtere vient de me dire tout-à-l'heure que cette jeune veuve, qui n'arriva hier dans cette abbaye qu'une heure ou deux avant vous, doit s'en retourner cet après-midi.

Je ſentis bientôt que mon cœur s'étoit rendu aux charmes de la veuve de Sarragoſſe. Il n'y eut plus moyen d'en douter, lorſque je la revis au parloir, où l'abbeſſe, après l'office, m'envoya prier de me rendre. J'y parus avec toute ma bonne humeur du ſoir précédent. Je n'y retrouvai pas toutes les religieuſes que j'y avois vues. Il n'y en avoit alors que trois avec l'abbeſſe, & le bel objet de mon nouvel amour. La converſation ne tarda guere à devenir galante & badine; elle s'échauffa, & l'arrivée de quelques dames des plus éveillées du couvent ne la refroidit point. Ma veuve, qui étoit très-ſpirituelle, y mettoit beaucoup du ſien, & Dieu ſait ſi j'applaudiſſois à chaque trait d'eſprit qui lui échapoit. Elle remarquoit bien que j'étois fort content

de ce qu'elle disoit, & que je la distinguois des autres personnes de la compagnie, comme de mon côté je m'appercevois que cela lui faisoit quelque plaisir.

Nous étions tous bien en train de rire, quand on vint dire à madame l'abbesse que Dom Antonio de Miras alloit paroître au Parloir. Ce qui combla de joie cette dame; car c'étoit ce cher neveu qu'elle avoit envie que la belle veuve épousât. Il avoit été averti dès le soir précédent par sa bonne tante que Dona Lucia (ainsi se nommoit la dame séculiere) étoit dans cette abbaye, & il n'avoit eu garde de négliger une occasion si favorable de faire sa cour à une personne dont il souhaitoit fort d'être l'époux. Le portrait que mon muletier m'avoit fait de ce jeune gentilhomme, n'étoit nullement flatté. Je n'ai jamais vu de cavalier si beau; la femme la plus vaine de sa beauté se seroit fait honneur d'avoir son visage. Ajoutez à cela qu'il étoit parfaitement bien fait, & qu'il avoit tout l'air d'un enfant de qualité. Son habillement, dont j'admirai la richesse & le goût, relevoit encore sa bonne mine. Je crois que je serois mort de jalousie, en voyant sa figure, si d'ailleurs je n'eusse pas été prévenu que c'étoit un sot. Mais cette pensée me sou-

tint contre des avantages si redoutables ; & je fis une remarque qui acheva de me donner le courage de disputer à ce rival le cœur de Dona Lucia. Je m'apperçus que cette dame, bien loin de témoigner quelque joie quand il arriva, le vit d'un œil assez indifférent, & répondit avec beaucoup de froideur à ses civilités.

Dom Antonio & moi nous nous regardâmes d'abord comme de jeunes cocqs. Néanmoins, voulant faire connoissance avec lui, je l'accablai d'honnêtetés, & je lui tins des discours si obligeans, que je le contraignis à s'humaniser avec moi. En moins d'une heure de tems nous devînmes fort bons amis. Lorsqu'il fallut dîner, l'abbesse fit dresser deux tables dans le parloir, l'une en dehors pour son neveu & pour moi, & l'autre en dedans pour les dames. Le repas, qui pouvoit entrer en comparaison avec ceux des plus grands seigneurs, fut assaisonné de bons mots & de quelques contes qui égayerent fort la compagnie. Plus de la moitié de l'après-dînée se passa encore très-agréablement. Enfin, je parlai, je chantai, je ris, je montrai que j'étois homme à tout faire. Aussi les religieuses, quoiqu'accoutumées à recevoir des visites de cavaliers, m'avouerent qu'elles n'en avoient jamais vu un qui les eût

eût tant diverties. Cependant l'heure de nous séparer approchoit. Il étoit tems que la belle veuve partît pour s'en retourner à Sarragosse, si elle y vouloit arriver avant la nuit. Elle prit congé de madame l'abbesse & de ses religieuses, & monta dans sa litiere, qui l'attendoit à la porte. Mon dessein étant d'accompagner cette dame, j'avois fait préparer mon équipage. Je m'élançai promptement sur ma mule, qui ne faisoit pas une trop bonne figure auprès du coursier de Dom Antonio. Outre que ce jeune gentilhomme avoit un des plus beaux chevaux d'Espagne, il savoit bien le manier. Il lui faisoit faire cent passades de la meilleure grace du monde. J'étois sérieusement mortifié de ne pouvoir l'imiter avec ma mule pacifique & sans école. Je ne laissai pas toutefois d'essayer de la mettre sur les voltes; mais ce fut seulement pour réjouir les dames qui nous observoient de leurs fenêtres.

Nous nous emparâmes, mon rival & moi, des deux côtés de la litiere, pour entretenir en chemin Dona Lucia. Nous commençâmes, ou pour mieux dire, je commençai à lier conversation avec elle, car le jeune Miras y eut si peu de part, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il

ſe contentoit de ſe tenir droit ſur ſon cheval en bandant le jarret comme un académiſte qu'il étoit, laiſſant aux agrémens de ſa perſonne le ſoin de prévenir en ſa faveur. Connoiſſant Dom Antonio pour un petit génie, j'aurois encore été plus ſot que lui, ſi je n'euſſe pas profité de cette connoiſſance. Lucie m'en offrit une occaſion que je ne manquai pas de ſaiſir, elle me demanda ſi je me propoſois d'être long-tems à Sarragoſſe. Cela dépendra du plaiſir que j'y aurai, lui répondis-je; ſi quelque choſe que je deſire arrivoit, j'y ferois un long ſéjour. J'accompagnai ces paroles d'un ſi tendre regard, qu'elle n'eut pas beſoin, pour m'entendre, que je m'expliquaſſe plus clairement. Elle pénétra ſi bien le ſens de ma réponſe, qu'elle en rougit tout-à-coup, & je crus lire dans ſes yeux qu'elle ne s'en trouvoit point offenſée. Je fus fort content de moi d'avoir haſardé cette déclaration, puiſqu'elle ne lui étoit pas déſagréable, & de l'avoir faite impunément devant Miras, pour qui elle n'avoit été qu'une énigme.

Je m'étonnois, ſans en rien témoigner à Lucie, de voir une jeune & charmante perſonne comme elle ſur le grand chemin, à plus d'une lieue de

Sarragosse, & sans une autre suite qu'une duegne, un laquais & un muletier. Je ne savois pas encore les priviléges que les veuves ont dans ce pays-là, où elles jouissent d'une grande liberté. Cependant, lorsqu'elles voyagent avec une si foible escorte, elles s'exposent à rencontrer ce qu'elles ne cherchent pas. Dona Lucia, quoiqu'accompagnée de deux cavaliers & de ses gens, ne laissa pas d'être effrayée d'une petite aventure qui nous arriva sur la route. Nous avions déja fait la moitié de notre chemin, quand nous apperçûmes devant nous un superbe coursier dont l'allure étoit semblable à celle de Bayard & de Bridedor, & qui s'avançant vers nous au petit galop, élevoit une si épaisse poussiere autour de lui, que nous ne pûmes d'abord bien discerner le cavalier qui le montoit; mais sitôt que nous pûmes le remarquer, je m'imaginai voir Roland le furieux, tant il avoit l'air fier & guerrier.

Lorsqu'il fut à dix ou douze pas de nous, il s'arrêta pour me regarder. L'air étrange de mon habit le frappa, & il me sembla plus surpris encore de l'honneur que j'avois de parler à la belle veuve, que de la nouveauté de mon habillement. C'étoit un des soupirans de cette dame, & celui de tous qui se

flattoit le plus de l'obtenir. Il comptoit que l'opinion qu'il s'imaginoit que tout le monde avoit de ſa bravoure, le défairoit de ſes rivaux. Nous voyant donc, moi d'un côté & Dom Antonio de l'autre il donna des éperons à ſon cheval, & le pouſſant avec fureur entre Miras & Lucie, il penſa renverſer en même tems ce jeune cavalier & la litiere. La dame fut épouvantée de cette brutale action; puis ſe mettant en colere contre le matamore, elle lui dit que le chemin étoit aſſez large pour le diſpenſer de faire des extravagances pareilles, & d'inſulter des perſonnes qui méritoient qu'il eût des égards pour elles. Il fit des excuſes à Lucie de très-mauvaiſe grace, ou plutôt d'un ton railleur & plus inſolent que l'action même.

Miras piqué de l'affront reçu, mit dans ſon premier mouvement la main ſur un de ſes piſtolets, & ne le tira pourtant pas du fourreau, ſoit qu'il craignît de manquer ſon coup, ſoit que par un excès de reſpect pour ſa maîtreſſe, il n'osât en venir à un combat qui lui auroit fait grande peur. J'eus pitié de ce cavalier, & je me ſentis une tentation violente de prendre ſon parti, jugeant que le ſpadaſſin, auquel il avoit affaire, n'étoit qu'un fanfaron. Néanmoins je

fis réflexion que je pouvois me tromper ; & d'ailleurs, considérant que la partie intéressée ne se soucioit guere de se venger, je ne fus point assez fou pour épouser sa querelle, qui par conséquent n'eut aucune suite. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de le prier de passer de mon côté, & de lui céder ma place, qu'il accepta volontiers sans s'embarrasser de paroître lâche aux yeux même de Lucie, en abandonnant par crainte le côté qu'il occupoit. Le cavalier qui faisoit tant le rodomont, se nommoit Dom Luc de Ribera. Il avoit appris que la belle veuve étoit partie le soir précédent pour aller coucher au monastere dont j'ai parlé, & qu'elle en devoit revenir ce jour-là. Il étoit sorti de la ville, sachant bien qu'il la rencontreroit, dans l'intention de la ramener & de lui servir d'escorte.

Dès que ce fier-à-bras vit que Dom Antonio quittoit son poste, au lieu de songer à le conserver, il s'en saisit brusquement, & se prépara d'un air victorieux à s'entretenir avec la dame, qui trompa son attente, car pour le mortifier, elle ne répondit pas un mot à tout ce qu'il lui pût dire. Elle ne daigna pas même le regarder une seule fois. Elle affecta d'avoir toujours la vue attachée

sur Miras ou sur moi, & de ne parler qu'à nous. C'est ainsi que nous arrivâmes à Sarragosse, & que nous conduisîmes Dona Lucia jusques chez elle. Cette dame me remercia de l'honneur que je lui avois fait, & me dit qu'elle espéroit que cette ville auroit assez de charmes pour m'arrêter du moins quelque-tems. A l'égard de ses deux autres conducteurs, elle fit moins de façons avec eux, elle ne paya leurs peines que de deux révérences fort seches. Je ne dis rien à l'orgueilleux Dom Luc en me séparant de lui ; mais pour Dom Antonio, je lui fis mille honnêtetés, auxquelles il se montra si sensible, qu'il voulut absolument m'accompagner jusqu'à l'*Ange*, fameuse hôtellerie que j'avois remarquée en entrant dans la ville, & où j'avois dit à mes gens d'aller descendre avec mon bagage. Là, Miras prit congé de moi dans des termes qui me persuaderent que bien loin de me soupçonner d'être son rival, il me croyoit un de ses meilleurs amis.

Je trouvai dans l'hôtellerie mon valet & mon muletier, occupés à me faire préparer un appartement fort propre, où je soupai à mon petit couvert. L'hôte qui étoit un de ces mauvais plaisans qui sont remplis de jeu de mots & de quo-

libets, vint me ſaluer, & me tenir compagnie, s'imaginant que je ſerois enchanté de ſon entretien. Il commença par me conter tout ce qui ſe paſſoit dans la ville, dont il me vanta les priviléges, ſans oublier la hauteur avec laquelle les habitans les ſoutenoient. Je l'écoutai d'autant plus patiemment, qu'en diſant mille impertinences, il lui échapoit de tems en tems de bonnes choſes, d'excellens traits de ſatyre, ce qui eſt aſſez ordinaire aux babillards. Il ceſſa pourtant, lorſque j'eus ſoupé, de me fatiguer de ſes diſcours; il me fit la révérence, & voulut ſe retirer. Attendez, lui dis-je, mon ami, je vous prie de me faire venir demain matin un habile tailleur. Je veux lui donner de la beſogne. En chargeant mon hôte de cette commiſſion, c'étoit lui fournir une nouvelle matiere de parler. Auſſi prit-il occaſion de là de tomber ſur les tailleurs, & de m'en dire tout le mal qu'on en dit ordinairement. Néanmoins, après les avoir déchirés en général, il finit en m'aſſurant qu'il en connoiſſoit un qui avoit des mœurs, qui ſe contentoit de ſes façons, ſans eſcamoter le moindre morceau de drap, & qui me ſerviroit bien.

Il me tint parole; il vint à mon lever ſe préſenter de ſa part un tailleur, qui

me parut fort raiſonnable & bien entendu. Je lui commandai un habit à l'Eſpagnole de la maniere que je le ſouhaitois ; il approuva fort mes idées là-deſſus, me dit en s'en allant qu'il les ſuivroit exactement, & que dans trois jours il m'apporteroit un habit des plus riches, & d'un goût ſi galant, que tout le monde l'admireroit. En attendant je me ſervis de mon habit à l'Italienne que j'avois acheté à Florence, & qui me fit aſſez d'honneur au *Coſo*, qui eſt le cours où ſe promenent à Sarragoſſe toutes les perſonnes de diſtinction. Du moins je parus ſans honte parmi les amans de Dona Lucia ; mais ſitôt que j'eus mon habit neuf, je les effaçai tous par ſon éclat & par le brillant de quelques-unes de mes pierreries, dont je m'aviſai de me parer. On me regarda bientôt comme un homme amoureux de cette dame, dont véritablement je m'attirai l'attention. Soit que je l'accompagnaſſe à la promenade, ſoit que je paſſaſſe ſous ſon balcon, elle me diſtinguoit de tous mes rivaux. L'orgueilleux Dom Luc ſouffroit impatiemment cette préférence, & les regards qu'il me lançoit, étoient pleins de fureur. Je vivois avec les autres en aſſez bonne intelligence, ſurtout avec Miras, qui ne me quittoit preſ-

que point, & qui me procuroit tous les plaisirs qu'il pouvoit, en me faisant faire connoissance avec les plus honnêtes gens de la ville.

Je me voyois donc estimé & honoré à Sarragosse, lorsqu'un matin mon valet vint me dire qu'un cavalier étoit à la porte de ma chambre, & demandoit à me parler. J'étois encore au lit, & m'imaginant que c'étoit quelque ami de Dom Antonio, je répondis qu'il pouvoit entrer. Je ne fus pas peu surpris quand j'apperçus le personnage qui s'étoit fait annoncer; c'étoit un grand homme de mauvaise mine, & que je n'avois point encore vu. Il portoit une moustache retroussée, un chapeau dont la forme haute & pointue touchoit presque au plafond, avec une longue rapiere dont il affectoit de baisser la poignée par devant, pour en relever la pointe par derriere, en serrant les épaules, & en marchant si pesamment, que ma chambre trembloit à chaque pas que faisoit cet Olibrius.

On croit, sans doute, qu'après une entrée si fanfaronne, il m'adressa quelques discours orgueilleux, c'est ce qui vous trompe; il se mit à parcourir ma chambre d'un bout à l'autre sans dire mot, se contentant de jeter sur moi des

regards menaçans. Je me laſſai enfin de ſouffrir ſes bravades muettes. Je me levai bruſquement, & m'étant ſaiſi de mes deux piſtolets, je lui demandai ce qu'il avoit à me dire. Mon action, à ce qu'il me ſembla, rabattit ſa fierté : connoiſſez-vous, s'écria-t-il d'un air troublé, le vaillantiſſime Dom Luc de Ribera, la fleur des chevaliers Aragonois ? Je répondis que je le connoiſſois de vue ; mais qu'il m'importoit peu de le connoître ou non. Je viens, reprit-il, en me préſentant un papier plié en forme de lettre, vous trouver de ſa part. Ce billet vous dira le reſte. Je pris le billet d'un air aſſez tranquille, m'appercevant que le porteur étoit plus effrayé que moi, & l'ayant ouvert, j'y lus ces paroles.

Qui que vous ſoyez, Italien ou Eſpagnol, vous êtes bien audacieux de venir dans ce pays nous diſputer le cœur de nos Dames. Cependant, comme nous vous croyons étranger, nous voulons excuſer une ſi grande témérité, à condition que dans vingt-quatre heures vous ſerez hors de Sarragoſſe. Que ſi votre mauvais génie vous fait mépriſer notre reſſentiment, préparez vos armes pour vous défendre contre Dom Luc de Ribera, que perſonne juſqu'ici n'a pu vaincre, & dont il

faut que vous soyez vainqueur, pour parvenir à la possession de Dona Lucia.

Je ne fus point étonné de ce compliment. J'avois pressenti en ouvrant le billet, qu'étant de Dom Luc, il ne pouvoit contenir qu'un appel ou quelque chose d'approchant. Monsieur, dis-je au porteur, dites au cavalier qui vous envoie, qu'Italien ou Espagnol, j'ai deux poignards à son service; que je suis prêt à me battre contre lui en chemise, pour éviter toute supercherie. Point de cottes de maille, les véritables braves ne s'en servent pas en combat singulier. Que Dom Luc se regle là-dessus, & qu'il sache que pour mériter le cœur de Lucie, je suis homme à braver toute sorte de périls. Voilà quelle est ma réponse. Donnez-la moi par écrit, répondit le porteur du billet. Je suis bien-aise que le régulier Dom Luc soit assuré que j'ai fait mon message en cavalier d'honneur. Pour contenter ce brave messager, je pris la peine d'écrire ce que je venois de lui dire de vive voix. Il emporta donc ma réponse, en me promettant de revenir l'après-midi avec un autre billet qui régleroit l'heure & le lieu du combat. Quand ce drôle m'eut quitté, je m'applaudis de m'être si bien tiré de cette scene. Quoique je n'eusse guere d'en-

vie de me battre, j'étois ravi d'avoir payé d'audace ; & c'eſt ainſi qu'il en faut uſer. Il arrive quelquefois qu'on fait peur aux autres par une fauſſe fermeté. Au pis aller, mes mules étoient prêtes, & je ſavois parfaitement faire des retraites. Il eſt vrai que j'aurois eu bien de la peine à m'éloigner de Dona Lucia ; mais je ne l'aimois point encore aſſez, pour balancer entr'elle & la conſervation de ma petite perſonne.

Je commençois à m'ennuyer au logis, & je me diſpoſois à m'aller promener, lorſque Dom Antonio & quelques-uns de ſes amis arriverent. Ils me dirent qu'ils venoient m'offrir leurs ſervices dans l'affaire d'honneur que j'avois ſur les bras ; je niai d'abord la choſe, & voulus faire le myſtérieux ; mais ils m'apprirent que toute la ville ſavoit que Dom Luc m'avoit fait un appel, & que les duels étant défendus, la juſtice venoit déja de faire arrêter ce cavalier. Je jugeai par-là que Miras & ſes amis étoient de ces gens qui s'empreſſent de courir à votre ſecours quand ils vous voient hors de danger. Je ceſſai de diſſimuler, & je leur contai, fort à mon avantage, ce qui s'étoit paſſé le matin entre le porteur d'appel & moi. Sur cela Dom Antonio me repréſenta que je pourrois auſſi être arrêté

arrêté, & il me conseilla de me retirer chez lui. Ce que je ne manquai pas de faire pour éviter un emprisonnement, que je craignois pour plus d'une raison. Je passai agréablement la journée dans la maison de ce cavalier, qui fit tout son possible pour m'y retenir à coucher. Je m'en défendis à cause de mes coffres qui m'auroient inquiété toute la nuit, & sur les dix heures du soir, je repris le chemin de l'hôtellerie.

Je rencontrai dans les rues deux femmes précédées d'un valet qui portoit une grande lanterne, à la faveur de laquelle il me fut aisé de remarquer qu'elles étoient très-jolies. Je les abordai poliment en leur disant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit, & ne doutant point, à voir l'éclat dont brilloit mon habit, que je ne fusse *una buena ropa*, elles m'agacerent de façon, qu'elles m'engagerent à les accompagner jusqu'au détour d'une rue, où s'étant tout-à-coup arrêtées, celle des deux qui paroissoit la principale, me dit : Seigneur cavalier, ne venez pas plus loin, je vous prie. Attendez-nous dans cet endroit. Nous allons entrer dans une maison qui est à deux pas d'ici, pour y voir une dame malade. Nous en sortirons tout

au plus tard dans un quart-d'heure, nous viendrons vous rejoindre ici, & peut-être ne ſerez-vous pas fâché de nous avoir rencontrées cette nuit. Vous entendrez chanter & jouer du luth à ravir. En achevant ces mots, elles m'échapperent toutes deux, & je fus aſſez ſot pour prendre au pied de la lettre ce qu'elles m'avoient dit. J'eus la patience de demeurer dans la rue juſqu'à minuit. Alors je ne fus que trop perſuadé que j'étois la dupe de cette aventure, tout déniaiſé que je me croyois ſur cette matiere. J'avouerai même à ma confuſion que je ne pus ſauver ma bourſe de la ſubtilité de ces donzelles.

Comme j'étois obligé, en retournant au logis, de paſſer devant la maiſon de ma belle veuve, je ne pus me refuſer le plaiſir de jetter les yeux ſur ce cher domicile de ma reine, & il me ſembla voir à ſa porte une figure d'homme. Je m'imaginai d'abord que c'étoit Dom Luc, parce que ce cavalier avoit coutume de faire la ronde toutes les nuits dans cet endroit, & je ne fis pas cette remarque ſans ſentir une émotion mêlée de frayeur & de jalouſie. Néanmoins, venant à me ſouvenir qu'il étoit en priſon, je me mis en tête que ce ne pouvoit être lui. Je me raſſurai, &

poussé par un mouvement jaloux, je m'approchai de l'objet qui le causoit, & qui, selon toutes les apparences, ayant encore plus de peur que moi, disparut à mon approche. Etant arrivé à la porte, j'entendis un bruit sourd de verrouil, qui me fit juger qu'on alloit l'ouvrir. Je ne me trompai pas tout-à-fait dans ma conjecture, puisqu'un instant après, on l'entr'ouvrit de maniere qu'un homme y pouvoit passer. La curiosité d'approfondir cette affaire, où je me croyois plus intéressé que je ne l'étois, m'obligea de me glisser sans bruit en dedans. Je sentis aussi-tôt une main qui me saisit pour me conduire, car nous étions dans une allée où il n'y avoit point de lumiere. Je compris bien qu'on se méprenoit, & je n'en pus douter, lorsqu'ayant été introduit dans une salle basse, j'y fus brusquement régalé d'une vive accolade assaisonnée d'une odeur de poivre, d'ail & de saffran, qui me fit connoître que l'amante emportée qui me prodiguoit ses faveurs, devoit être une cuisiniere. Cependant au milieu de ses transports, en touchant mes habits & mon visage, elle soupçonna que je n'étois point l'amant chéri qu'elle attendoit. Pour expier son erreur, elle lâcha prise subitement, & voulut pren-

dre la fuite ; mais je la retins par ſa juppe. Elle fit tous ſes efforts pour ſe débarraſſer de moi ; je m'obſtinai à les rendre inutiles ; & dans cette eſpece de lutte, nous tombâmes tous deux avec bruit. Ce qui réveilla deux laquais qui étoient couchés dans un cabinet aſſez près de là. Ils ſe leverent à la hâte, s'armerent chacun d'une épée, croyant entendre des voleurs, & vinrent tout doucement avec une lampe dans la ſalle, où ils nous trouverent étendus ſur le plancher.

Ils me reconnurent dans le moment, & ſurpris de voir un cavalier, qui aſpiroit à la main de leur maîtreſſe, pourſuivre avec tant de fureur les bonnes graces d'une groſſe joufflue de cuiſiniere qui ne les avoit jamais tentés, ils firent des éclats de rire qui me jetterent dans une étrange confuſion. Admirez l'inſolence de cette créature, elle oſa m'accuſer d'avoir eu deſſein de lui faire violence, & dit que je m'étois caché dans la maiſon pour cet effet. Au lieu de m'amuſer à me juſtifier, je ramaſſai promptement mon chapeau qu'elle avoit fait ſauter d'un coup de poing, & m'adreſſant au laquais qui tenoit la lampe, je le priai de m'éclairer juſqu'à la porte de la rue. Ce qu'il fit avec des ris qui

acheverent de me déſeſpérer. Je regagnai mon hôtellerie à grands pas, cruellement mortifié d'une ſi honteuſe & ſi miſérable aventure ; ne doutant pas que le bruit ne s'en répandît dans la ville dès le lendemain, & que je ne devinſſe la fable de tous les habitans. Cette idée, qui m'affligeoit plus qu'on ne peut ſe l'imaginer, me fit prendre la réſolution de ne demeurer à Sarragoſſe qu'autant de tems qu'il m'en faudroit pour me diſpoſer à m'en éloigner. Mon équipage fut prêt à la pointe du jour, & mes mules, comme ſi elles euſſent partagé l'impatience que j'avois de quitter un ſéjour où je ne pouvois plus paroître ſans honte, ſe mirent en chemin avec une ardeur qui me fit un extrême plaiſir.

CHAPITRE XII.

Guſman part pour Madrid, où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la fin ne fut pas ſi agréable pour lui que le commencement.

JE pris la route de Madrid, & ſix jours après mon départ de Sarragoſſe, j'arrivai à Alcala de Henarés, ville dont la ſituation eſt charmante, & que la beauté de ſes bâtimens rend comparable aux plus floriſſantes capitales du monde. D'ailleurs, ce qui avoit beaucoup de charmes pour moi, c'eſt que les belles-lettres ſembloient y faire leur réſidence. Je m'y ſerois établi certainement, ſi je n'euſſe pas eu la ſotte envie de revoir le pré de S. Jérôme, & d'aller briller dans un endroit où j'avois fait une figure ſi miſérable.

Je ne m'arrêtai donc que huit jours à Alcala. Je pouſſai juſqu'à Madrid. Cette célebre ville vit arriver avec trois mules, dont deux étoient chargées de bons effets, ce même Guſman qui avoit porté le cabas dans ſon en-

ceinte. Je fus quelques momens en peine de savoir où j'irois loger ; mais comme je me souvins d'une hôtellerie qui de mon tems étoit la plus fameuse de la grande rue de Tolede, j'y allai descendre. J'y trouvai du changement. L'hôte étoit mort, & sa veuve n'avoit pu la soutenir sur le même pied. C'étoit pourtant une habile femme, & qui avoit plus d'une corde à son arc. Je m'apperçus bien de la décadence de cette maison ; néanmoins les complaisances & les attentions qu'on y avoit pour moi, qu'on croyoit un riche seigneur, m'empêcherent de changer de logement.

J'eus soin de m'informer de mon apothicaire aux trois sacs ; j'appris qu'il étoit parti pour le pays où ses drogues avoient envoyé bien des malades. J'en eus une secrete joie ; car il ne laissoit pas de me causer un peu d'inquiétude, quoique je ne dusse pas craindre qu'on me reconnût. Il y avoit plus de dix ans que j'étois sorti de Madrid, & outre que ma personne n'étoit plus la même, pour ainsi dire, qui diable eût pu démêler Gusman sous les apparences superbes qui le déguisoient. Je me fis d'abord un plaisir d'étaler la magnificence de mes habits, & particuliérement de celui que

j'avois fait faire à Sarragoſſe. Je les donnois tour-a-tour en ſpectacle, le matin dans les égliſes, & le ſoir au prado.

Une nuit rentrant au logis pour me coucher, j'entendis, en traverſant un corridor qui conduiſoit à ma chambre, une belle voix qui accompagnoit une harpe touchée délicatement. Je m'arrêtai pour écouter ce petit concert, qui ſe faiſoit dans un appartement fort proche du mien, & je ſentis naître en moi un deſir violent de voir les perſonnes qui l'exécutoient. Mon hôteſſe chargée de deux aſſiettes, l'une de confitures, & l'autre de biſcuits, qu'elle portoit pour rafraîchir la chanteuſe, arriva dans ce tems-là, & ſatisfit ma curioſité. Elle me dit que c'étoit deux dames de Guadalaxara qui étoient venues loger chez elle ce ſoir-là même, & qu'un grand procès attiroit à Madrid. Je lui témoignai que je mourois d'envie de les entendre de plus près, & que je lui aurois une obligation dont je me ſouviendrois toute ma vie, ſi elle pouvoit obtenir de ces dames que j'euſſe l'honneur de les ſaluer. Elle me répliqua qu'elle leur demanderoit pour moi cette permiſſion, qu'elle n'oſoit me promettre, attendu que c'étoit une mere qui menoit une vie

retirée avec sa fille, qui étoit très-jolie, & qu'elle ne perdoit point de vue. A ces mots, je redoublai mes prieres pour engager l'hôtesse à me procurer la faveur que je souhaitois. Elle m'assura qu'elle n'épargneroit rien pour cela. Sur cette assurance je la laissai entrer dans l'appartement de ces dames, & j'attendis à la porte leur réponse, qui fut qu'elles me prioient de les excuser, si elles refusoient à cette heure-là de recevoir la visite d'un cavalier qu'elles ne connoissoient point.

Je feignis d'être vivement affligé de ce refus, qui me piqua véritablement. Si bien que ma bonne hôtesse de son côté paroissant touchée de ma peine, rentra chez les dames, pour faire un dernier effort, & revint enfin m'annoncer qu'elles vouloient bien m'accorder cette grace, pourvu que je ne fusse qu'un quart-d'heure dans leur chambre. Je ne demandois qu'à y être introduit, persuadé que quand j'y serois une fois entré, la condition du tems ne s'observeroit pas. Je me présentai donc d'un air d'homme d'importance, & d'abord m'adressant à la mere, je lui fis une révérence très-profonde. Je saluai ensuite la fille, & elles me reçurent toutes deux d'une maniere qui me fit con-

noître qu'elles ſavoient parfaitement bien vivre. Elles étoient l'une & l'autre ſi proprement vêtues, pour des dames qui venoient de faire un voyage, que j'en fus fort étonné. La mere pouvoit paſſer pour une belle femme. Tout ce que je trouvois à redire en elle, c'étoit un air fin & hardi. Pour la fille, elle avoit le viſage tendre & piquant, tout enſemble, & c'étoit une perſonne de dix-ſept à dix-huit ans.

Je remarquai dans leur chambre deux grands flambeaux d'argent ſur une table, & deux magnifiques toilettes préparées; j'y vis auſſi trois coffres de bagage avec un maître valet qui portoit la livrée, & qui prêt à ſervir ſes maîtreſſes, ſe tenoit debout dans un coin, de l'air du monde le plus reſpectueux. Je ne doutai point que ces dames ne fuſſent d'une des premieres maiſons de Guadalaxara. Auſſi je débutai par de très-humbles excuſes de la liberté que j'avois priſe, & je leur dis pour la juſtifier que j'avois été ſi charmé de leur concert, que je n'avois pu réſiſter à l'envie de leur en témoigner ma ſatisfaction. La mere répondit à mon compliment avec beaucoup d'eſprit & de modeſtie, ce qui nous donna naturellement occaſion de nous entretenir de muſique. Je leur fis aſſez comprendre

par mes discours que j'étois un peu musicien. Je les priai de recommencer leur concert; & pour mieux les y engager, je m'offris à y tenir ma partie. Les dames curieuses de m'entendre, s'y disposerent. La mere reprit sa harpe, & la fille se mit à chanter un air que je savois. Je fis en même-tems éclater ma voix, qui produisit le même effet qu'à Florence & qu'à l'abbaye près de Sarragosse. Les dames en parurent transportées de plaisir. Elles oublierent la condition du quart-d'heure, & minuit étoit déja sonné, que nous ne songions point encore à nous séparer. La mere toutefois, pour observer les regles de la bienséance, me représenta fort poliment qu'il étoit tems que je me retirasse, en me disant qu'elles seroient ravies de pouvoir souvent s'amuser ainsi avec moi, pendant le séjour qu'elles feroient à Madrid. Je pris donc congé d'elles en regardant la fille d'une maniere à lui persuader que je n'avois pas vu ses charmes impunément. Ce qui n'étoit dans le fond que trop véritable, puisque de toute la nuit le sommeil ne put fermer ma paupiere.

Le lendemain mon hôtesse, que j'avois accoutumée à venir tous les matins prendre du chocolat avec moi, entra

dans ma chambre d'un air riant, & me dit : Je ſors de l'appartement de vos voiſines. Il n'eſt pas concevable juſqu'à quel point vous leur avez plu. Outre qu'elles trouvent votre perſonne tout-à-fait aimable, elles ſont charmées de votre eſprit badin & amuſant. Pour peu que de votre côté vous vous ſentiez diſpoſé à pouſſer votre pointe, je doute fort que vous ſoyez maltraité. La mere & la fille ſont également contentes de vous. J'avalai doux comme miel ces belles paroles, & ravi d'avoir fait en ſi peu de tems une ſi vive impreſſion ſur ces dames, je répondis que je n'étois pas moins ſatisfait d'elles : que la mere me paroiſſoit encore très-ragoûtante ; mais que je ne voyois rien de comparable à la fille, dont j'entreprendrois volontiers la conquête, ſi quelque femme d'eſprit vouloit bien m'aider à réuſſir dans cette entrepriſe. Je vous entends, reprit l'hôteſſe, vous ſouhaitez que je vous y rende ſervice. J'y conſens. Par où commencerons-nous cette affaire ? Je menerai ce ſoir les dames à la promenade, lui repartis-je, & je leur ferai préparer quelque part une ſuperbe collation. Mauvais début, s'écria ma confidente ; cela révolteroit la mere, qui pénétrant d'abord votre

votre dessein, romproit brusquement avec vous, & ne vous verroit de sa vie. Faisons mieux, poursuivit-elle, après avoir rêvé quelques momens, il faut que cette fête se donne sous mon nom. Je ferai apprêter une collation, suivant vos ordres, dans un jardin que j'ai sur les bords du Mançanarès, & j'y menerai les dames passer la soirée. Vous viendrez nous y surprendre, comme si le hasard vous avoit amené là; & nous serons plus librement dans cet endroit que dans aucun autre. J'applaudis à cette idée, & mon hôtesse se chargea du soin d'engager la mere dans cette partie de plaisir.

Ma confidente fut sur le champ la proposer dans la chambre des dames, où elle demeura près d'une heure : ce qui me fit juger qu'elle n'avoit pas peu de peine à les persuader. En effet, m'étant revenu joindre, elle me dit que la mere avoit bien fait la difficultueuse. J'ai long-tems, ajouta-t-elle, désespéré de lui faire accepter la proposition. Néanmoins j'en suis venue à bout. Nous avons conclu la partie. Tout ce que je vous demande, c'est de vous conduire de façon, qu'il ne paroisse pas qu'elle ait été faite de concert avec vous. Quand vous viendrez au jardin,

faites semblant d'être étonné de nous y rencontrer. En un mot, que votre arrivée semble un effet du hasard. Je lui répondis qu'elle pouvoit compter que je ne gâterois rien. Nous prîmes ensuite toutes les mesures nécessaires pour rendre la fête agréable.

Nous y réussîmes. Le repas fut d'un amant qui vouloit plaire, & les convives le reçurent sans s'appercevoir du motif qui l'avoit fait donner, ou du moins sans le témoigner. Nous nous divertîmes parfaitement bien. Comme la mere n'avoit point là sa harpe, nous nous contentâmes sa fille & moi de chanter tantôt ensemble, & tantôt tour-à-tour, en nous lançant l'un à l'autre à la dérobée les plus douces œillades. Les siennes redoubloient mon amour, & les miennes le lui faisoient connoître. La nuit insensiblement nous surprit au jardin; & tandis que l'hôtesse, pour me favoriser, entretenoit la mere, je tenois des discours passionnés à la fille, qui ne les écoutoit pas sans plaisir. Il fallut enfin retourner à la ville. Je conduisis les dames jusques dans leur appartement, où par grace spéciale, on m'accorda encore une demi-heure d'entretien. Après quoi, je me retirai plus amoureux, à ce qu'il me sembloit, de ma

nouvelle maîtresse, que de toutes ses devancieres.

Je fis tenir le jour suivant à cette jeune personne par mon hôtesse un billet des plus tendres & des plus galans, mais on n'y fit point de réponse. On crut que l'avoir reçu à l'insu d'une mere, c'étoit une grande faveur pour moi. Je lui en écrivis un second, que je lui glissai dans la main le soir dans l'appartement de ces dames, qui furent encore régalées à mes dépens par l'hôtesse, & cette fois-là on me répondit, fort laconiquement à la vérité, car il n'y avoit que deux lignes, qui ne signifioient rien, & que je ne laissai pourtant pas de trouver très-spirituelles. C'est ainsi qu'on me tenoit la dragée un peu haute pour irriter mes desirs; ou pour mieux dire, toute cette manœuvre étoit l'ouvrage de notre bonne hôtesse, qui travaillant pour & contre dans cette intrigue, faisoit jouer des deux côtés à son profit les personnages qu'il lui plaisoit. Je vivois cependant de jour en jour plus familiérement avec ma belle voisine, & je ne sortois presque plus, tant j'étois retenu au logis par l'agrément de la voir presque toute la journée. La mere alloit souvent le matin solliciter, à ce qu'elle disoit, son

procès ; &, lorſque cela arrivoit, mon officieuſe confidente venoit m'en avertir, m'introduiſoit ſans façon chez la fille, que j'entretenois à ſa toilette, & de peur que la facilité d'avoir de pareilles converſations ne m'y rendît moins ſenſible, elle les troubloit quelquefois en venant m'annoncer fauſſement que la mere revenoit.

Lorſque ma confidente jugea que j'étois fortement épris, elle me propoſa d'épouſer Dona Helena de Melida, c'eſt ainſi que ſe nommoit la jeune perſonne que j'aimois ; cette propoſition me tint en garde contre l'hôteſſe, dont je pénétrai alors le ſyſtème. Elle m'avoit ſi fort vanté les biens & la nobleſſe de cette dame, que je ne pouvois raiſonnablement eſpérer qu'on voulût la ſacrifier à un homme que l'on ne connoiſſoit point. Ma confidente me devint ſuſpecte ; & pour me débarraſſer de ſes importunités ſur ce point, je lui dis franchement que j'avois pris ailleurs des engagemens qui ne pouvoient être rompus. Sitôt que j'eus déclaré mes ſentimens ſur cet article, les dames changerent de conduite à mon égard. Elles avoient juſques-là refuſé tous les préſens que l'hôteſſe leur avoit offerts de ma part ; elles ſe mirent ſur un autre

pied. Elles résolurent de plumer l'oiseau, & eurent l'adresse de lui tirer de bonnes plumes de l'aile. Il est vrai qu'à mesure que je me montrois plus généreux, ma belle Hélene devenoit moins réservée ; si bien qu'après quelques entretiens familiers que j'eus avec elle, ma passion se ralentit, il n'y eut plus entre nous qu'un commerce de politesse & d'honnêteté.

Un nouvel incident acheva de me guérir. Un matin je vis sortir de l'Eglise des Dominicains, où j'allois entendre la messe, une dame d'une taille majestueuse & très-richement habillée. Je la pris pour une personne de qualité; & comme elle passa près de moi, si je n'osai la saluer, en récompense, je la regardai d'un air si respectueux, que je m'attirai son attention. Elle parcourut des yeux toute ma personne, de quoi je me sentis fort honoré, en Espagne un regard qu'une femme fait tomber sur un homme étant une faveur. Je fus curieux d'apprendre qui elle étoit. Je la suivis. Elle s'en apperçut, & continua son chemin d'un air toujours grave. Il y avoit derriere elle deux suivantes & un estafier, ce qui me confirmoit dans l'opinion que j'avois qu'elle ne pouvoit être qu'une dame de condition. Quand elle fut au

milieu de la grande rue, elle s'arrêta devant une maison parfaitement belle, & y entra. Je ne doutai point qu'elle n'y fît sa demeure, & après quelques informations, je découvris que c'étoit la fille du seigneur Dom Andrea, qui prenoit le Dom en qualité de banquier de la cour, & que cette jeune dame avoit la réputation d'être fort vertueuse.

Je fus occupé de cette rencontre tout le reste du jour, & je ne pus m'empêcher vers le soir d'aller passer & repasser devant les fenêtres du banquier. Je ne pris pas une peine inutile. Je vis à loisir ce marchand, qui s'entretenoit avec sa fille sur un balcon. Il me parut un homme de très-bonne mine. Pour la dame, je puis dire, sans flatterie, que c'étoit une beauté achevée. Elle avoit seulement un air agréable & des manieres aisées, qui me prévenoient en faveur de son esprit. Si j'en avois été touché le matin, ce fut bien autre chose le soir. Je m'en retournai chez moi résolu de faire connoissance avec son pere dès le lendemain. Ce qui s'exécuta de la façon que je vais le raconter. Depuis mon arrivée à Madrid, j'avois eu soin de faire démontrer & employer mes diamans d'une autre sorte qu'ils n'étoient, de peur que si par hasard mes parens s'avisoient d'en

envoyer un état à leurs correspondans, je ne fusse arrêté. J'avois même risqué beaucoup en les montrant à l'ouvrier. Je portai pour dix à douze mille francs de pierreries au banquier, à qui je dis que j'en avois encore chez moi pour une somme plus considérable. Il les regarda de tous ses yeux, & les estima douze mille livres, qu'il s'offrit à me payer dans six mois, si je voulois les lui laisser trafiquer.

Comme je n'avois pas d'autre intention que d'entrer en commerce avec lui, j'acceptai son offre, & je refusai généreusement un billet qu'il se mit en devoir de me faire de la valeur des pierreries. Je lui dis que je savois trop bien quelle réputation il avoit dans le monde, pour demander d'autres sûretés que sa parole. Nous demeurâmes donc d'accord qu'il me compteroit dans trois mois six mille francs & six mille autres trois mois après. Il fut si charmé de ma franchise & de ma générosité, qu'il m'accabla de complimens. Il ne se lassoit point de me remercier de la confiance que je lui témoignois, ni de me faire des protestations de service. Il me fit voir toute sa maison, qui étoit richement meublée. J'y remarquai des équipages pour sa fille & pour lui, avec un grand nombre de domestiques,

Tous ces objets me jeterent de la poudre aux yeux, & je ne fis pas difficulté de croire que ce banquier devoit être un des plus opulens de toute l'Eſpagne. Si tout ce qui frappoit ma vue me confirmoit dans cette penſée, ſes diſcours étoient encore plus capables de m'éblouir. A l'entendre, il faiſoit tous les jous des affaires de deux ou trois millions, c'étoit l'homme dont la cour ſe ſervoit pour faire des remiſes conſidérables dans les pays étrangers. Il avoit ſon entrée chez les miniſtres, auxquels il parloit quand il lui plaiſoit. Les plus grands ſeigneurs étoient de ſes amis, & il n'y en avoit guere qui n'euſſent beſoin de lui.

Tous ces diſcours qu'on appele en France gaſconnades, n'étoient pas néanmoins ſans fondement. Il avoit été autrefois ſur ce pied-là avec les gens de la cour; mais à force de leur avoir rendu ſervice, il s'étoit ſi bien ruiné, qu'il ne ſe ſoutenoit plus que par ſon induſtrie, qui étoit telle qu'il ne laiſſoit pas d'avoir encore quelque crédit. Mes diamans lui furent d'un grand ſecours; il s'en ſervit pour ſe tirer d'un embarras où il ſe trouvoit faute d'argent, & il gagna deſſus la moitié, ayant ſaiſi l'occaſion de s'en défaire avantageuſement au ma-

riage d'une fille du duc de Medina Sydonia. Je fis donc un extrême plaisir à ce banquier, sans le savoir. Comme je ne pouvois alors juger de sa fortune que sur les apparences, je m'estimois trop heureux d'avoir lié connoissance avec lui. Je m'accusois même en secret d'avoir une ambition démesurée, & de former un dessein téméraire en élevant ma pensée jusqu'à sa fille unique, qui me paroissoit un parti digne d'un prince.

D'un autre côté, Dom André ne pouvoit revenir de la surprise que mon procédé lui causoit. Cela fut cause qu'il chargea un homme de confiance de s'informer adroitement de mon hôtesse qui j'étois, & de quelle maniere je vivois à Madrid. On ne lui fit de moi que des rapports très-avantageux; car quoiqu'on ignorât ma naissance, on ne laissoit pas de me croire un enfant de qualité; & pour ma conduite, je ne donnois aucun sujet de penser que j'eusse de mauvaises mœurs. Sur les bons témoignages qu'on lui rendit de moi, il se mit en tête que j'étois l'homme que le ciel lui destinoit pour gendre. Il en parla à sa fille, qui lui dit que je l'avois suivie dans la rue depuis l'église des Dominicains jusqu'au logis; que je passois incessamment devant leurs fenêtres; en un mot, que

toutes mes actions faiſoient aſſez connoître que j'avois des vues ſur elle. Le pere avoit trop d'expérience pour n'en être pas auſſi perſuadé ; il ne douta plus que la confiance que je lui avois marquée, en lui abandonnant mes pierreries ſans billet, ne fût un effet de l'amour que j'avois pour ſa fille. Ils s'en réjouirent tous deux, en conférerent enſemble ; & me croyant plus riche qu'un Juif, ils réſolurent de me ménager ſi bien, qu'il ne me fût pas poſſible de leur échaper.

Conformément à cette délibération, le banquier vint me rendre viſite à l'hôtellerie. Je m'y étois bien attendu, & j'avois mis en étalage dans ma chambre tous mes bijoux, qui firent ſur lui beaucoup d'impreſſion. Il fut principalement frappé de ma chaîne d'or; il en admira le travail, & me dit que ſi j'étois dans le deſſein de la vendre, il me feroit gagner deſſus un tiers de ce qu'elle m'avoit coûté. Je le pris au mot, & je la lui lâchai comme j'avois fait mes pierreries, je veux dire ſans billet. Il en fut tranſporté de joie. Il me fit mille careſſes ; & me regardant déja en beau pere, il me donna des conſeils pour tirer un gros intérêt de l'argent comptant que je pouvois avoir. Peu de jours après, il m'apporta la ſomme qu'il

m'avoit promise pour ma chaîne, ce qui augmenta la confiance que j'avois en lui, & m'obligea de reconnoître ses peines par un présent convenable à une jeune dame que j'envoyai à sa fille, après qu'il me l'eut permis. Ce présent n'ayant pas été mal recu d'elle, me rendit assez hardi pour oser lui déclarer mes sentimens à l'usage du pays, c'est-à-dire par des mines, & il me sembla qu'elle ne les désapprouvoit point. A l'égard du pere, avec qui je m'entretenois tous les jours, je ne lui parlois que de commerce, & cependant je me proposois de profiter de la premiere occasion favorable que j'aurois de lui déclarer ma passion.

Ces nouvelles amours refroidirent fort les domestiques. Mes voisines ne s'en apperçurent que trop-tôt pour elles. Les collations & les présens cesserent. Je passois les journées hors du logis, & quand j'y revenois le soir, je rentrois le plus souvent dans ma chambre pour me coucher; ou bien, lorsque je n'évitois pas la conversation de ces dames, j'avois avec elles des entretiens si froids, qu'elles comprirent aisément que j'avois secoué leur joug. Hélene éprouvant que ses bontés, au lieu d'avoir irrité mon ardeur, n'avoient servi qu'à la rallentir, en pleura de dépit. Elle tint un grand

conſeil avec ſa mere & l'hôteſſe ſur mon changement, qu'elles ne manquerent pas d'attribuer à un engagement nouveau; & le réſultat fut qu'elles mettroient à l'épreuve ma générosité, & que ſi elles n'avoient pas lieu d'être contentes de moi, elles auroient recours à quelque artifice, pour ſe venger de mon inconſtance. Il ſe préſenta bientôt une conjoncture propre à l'exécution de leur projet. Il vint demeurer dans mon hôtellerie deux jeunes ſeigneurs qui avoient de l'argent frais. Ils m'engagerent à jouer avec eux, & je leur gagnai en trois ſéances deux cents cinquante piſtoles; ce que les dames n'eurent pas plutôt appris, qu'elles m'entraînerent à la promenade, ſans que je puſſe m'en défendre. En revenant, nous paſsâmes devant la boutique d'un marchand d'étoffes d'or & de ſoie. Notre hôteſſe, qui étoit avec nous, m'y voulut faire entrer malgré moi, & m'obliger à faire l'emplette d'un habit pour Dona Helena, en me diſant que j'avois aſſez gagné pour lui faire ce petit préſent. Je laiſſai parler l'hôteſſe tant qu'il lui plut, & me moquant de ſes inſtances, je trompai l'attente de ces dames, qui avoient compté qu'elles feroient à ma bourſe une copieuſe ſaignée, & cette action acheva de leur perſuader

persuader que je n'étois plus dans leurs filets.

J'avois un meilleur usage à faire de mon argent. On venoit de bâtir dans le quartier une maison, que j'avois vue plusieurs fois en passant, & qui m'avoit paru fort jolie. J'étois tenté de l'acheter. Je consultai sur cela Dom André, qui approuva cette acquisition. Il se mêla même de cette affaire, & fut cause que j'eus cette maison à bon marché. Elle ne me coûta que trois mille ducats, que je payai devant lui en especes sonnantes, & d'un air aussi froid que si j'eusse eu cent mille écus dans mon coffre fort. On peut bien s'imaginer que cela produisit un effet admirable chez mon futur beau-pere, qui étoit un homme fin. Il crut pour le coup avoir rencontré le gendre qu'il lui falloit, & il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse. Je fis meubler ma maison assez proprement, & je me disposai à l'aller occuper. Le jour que j'y devois coucher, jugeant que je ne pouvois me dispenser honnêtement de dire adieu à mes voisines, je pris congé d'elles en leur faisant des complimens qu'elles reçurent avec beaucoup de civilité, & d'un air si gai que j'en fus surpris. Je m'adressai ensuite à l'hôtesse, pour la remercier de toutes

les attentions qu'elle avoit eu pour moi, & l'aſſurer que je m'en ſouviendrois juſqu'au dernier moment de ma vie. Elle répondit à mes politeſſes d'une maniere flatteuſe, & me pria le plus obligeamment du monde, de lui permettre, en quittant ſa maiſon, de me donner à dîner. Connoiſſant l'hôteſſe pour une femme d'un aſſez mauvais caractere, & voulant me ſéparer d'elle à l'amiable, je n'oſai lui refuſer la ſatisfaction qu'elle me demandoit.

Je dînai donc avec mon hôteſſe, qui me fit ſervir trois plats qu'elle ſavoit que j'aimois paſſionnément, mais elle m'en gardoit un autre qui n'étoit nullement de mon goût. Il me fut apporté par un alguaſil de la cour, & ſix archers qui entrerent dans la ſalle avec un décret de priſe-de-corps contre moi. A cette apparition qui me troubla extraordinairement, je ne doutai point que je ne fuſſe perdu. Tous mes parens s'offrirent à ma mémoire, & je m'attendois à chaque inſtant à voir paroître quelqu'un de leur part; car je ne croyois pas que d'autres perſonnes qu'eux puſſent avoir à Madrid action contre moi. Je me levai de table ſans ſavoir ce que je faiſois. Je voulus enfiler la porte, que je trouvai gardée par trois archers, Je gagnai enſuite une

fenêtre dans le deſſein de me ſauver par-là ; mais les trois autres archers m'en empêcherent. L'alguaſil, qui étoit un des plus raiſonnables de ſes confreres, remarquant le déſordre où je me trouvois, s'approcha de moi en ſouriant, & me dit tout bas : Seigneur cavalier, raſſurez-vous. Il ne faut point tant vous effrayer. L'affaire dont il s'agit n'eſt qu'une bagatelle. Vous en ſortirez avec honneur pour quelques piſtoles. Tenez, ajouta-t-il, en me donnant le décret, liſez ; vous verrez que vous vous alarmez mal à propos. Ces paroles, qui me parurent d'un railleur, qui, bien inſtruit de mes tours, ſe divertiſſoit à me faire prendre le change, ne diminuerent pas ma crainte. Je m'aſſis d'un air tremblant, & parcourant des yeux ce papier, j'y lus le nom de Dona Helena de Melida. Je reſpirai un peu : & m'adreſſant à l'alguaſil : Que ſignifie ceci, lui dis-je ? Quoi ! c'eſt cette dame qui m'a fait arrêter ? Que lui ai-je donc fait ? Elle prétend, me répondit-il, en riant encore, que vous avez obtenu d'elle par la force ce que ſa vertu refuſoit à vos deſirs.

Qu'entends-je, m'écriai-je avec une extrême ſurpriſe ! Hélene ſeroit-elle aſſez effrontée pour ſoutenir que je ſuis

coupable d'un pareil crime ? Pourquoi non, repartit l'alguaſil : Monſieur l'officier, lui dis-je, vous me paroiſſez un très-honnête homme. Conſidérez, je vous prie, l'injuſte perſécution qu'on me fait. Je vous proteſte que bien loin d'avoir employé la violence pour parvenir au comble de mes vœux, la belle Hélene a fait plus de la moitié du chemin. Si vous ſaviez combien d'argent j'ai dépenſé. . . . . Je n'en doute pas, interrompit-il. Je ne connois que trop cette nymphe & ſa friponne de mere ; elles demeurent depuis dix ans à Madrid, où elles ne font pas d'autres métier que celui d'attraper les jeunes étrangers. Vous êtes le troiſieme à qui elles font le tour dont vous vous plaignez ; & entre nous, je ne crois pas que vous puiſſiez vous tirer de leurs pattes, qu'aux dépens de votre bourſe. Je penſe comme vous, repris-je, qu'il n'y a pas d'autre moyen de terminer promptement & ſans bruit cette affaire. Je vous conjure, ajoutai-je, en lui gliſſant ſecrétement dans la main une bague de douze à quinze piſtoles, de vous méler de cet accommodement. Il mit la bague à ſon doigt, & me répondit d'un ton d'alguaſil, qu'il alloit trouver ces dames, & que ſi elles refuſoient de ſe déſiſter de

leur pourſuite contre moi, il les menaceroit de ſon attention à leur conduite, ce qui ne manqueroit pas de les rendre raiſonnables.

En achevant ces mots, il me laiſſa dans la ſalle avec ſes archers, qui faiſant briller à mes yeux la pointe de leurs hallebardes, me tinrent en reſpect juſqu'à ſon retour, Si l'hôteſſe, que je regardois avec raiſon comme l'auteur de cette fourberie, eût été préſente, je me ſerois un peu ſoulagé en l'apoſtrophant dans les termes qui lui convenoient; mais pour éviter mes reproches, elle avoit pris la fuite à la vue de ces limiers de juſtice. Je n'étois pas ſans inquiétude en attendant le réſultat de la conférence qui ſe tenoit dans l'appartement de mes parties. Je n'étois pas aſſez aſſuré de la fidélité de mon procureur, pour le croire plus dans mes intérêts que dans ceux de ces créatures. Néanmoins il agit rondement dans cette occaſion. Il les obligea de ſe contenter de cent piſtoles, dont il y en eut vingt pour lui. Je bénis le ciel d'en être quitte à ſi bon marché. Je ſortis de l'hôtellerie pour n'y jamais rentrer, & je me retirai dans ma maiſon, fort ſatisfait de voir que cette aventure n'avoit pas fait le moindre bruit.

CHAPITRE XIII.

Gusman recherche la fille du Banquier, & l'épouse. Suite de ce Mariage.

Aussi-tôt que je fus débarrassé d'Hélene, de sa mere & de mon hôtesse, je m'abandonnai entiérement à mon nouvel amour. Je ne songeai plus qu'a devenir gendre de Dom André, qui de son côté, craignant que je ne m'embarquasse dans quelque commerce de galanterie, avoit autant d'impatience de me donner sa fille, que j'en avois de l'obtenir. J'allai dès le lendemain chez ce banquier, qui me retint à dîner. Sur la fin du repas, ma future parut comme par hasard. Je me levai d'abord pour la saluer & lui témoigner la surprise agréable que son arrivée me causoit. Elle répondit d'un air modeste à mon compliment, & voulut en même-tems se retirer. Son pere l'arrêta : Eugénie, lui dit-il, demeurez avec nous. Ce convive est de mes amis & je suis bien-aise de le lui faire connoître en vous permettant de vous entretenir avec lui. Je ne manquai pas de le remercier,

d'une si grande faveur, dont je parus charmé, & à laquelle dans le fond j'étois encore plus sensible que je ne le paroissois.

J'entrai donc en conversation avec Eugénie, & pour comble de joie, Dom André, sous prétexte d'avoir quelques lettres à lire, se retira dans un coin de la salle où nous étions, pour nous laisser un peu plus libres. S'il en usa de cette sorte pour me faciliter un doux entretien, il ne favorisa pas un sot : car je profitai de l'occasion, ne croyant pas en trouver jamais une meilleure pour me déclarer. Je mis en œuvre tout mon génie, qui me servit assez bien ; & la dame m'enchanta par la délicatesse de son esprit. Pendant ce tems-là, le pere faisant fort l'occupé, me demandoit quelquefois pardon de me tenir si mauvaise compagnie. Je lui rendois alors compliment pour compliment, & allant toujours mon train, j'en contois à sa fille d'une voix basse, comme si j'eusse craint de le distraire de sa lecture. Il y avoit déja près de trois heures que cela duroit, quand le banquier jugeant à propos de finir notre conversation, vint nous joindre, & Eugénie, après m'avoir fait la révérence, disparut.

J'étois si plein d'estime, ou plutôt si

amoureux de cette dame, que je me répandis en louanges ſur ſon compte, & parlant de l'abondance du cœur, je dis a Dom André qu'on ne pouvoit être plus touché que je l'étois du mérite de ſa fille. Ce vieux renard m'écouta fort attentivement. Enſuite pour m'exciter à m'expliquer plus clairement, il me tint de longs diſcours ſur la néceſſité où les gens de mon âge étoient de ſe marier pour éviter les écueils qu'ils avoient à craindre, & ſur l'importance de bien choiſir une femme, puiſque c'étoit elle ordinairement qui faiſoit le bonheur ou le malheur de ſon époux. De là paſſant aux ſentimens favorables qu'il avoit conçus pour moi, il me dit que j'avois gagné ſon cœur par mes manieres honnêtes, & par la confiance que j'avois eue en lui; & que je pouvois compter qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour me le perſuader. Je ne demeurai pas court à des paroles ſi propres à m'obliger de rompre le ſilence. Je lui découvris le fond de mon ame, & lui dis qu'il pouvoit me rendre le plus heureux des hommes en m'accordant Eugénie. Il rêva ou fit ſemblant de rêver pendant quelques momens, pour me faire croire que je mettois ſon amitié à une grande épreuve. Nous ne nous ſéparâmes pour-

tant pas, sans que je susse à quoi m'en tenir. Il m'embrassa tendrement quand je le quittai, & me dit qu'il avoit certaines vues pour établir avantageusement sa fille; mais qu'il me les sacrifioit, pour me marquer jusqu'à quel point il m'avoit pris en affection. A ces mots, je saisis une de ses mains, & je la baisai avec un transport qui lui témoigna mieux que tout ce que j'aurois pu lui dire, la reconnoissance dont j'étois pénétré.

Depuis cet entretien le banquier ne m'appela plus que son fils. Il se mêla de toutes mes affaires, m'avança, pour achever de meubler ma maison, les premiers six mille francs qu'il s'étoit engagé à me payer dans trois mois, & me fit avoir à bon marché quelques meubles magnifiques, qu'une personne qui avoit besoin d'argent se trouva dans la nécessité de vendre. Enfin, je mangeois tous les jours avec mon beau-pere futur. Je voyois sa fille en toute liberté. Je jouissois de tous les priviléges de gendre, si vous en exceptez celui que la seule qualité d'époux me pouvoit donner. Une chose me surprenoit, c'est que dans les conversations que j'avois eues jusques-là avec Dom André, il ne m'avoit point du tout parlé de dot.

Je voulus le ſonder ſur cela ; & voici ce qu'il me dit : Ne vous attendez pas à recevoir beaucoup d'argent le jour de votre mariage. Vous ne toucherez que dix mille francs ; mais vous pouvez faire fonds ſur cinquante mille après ma mort. Cette dot me ſembla bien mince pour la fille d'un homme que je croyois bien riche. Néanmoins, faiſant réflexion que les marchands n'aimoient point à ſe deſſaiſir de leurs eſpeces, je m'en contentai.

Je preſſai Dom André de ne me pas laiſſer languir plus long-tems dans l'attente d'être réellement ſon gendre, il ſe rendit à mon impatience, & les noces furent célébrées avec éclat. Mon beau-pere me compta les dix mille francs qu'il m'avoit promis, & qui furent bientôt employés. Je fis préſent à mon épouſe des pierrèries que j'avois de reſte. Je lui donnai des habits de la derniere magnificence, & je l'emmenai dans ma maiſon, où nous fîmes des réjouiſſances pendant quinze jours. Je pris des femmes & des valets pour la ſervir. En un mot, je me mis en état de me ruiner en fort peu de tems, ſi je ne trouvois moyen par mon induſtrie de gagner autant que je dépenſerois. Le banquier, à la vérité me faiſoit eſpérer des monts-d'or, pour

peu que la fortune secondât les projets qu'il formoit. C'étoit un homme à grands desseins, & son gendre étoit aussi de ce caractere-là. Nous ne nous proposions pas moins que de mettre en mouvement la cour & la ville, & de faire toutes les affaires du royaume. Malheureusement, pour y réussir, nous comptions, lui sur ma bourse, & moi sur la sienne. Ce qui n'étoit que pure illusion, comme nous nous en apperçûmes dès que nous fûmes obligés de nous communiquer l'un à l'autre l'état de nos fonds. Nous nous désabusâmes tous deux sans en venir aux reproches, puisque nous n'avions rien à nous reprocher. Au contraire, la mutuelle confidence que nous nous fîmes, rendit notre union encore plus étroite; & nous connoissant pour ce que nous étions, nous nous promîmes, à l'exemple des voleurs, de nous être fideles.

Notre société fit d'abord un très-grand bruit, par le soin que Dom André prenoit de dire d'un air mystérieux à tout le monde, qu'il avoit choisi pour gendre un homme qui avoit des richesses immenses. Cela se répandit par-tout, & nous attira de la pratique. On venoit à nous préférablement à tous les autres banquiers; & nous aurions par notre

ſeul crédit augmenté de jour en jour la bonne opinion que l'on avoit de nos biens, ſi nous nous fuſſions bornés à vivre avec les marchands ; nous aurions infailliblement fait une groſſe fortune. Mais le foible étonnant que mon beau-pere avoit pour les perſonnes de qualité, nous empêchoit de nous enrichir. Ce qu'il venoit de recevoir d'une main, il le donnoit de l'autre. Il étoit ſi entêté d'un comte, d'un marquis, d'un chevalier de St. Jacques, qu'il ne pouvoit rien leur refuſer, lorſqu'ils s'adreſſoient à lui pour le prier de leur prêter de l'argent, pour peu qu'ils lui fiſſent d'honnêtetés. Ce qu'ils ne manquoient pas alors de lui prodiguer. Qu'un miniſtre en paſſant l'eût regardé d'un air gracieux, il lui faiſoit dès le lendemain des préſens auſſi conſidérables qu'inutiles. Il vouloit toujours ſuivre les chimeres que ſon eſprit enfantoit, & lorſqu'il m'arrivoit de lui en repréſenter l'extravagance, il ſe mettoit à rire, ſe moquoit de moi, comme ſi je n'euſſe pas eu le ſens commun, & me traitoit d'homme neuf en matiere d'affaires du grand monde.

Cependant, avec toute ſon expérience il diſſipoit tout ce que nous avions de plus liquide, & nous étions réduits à nous ſervir de toutes ſortes de moyens, pour

pour nous faire de nouveaux fonds. Que ne mettions-nous point en œuvre pour cela ! Nous nous mêlions d'acheter & de vendre. Nous troquions, nous prêtions à gros intérêts. Il n'y avoit aucun commerce que nous ne fissions. Outre ce que je savois déja, mon industrie, que je raffinois tous les jours en l'exerçant, me fournissoit de nouvelles idées pour le bien de la société. J'avouerai pourtant qu'avec tout cela, je n'étois qu'un ignorant en comparaison du beau-pere. Les profits que nous faisions auroient suffi pour nous entretenir agréablement, pour peu que nous eussions été capables d'user d'économie, & nous n'aurions pas été obligés de faire de méchantes affaires, qu'avec toute notre adresse nous avions quelquefois assez de peine à cacher. Mais nos dépenses domestiques étoient excessives. Si Dom André aimoit le luxe & la bonne chere, sa fille le surpassoit encore en cela. Elle ne trouvoit rien de trop riche & de trop beau pour elle. Nous avions une table de seigneur, une fois plus de domestiques qu'il ne nous convenoit d'en avoir, & notre maison ne désemplissoit point de parentes & d'amies qu'il falloit régaler à grands frais.

Ce train de vie ne flattoit pas moins

mon humeur que celle de ma femme, & je m'en accommodai à merveilles, tant que l'état de nos affaires fut floriſſant. Je ne m'en laſſai que deux ou trois années après notre mariage, & lorſque je m'apperçus que notre fortune commençoit à prendre une nouvelle & vilaine face, tant par notre mauvaiſe conduite, que par quelques coups de malheur qu'il nous fallut eſſuyer. Frappé du péril de nous voir bientôt à ſec, je voulus d'un air de douceur repréſenter ma crainte à Eugénie; Dieu ſait de quelle façon elle me reçut, & comme elle me traita. Je m'en plaignis à Dom André, qui lui fit des reproches; toute ſa famille même m'appuya: cependant mes plus douces paroles, les remontrances de ſon pere, & les prieres de ſes parens ne ſervirent qu'à l'aigrir davantage contre moi. En un mot, elle me déclara qu'elle ne prétendoit point que l'on fît la moindre réforme dans notre maiſon. Après cet arrêt, que le caractere de ma femme rendoit définitif, je pris ſagement le parti de ne plus la contredire, & de m'armer d'une nouvelle patience.

Je ne laiſſois pas pourtant de voir avec une extrême douleur fondre ainſi mon argent d'Italie, & s'en aller au bruit du tambour, ce qui m'étoit venu au ſon

de la flûte. Je ne pouvois penſer aux ſuites de mon mariage, ſans ſoupirer amérement de regret d'avoir été aſſez inſenſé pour me marier. Quelquefois, pour m'excuſer d'avoir fait cette ſottiſe, je me rappellois la figure brillante que faiſoit Dom André, lorſque je devins ſon gendre, & je me diſois à moi-même : Qui ſe ſeroit jamais imaginé que tu trouverois ta ruine dans un établiſſement qui ſembloit te répondre de la plus ſolide fortune ? Quand je remarquai qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de me ſoutenir encore long-tems ſur le même pied où j'étois, je m'adreſſai au beau-pere, pour lui demander conſeil dans une conjoncture ſi délicate.

C'eſt dans cette occaſion qu'il me fit voir qu'il étoit conſommé dans toute ſorte de rubriques. Il s'agit ici, me dit-il, de faire ce que j'ai fait moi-même en pareil cas ; il s'agit de ſauver le bien qui nous reſte aux dépens de celui du prochain. Alors, ſans perdre de tems, il compoſa des contre-lettres, des tranſports, de faux contrats, & je ne ſais combien d'autres actes ſemblables, tous également dignes d'une récompenſe publique, ſi l'on rendoit juſtice aux honnêtes gens qui en font uſage. Il n'en demeura pas à ces prudentes précautions ; pour re-

mettre en vigueur mon crédit, qui lui étoit néceſſaire, il me fit acheter une rente de cinq cents ducats que ſon frere poſſédoit ; quand je dis acheter, je veux dire en apparence, car nous n'avions pas, le beau-pere & moi, à nous deux la ſomme d'argent que nous devions montrer au notaire, afin qu'il pût témoigner que la rente avoit été payée. Il ne nous en coûta que cinquante écus d'intérêt, pour avoir cette ſomme que nous empruntâmes pour un jour ſeulement, & cette vente ſe fit par ce moyen. Bien entendu qu'en même tems je remis au vendeur un écrit, par lequel je déclarois formellement que ladite rente deſdits cinq cents ducats ne m'appartenoit pas, & qu'elle étoit réellement à lui, à qui j'en abandonnois la jouiſſance, comme une choſe à laquelle je n'avois aucune prétention. J'étois très-content de ces tours de paſſe-paſſe, parce qu'ils m'étoient avantageux. De plus, je ſavois qu'on les faiſoit ſans ſcrupule dans toutes les villes marchandes, les contre-lettres ſur-tout me paroiſſoient une belle invention pour le commerce.

Grace à mon beau-pere, je me vis donc aſſuré de quelque choſe, en cas que la fortune me devînt tout-à-fait contraire ; & pouvant négocier de nou-

vel argent sur ces cinq cents ducats de rente, je continuai mon train ordinaire. Malheureusement il n'étoit pas possible que ce fût pour long-tems. Les gens qu'on trompe se désabusent ; & d'ailleurs, ma femme dépensant toujours plus que je ne gagnois, me réduisit enfin à la cruelle nécessité de succomber sous le poids dont j'étois chargé. Dom André fut encore assez heureux pour se tirer d'intrigue. Pour moi, je ne pus éviter les griffes d'un maudit alguasil, qui m'arrêta de la part de mes créanciers, & me conduisit en prison; mais ils furent bien sots, lorsque s'apprêtant à se saisir de mes effets, ils apprirent qu'ils étoient à couvert. J'eus pourtant la concience assez bonne, pour ne vouloir pas qu'ils perdissent tout ; je leur donnai la dixieme partie de leur dû, & je m'engageai à leur payer le reste dans dix ans. C'est ainsi que je me tirai de leurs mains.

L'orgueilleuse Eugénie conçut un si grand déplaisir de mon emprisonnement & de ma banqueroute, dont elle s'imaginoit que toute la honte ne tomboit que sur elle, qu'il n'y eut pas moyen de la consoler. Elle en mourut de chagrin, & comme elle ne laissa point d'enfans, je me trouvai dans l'obligation de rendre

ſa dot. Ce qui, dans l'état où j'étois, ne pouvoit que m'incommoder, ou plutôt achever de m'abîmer. Auſſi, pour dire la vérité, les larmes que ſa mort me fit répandre, ne furent pas l'effet du regret d'avoir perdu ma femme. Je ne pleurois que l'argent qu'elle m'avoit dépenſé follement, & celui que j'avois à remettre au beau-pere. Je ne manquai pas toutefois de faire le bon mari par bienſéance, & j'ordonnai des funérailles ſi ſuperbes, que mes créanciers en murmurerent. Etant devenu veuf, je ne ceſſai pas de vivre en bonne intelligence avec Dom André. Véritablement notre ſociété ſe rompit, & je rendis à ce banquier ſes dix mille francs, ſans avoir avec lui la moindre diſpute. Outre que je n'aurois pas gagné à le chicaner, c'étoit un homme qui étoit le maître de mes affaires, & dont j'avois encore beſoin. Je fis donc fort docilement tout ce qu'il exigea de moi, & il me ſut ſi bon gré de la conduite que j'avois tenue avec lui, qu'il en uſa de ſon côté parfaitement bien avec moi.

CHAPITRE XIV.

Gusman, après la mort de sa femme, veut embrasser l'Etat Ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruits de ses Etudes.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ma femme, & sa dot à son pere, je demeurai dans ma maison, seul reste de tous mes biens. Encore étoit-elle toute nue, à la réserve d'une chambre, que Dom André par compassion avoit bien voulu me laisser garnie de quelques meubles de peu de valeur. Là je m'occupois à faire des réflexions sur le passé, & à rêver aux moyens de subsister à l'avenir.

Me sentant dégoûté du monde, je résolus de le quitter. Il faut, disois-je, que je me tourne du côté de l'église; je pourrai trouver dans cet asyle le solide bonheur que j'ai jusqu'ici cherché vainement. Que de fripons ont fait fortune en prenant ce parti! Je veux essayer s'il ne me sera pas aussi favorable qu'à eux. Je puis devenir bon prédicateur. Au pis aller je pourrai acheter quelque bénéfice d

vente de ma maiſon. J'avoue que d'embraiſer l'état eccléſiaſtique, pour avoir dans la ſuite de ma vie toutes mes petites commodités, ce n'étoit pas avoir une vocation fort canonique ; mais je n'étois pas un homme à conſulter les canons. Une conſcience cautériſée comme la mienne, & ſur laquelle les remords qu'auroient dû me cauſer tant d'infâmes friponneries, n'avoient pu trouver priſe, étoit au-deſſus de pareils ſcrupules.

Dès ce moment je ne penſai plus qu'à vendre ma maiſon; ce qui fut bientôt fait. Il ſe préſenta un homme qui m'en donna preſque autant qu'elle m'avoit coûté. Après avoir placé à la banque l'argent qui m'en revint, je fis faire un habit eccléſiaſtique, qui conſiſtoit en une ſoutane, un manteau long & le collet eſpagnol. Voilà M. Guſman métamorphoſé tout d'un coup en perſonnage grave & impoſant. Mais je ne ſerai pas ſans doute le premier exemple d'un ſi biſarre changement, & de la grande inconſtance de bien des hommes.

Affublé de cet habit, je dis adieu à Dom André, & je partis pour la ville d'Alcala, où j'arrivai avant l'ouverture des écoles. Je ne fus pas long-tems ſans faire des connoiſſances, & j'eus le bonheur de rencontrer des étudians auſſi

vieux que moi. Je commençai par m'appliquer à l'étude de la philosophie, & j'y fis d'assez grands progrès. Je ne manquois pas une leçon, & j'étois fort occupé de mes devoirs scolastiques. Après avoir fait ce cours de deux ans, je pris mes licences de Maître-ès-Arts. J'étudiai en théologie, dans le dessein de passer Bachelier & de prendre ensuite les ordres sacrés. Mais ce qui doit vous paroître un miracle, c'est que pendant trois ou quatre années que je vécus de cette sorte, je n'eus aucun commerce avec les femmes, même les plus honnêtes. Je ne m'informois pas s'il y en avoit d'aimables dans la ville. J'évitois toutes les occasions d'en connoître. Je m'interdisois jusqu'à la curiosité de les regarder, tant il est vrai qu'une nouvelle passion, & telle que le genre d'ambition qui s'étoit emparé de mon cœur, impose silence à celle qui nous a dominé précédemment. Je n'avois pas tort de me tenir ainsi en garde contre mon penchant pour le beau sexe ; je savois par expérience combien il étoit redoutable pour moi.

En attendant que je pusse recevoir les Ordres, je commençai à m'écarter de toutes les compagnies, & pour vivre plus réguliérement, à fréquenter les lieux saints. Un jour qu'il faisoit un très-beau

tems pour la promenade, je ſortis de la ville pour aller en pélerinage à Sainte Marie-du-Val, agréable hermitage qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieue; je rencontrai en chemin un grand concours de monde, qui avoit entrepris comme moi ce petit voyage par dévotion, & la chapelle de la ſainte en étoit ſi remplie, qu'en y arrivant je ne ſus où me placer pour faire ma priere. Un dame qui n'étoit qu'à deux ou trois pas de moi, remarquant ma peine, ſe retira promptement en arriere, comme pour m'inviter par cette action à me mettre auprès d'elle. Je fus ſurpris & touché de cette honnêteté d'une femme qui m'étoit inconnue & à qui je croyois l'être. Malgré la gravité que j'affectois, je ne pus me défendre d'attacher ma vue ſur une perſonne ſi polie, & je ne dôutai point, à voir la propreté de ſes habits, que ce ne fût une dame hors du commun.

Elle me cachoit avec ſoin ſon viſage, ne me laiſſant appercevoir qu'un œil, qui me lança une œillade, dont je fus percé juſqu'au fond du cœur. Je me gliſſai tout ému derriere la belle, & voulant lui témoigner ma reconnoiſſance par quelques paroles obligeantes, je lui dis tout bas: Que vos politeſſes ſont dangereuſes! Je crois que vous ne les

craignez guere, me répondit-elle sur le même ton. Je n'osai lui répliquer, de peur d'être entendu de quelques femmes qui étoient autour d'elle, & qui me paroissoient de sa compagnie. Je les regardai toutes, & m'étant sur-tout appliqué à en considérer une qui se cachoit moins que les autres, je la reconnus pour la veuve du docteur Gracia, professeur en médecine, femme déja surannée, & qui tenoit des pensionnaires. Je savois qu'elle avoit trois filles, qu'on appelloit par excellence les trois Grâces, à cause du nom de leur pere, & qui véritablement passoient pour des personnes charmantes. Je ne doutai point que la dame à qui je venois de parler, ne fût une de ces trois illustres sœurs, & comme la renommée vantoit particuliérement la beauté de l'aînée, aussi-bien que son bon esprit, je souhaitai que ce fût celle-là. Souhait que je ne pus former, sans craindre en même tems pour mon cœur. Il faut tout dire; avec la réputation d'être fort jolies, elles avoient celle de n'être pas des vestales; ce qui ne me surprenoit point, le docteur Gracia ayant laissé ses affaires dans un état qui avoit obligé sa veuve à prendre des pensionnaires pour soutenir sa maison. Si la médisance ne respecte pas les filles élevées avec sévé-

rité, comment pouvoit-elle épargner les trois Grâces, qui étoient ſans ceſſe environnées de galans? Elles avoient appris la muſique, & leur pere, homme de plaiſir, s'étoit plus attaché à les rendre propres à la ſociété, qu'à les former à la vertu.

J'étois parfaitement inſtruit de tout cela; comme de leur côté elles n'ignoroient pas qui j'étois. On leur avoit dit que je ſavois la muſique à fond, que l'argent ne me manquoit point, & que j'avois un penchant naturel à le dépenſer. Ces bonnes qualités, qu'elles aimoient fort dans un homme, leur donnerent envie de me connoître & de m'engager à groſſir le nombre de leurs penſionnaires. Elles m'en avoient adroitement fait faire la propoſition, que j'avois rejettée, de peur de m'embarquer dans une nouvelle galanterie. J'avois même bien fait ſerment d'éviter tous les piéges que l'amour me tendroit, & je ne croyois pas que dans le lieu Saint où je me trouvois, je violerois mon ſerment. Néanmoins je ſentis certaine agitation qui reſſembloit ſi fort aux premiers mouvemens d'une paſſion naiſſante, que j'en fus alarmé. Guſman, me dis-je à moi-même, prens garde de faire ici une folie. Quel Dieu viens-tu adorer dans cette égliſe?

Ne

Ne laisse pas surprendre ton cœur. Veux-tu perdre le fruit de tant d'années d'étude ?

Dans le tems que ma raison se révoltoit ainsi contre ma foiblesse, les dames ayant fini leurs prieres, se leverent pour sortir. Elles étoient au nombre de sept à huit personnes, toutes de la même compagnie. Elles passerent devant moi. Je me levai aussi-tôt pour les saluer. Celle qui m'occupoit l'esprit, & qui étoit effectivement l'aînée des trois sœurs, sous prétexte de rajuster sa mante, me fit voir adroitement son visage. J'en fus frappé vivement, & les regards dangereux qu'elle jetta en même tems sur moi, acheverent de me troubler. Peu s'en fallut, dans le désordre où étoient mes esprits, que je ne la suivisse, entraîné par je ne sais quel charme qu'on ne peut concevoir si on ne l'a éprouvé. Cependant un mouvement qui ne pouvoit venir que du ciel, me retint tout-à-coup, & me donna la force de résister à un attrait si puissant. Je me représentai dans le moment le péril que je courois, & considérai l'abyme où j'allois me précipiter. Je me remis à genoux pour continuer ma priere, ou plutôt pour la commencer; car j'avois été jusqu'alors si distrait, si ému, qu'il ne m'avoit pas

été poſſible de m'en bien acquitter. Je ne pus même détourner mon eſprit de l'image enchantereſſe qui l'occupoit, & plus agité qu'un vaiſſeau qui ſe trouve ſans voile & ſans gouvernail au milieu de la mer, je cédois aux divers mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travailloit ne me permettant plus de demeurer dans la chapelle, j'en ſortis, non pour marcher ſur les traces de la beauté qui avoit fait tant d'impreſſion ſur moi; au contraire, je voulois la fuir; & craignant de la rencontrer ſur le chemin de la ville, je pris une autre route. Je tournai mes pas du côté de la riviere, dans l'eſpérance qu'en me promenant le long de ſes bords, je perdrois inſenſiblement le ſouvenir de cette redoutable perſonne, dont toute ma philoſophie ne pouvoit me détacher. Peut-être ſerois-je redevenu tranquille à force de réflexions, ſi mon étoile ne m'eût conduit à ma perte. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi, me fit tourner la tête du côté qu'elle partoit, & la premiere choſe qui s'offrit à ma vue fut Dona Maria Gracia, cette même Dame dont j'évitois les charmes avec tant de ſoin. C'étoit elle qui chantoit, aſſiſe ſur l'herbe fleurie, tandis que ſes ſœurs & les autres dames de

sa compagnie étendoient auprès d'elle une magnifique collation.

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi; je m'avançai vers elles en les saluant: Convenez, mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre par-tout; mais pour être pafaitement heureux, il faudroit que je fusse de votre écot. Dona Maria me répondit en souriant, qu'il ne tiendroit qu'à moi d'en être. Qu'aussi-bien il étoit juste que tant de bergeres eussent du moins un berger pour les défendre des loups. Cette réponse me ravit & m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des dames, j'ôtai mon manteau, pour être plus à mon aise, & m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gaieté de mon humeur. Animé de la présence de la personne qui me charmoit, je brillai dans cet entretien. La mere & les filles me firent, comme à l'envi, des honnêtetés. Il me sembloit n'avoir jamais passé des momens si agréables. Je me repentois de ne m'être pas plutôt faufilé avec une famille si charmante, & d'en avoir fui les occasions. Les autres dames étoient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avoit de plus aimable à Alcala se trouvoit là

raſſemblé. C'eſt ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en ſurent bon gré, & pour me montrer que je leur rendois juſtice, elles ſe diſpoſerent, après avoir fait collation, à former un concert. Deux dames prirent des guitares qu'elles avoient fait apporter, & Dona Maria, avec quelques autres qui avoient de la voix, les accompagna. Une guitare me fut enſuite préſentée, & l'on me pria de jouer quelques airs à danſer, ce que je fis avec moins de plaiſir que je n'en eus à voir les danſes légeres de ces dames, qui paroiſſoient à mes yeux dans cette prairie autant de Nymphes de Diane.

L'aînée des trois ſœurs étoit la danſeuſe qui avoit le plus de part à mes regards. Elle avoit un air de nobleſſe & des graces qui la diſtinguoient de ſes compagnes. On ne ſera pas étonné qu'un homme qui prenoit feu auſſi facilement que moi, ne pût réſiſter à ces belles qualités. Je devins ſi amoureux de Dona Maria, que je ne voyois plus qu'elle. Lorſqu'elle eut ceſſé de danſer, je m'aſſis à ſes pieds, & lui préſentant la guitare que j'avois entre les mains, je la conjurai d'en jouer elle-même, & de chanter en même tems. Ce qu'elle ne refuſa point de faire, à condition que je

l'accompagnerois aussi. Elle avoit oui parler de ma voix, & elle mouroit d'envie de l'entendre. Comme je n'en avois pas moins de la satisfaire, je fis aussitôt retentir la prairie de cete voix touchante, que je ne faisois jamais éclater, sans m'attirer des applaudissemens. Toute la compagnie en fut si contente, qu'elle ne pouvoit se lasser de me le témoigner.

Nous continuâmes à nous divertir de cette maniere, jusqu'à la nuit. Alors la veuve du docteur Gracia fit sonner la retraite, & nous commençâmes à défiler tous vers la ville, de façon que Dona Maria & moi nous marchions les derniers; comme si déja d'intelligence tous deux nous eussions affecté de demeurer derriere pour nous entretenir en particulier.

Quand nous fûmes arrivés à la porte de la maison des trois sœurs, leur mere me pria d'entrer. Ce que je fis fort volontiers. On m'y présenta des rafraîchissemens, & je m'y arrêtai jusqu'à ce que je jugeai que la bienséance exigeoit que je prisse congé de la compagnie. Néanmoins, avant que je me retirasse, je demandai à la veuve la permission de la venir quelquefois assurer de mes respects. Enfin, je quittai Dona Maria. J'é-

tois ſi tranſporté d'amour, & j'en avois l'eſprit ſi troublé, qu'au lieu de m'en retourner chez moi, je pris le chemin de l'Univerſité. Je ne reconnus mon erreur, que lorſqu'étant arrivé à la porte, je me mis en devoir d'y frapper. On conçoit bien que je ne dormis guere cette nuit, après avoir paſſé la journée comme je l'ai raconté.

Je fus le jour ſuivant aux écoles de l'Univerſité, où ma diſtraction fut telle, qu'en ſortant, je n'aurois pu dire de quelle matiere on y avoit traité. L'après-dînée, ſans pouvoir m'en défendre, je me rendis chez Dona Maria, que j'écoutai plus attentivement que je n'avois fait mon Profeſſeur le matin, & qui me détacha ſi bien de l'Univerſité, que je ceſſai bientôt d'y aller. Je renonçai aux Ordres que j'avois voulu prendre. Je changeai mon habillement eccléſiaſtique en un habit ſéculier des plus riches, & après avoir payé mon hôte, je me mis en penſion chez la veuve du docteur Gracia, ou, pour parler plus juſte, je m'abandonnai au démon qui m'entraînoit. Tous les gens ſenſés, & qui étoient dans mes intérêts, déplorerent mon aveuglement. Le Recteur même eut la bonté de me faire une charitable remontrance ſur le changement de ma con-

duite ; mais tous ses discours judicieux furent inutiles. Il fallut que je subisse mon sort, qui étoit de m'abymer ; ou bien le ciel vouloit peut-être par-là dérober un mauvais sujet a l'église.

CHAPITRE XV.

Gusman se remarie à Alcala, & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec sa nouvelle Epouse.

JE vivois délicieusement chez mes nouvelles hôtesses. J'y faisois très-bonne chere ; elles prévenoient mes desirs, elles ne cherchoient qu'à me plaire en toutes choses. En un mot j'étois le maître du logis. Une vie si voluptueuse dura trois mois, au bout desquels je parlai de mariage. Nous fûmes bientôt d'accord sur les articles ; & pour pousser la folie encore plus loin, je fis une grande dépense en habits de nôces, tant pour la mariée que pour son prétendu. Il sembloit que j'eusse des écus à compter par boisseaux. Cependant, pour dire la vérité, je jouois de mon reste.

Ma belle-mere, qui étoit une bonne

femme facile à éblouir, voyant tout le fracas que je faiſois, s'imagina que j'avois des biens conſidérables, que la fortune de ſes autres filles étoit aſſurée, & qu'un gendre tel que moi alloit améliorer les affaires de ſa maiſon. Je feignis d'avoir reçu des lettres d'un de mes amis, qui me mandoit qu'il avoit occaſion de me procurer à Madrid un emploi honorable, & où je ne manquerois pas de m'enrichir en très-peu d'années. Je fis part de cette nouvelle à ma belle-mere, qui la croyant véritable, fut la premiere à me conſeiller d'accepter cet emploi, malgré le regret qu'elle avoit de me perdre.

Ce n'étoit pas là la ſeule raiſon que j'euſſe de quitter Alcala. J'en avois encore d'autres. Je me voyois fort court d'argent, & je n'étois pas bien-aiſe de montrer la corde dans une ville où j'avois juſqu'alors paſſé pour un homme aiſé. Outre cela, je voyois avec peine, que Dona Maria, depuis notre mariage, s'étoit aviſée de renouer commerce avec certains écoliers dont elle n'avoit pas dédaigné la tendreſſe auparavant. Ce qui me déplaiſoit d'autant plus, qu'elle ne pouvoit attendre de la reconnoiſſance de ces galans que des ſérénades & des boîtes de confitures. Je n'étois nullement

satisfait de ces viandes creuses. Il me sembloit qu'un mari qui vouloit bien fermer les yeux sur les galanteries de sa femme, méritoit du moins que l'abondance régnât dans sa maison. Je me résolus donc à m'éloigner d'un séjour où mon épouse avoit de si mauvaises connoissances; & d'aller nous établir à Madrid, où nous pouvions compter d'en faire de meilleures.

Nous étant préparés à ce voyage, nous dîmes adieu à nos amis & à notre famille, & nous nous rendîmes en bon équipage à Madrid, ville appelée à juste titre la ressource des malheureux. Je m'étois brouillé avec le seigneur Dom André mon beau-pere, à l'occasion de mon second mariage, que j'avois contracté contre son avis. Nous avions rompu tout commerce ensemble. Je ne songeois plus à lui; à l'égard de mes créanciers, comme j'avois encore devant moi plus de deux ans, j'étois fort en repos de ce côté-là. J'espérois qu'avant qu'ils fussent en droit de m'inquiéter, je ferois quelque bon coup de ma façon, ou que la beauté de ma femme nous mettroit en état d'aller nous faire loin d'eux un solide établissement.

Un pauvre diable de marchand d'Alicante fut le premier qui donna dans nos

filets. Nous l'avions rencontré ſur notre route. Il s'étoit joint à nous, & pour ſes péchés, en voyant Dona Maria, il avoit conçu pour elle un amour violent. Nous nous en apperçûmes bien, lorſqu'étant arrivé à Madrid, il nous entraîna, pour ainſi dire, dans ſon auberge, où il nous aſſura que nous ſerions à merveille. L'hôteſſe, nous dit-il, eſt une des meilleures femmes du monde ; elle a des chambres de la derniere propreté ; & il demeure à deux pas de chez elle un fameux rôtiſſeur qui nous fournira tout ce que nous voudrons avoir. Il n'y eut pas moyen de tenir contre la vivacité de ſes inſtances, qui nous déclaroient aſſez la bonté de ſes intentions. Nous nous laiſsâmes perſuader & conduire à ſon auberge. Nous y fûmes parfaitement bien reçus par l'hôteſſe, qui nous parut effectivement d'un très-bon caractere & fort amie du marchand. Elle nous donna la plus belle chambre de ſa maiſon, & s'offrit civilement à nous rendre ſervice dans toutes les occaſions où nous pourrions avoir beſoin d'elle.

Notre compagnon de voyage nous pria de lui laiſſer le ſoin de nous faire apprêter un bon ſouper, & il s'en acquitta en homme riche & qui avoit envie de plaire. Il n'épargna rien pen-

dant le repas pour gagner mes bonnes graces. Il me fit plus d'honnêtetés qu'à ma femme, peut-être parce qu'il me croyoit plus opposé qu'elle à son dessein. Après le souper, je demandai à compter, & l'on me dit que tout étoit payé. J'en fus ravi; mais pour lui faire connoître que je savois régaler aussi-bien que lui, je l'invitai à diner pour le lendemain. J'envoyai chercher le traiteur ou rôtisseur, car il étoit l'un & l'autre, & je lui ordonnai de préparer un repas délicat pour trois personnes. Il est vrai que je me promettois bien que le Marchand en feroit les frais; & pour cet effet, aussitôt que nous eûmes dîné, je sortis, sous prétexte d'avoir une affaire de conséquence qui m'appeloit dans le quartier de la cour, en le priant de m'excuser & de vouloir bien tenir compagnie à mon épouse. C'étoit là justement ce qu'il souhaitoit, & moi de même. Dona Maria, quoiqu'assez parée de sa beauté naturelle, avoit passé toute la matinée à y ajouter tous les charmes qu'elle avoit pu emprunter de l'art. De sorte qu'elle avoit un éclat dont il étoit tout ébloui. Elle lui proposa de jouer pour le désennuyer, & lui gagna cent beaux ducats qu'il voulut perdre par galanterie.

Ce ne fut là que le commencement

du branle ; car devenant plus libéral à meſure qu'il prenoit plus d'amour, il ſe jetta dans une dépenſe effroyable. Il fit préſent à ma femme de pluſieurs habits magnifiques, & de quantité de bijoux. Il la menoit tantôt à la promenade, tantôt aux ſpectacles, & nous régaloit elle & moi tous les jours à grands frais. Je m'imagine, me dira-t-on, que toutes ſes générosités n'étoient pas en pure perte pour lui. Je le crois auſſi. Dona Maria étoit naturellement trop reconnoiſſante pour les payer d'une parfaite ingratitude. Mais c'eſt de quoi je ne me ſouciois guere. L'époux d'une coquette, quand il eſt dans l'indigence, & qu'il trouve ſon compte à laiſſer ſa femme coquetter, doit être complaiſant. Les ſots ſont les galans qui achetent chérement de lui une choſe dont il eſt ſaoul. Pour moi, je me revis en peu de tems par ma complaiſance dans une gracieuſe ſituation. Tout ce qui nous chagrinoit mon épouſe & moi, c'eſt que notre hôteſſe faiſoit ſemblant de ne ſouffrir qu'à regret la bonne intelligence qu'elle voyoit entre ma femme & le marchand. On ne lui avoit fait que de petits préſens pour la rendre traitable ; elle vouloit de plus grands profits ; cela fut cauſe que nous délogeâmes. Nous louâmes une maiſon toute

toute entiere, pour y vivre en pleine liberté, & nous la garnîmes d'assez beaux meubles, dont le Senor Diego (c'est ainsi que se nommoit le marchand), eut la bonté de faire la dépense. O la joyeuse vie que nous menions là-dedans! la bonne chere, l'amour & tous les plaisirs sembloient y faire leur séjour.

Le marchand ne pouvoit être plus satisfait qu'il l'étoit de son sort, & nous n'étions pas moins contens du nôtre. La concorde & la paix régnoient dans notre petit ménage, lorsqu'un jeune seigneur Flamand, beau, bien fait & à grand équipage, vit ma femme à la comédie avec le Senor Diego, & la trouva si aimable, qu'il eut envie de la connoître. Il ne souhaitoit pas moins de savoir qui étoit l'homme qui l'accompagnoit. La dame lui paroissoit une personne de qualité, tant par les habits que par son air noble, & le marchand avoit une mine basse, avec un habillement qui ne donnoit pas une idée avantageuse de sa condition. Il ne savoit que penser de ce bisarre assemblage. Il prit d'abord Diego pour un domestique de la Dame; mais Diego avoit avec elle un air familier, qui lui fit croire ensuite que c'étoit son mari. Pour être informé de la vérité, il les fit suivre après la comédie par un la-

quais qui avoit de l'eſprit, & ce laquais ayant tout découvert par ſes perquiſitions, lui en fit un fidele rapport. Le gentilhomme Flamand, ravi d'avoir jeté les yeux ſur une perſonne de bonne compoſition, ſe flatta de la ſouffler au négociant, dont la figure étoit ſi différente de la ſienne.

Pour y parvenir, il eut une ſecrete conférence avec notre ancienne hôteſſe, qu'il mit dans ſes intérêts par des préſens, & qui ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien ſervir pour ſon argent. Cette femme, dont nous nous étions ſéparés à l'amiable, nous venoit voir quelquefois. Elle ménageoit notre connoiſſance, ou, ſi vous voulez, celle de mon épouſe, pour en profiter dans l'occaſion. Un jour, dans un entretien particulier qu'elle eut avec Dona Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, & lui parla de façon, qu'elle l'engagea, ſans que Diego en ſût rien, à une promenade où ce jeune gentilhomme ſe trouva comme par haſard. Outre qu'il étoit fait à peindre & beau par excellence, il avoit l'eſprit agréable & inſinuant. Ma femme ſe ſentit d'abord du goût pour lui, & ne le laiſſa pas longtems languir. Les marques de reconnoiſ-

ſance de ce galant ne furent pas comme celles de Diego, des montres de dix à douze piſtoles, ni des habits de peu de valeur; ce furent des bourſes de cent doublons, des diamans de prix, de ſuperbes tentures de tapiſſerie & de la vaiſſelle d'argent. Vive la nobleſſe. Dès que nous vîmes que ce ſeigneur répandoit ſur nous ſes richeſſes à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, & nous commençâmes à négliger furieuſement notre Bourgeois d'Alicante. Plus de complaiſance, plus d'attention pour lui; Dona Maria en ſa préſence même favoriſoit ſon rival.

Le Senor Diego ne manquoit pas de fierté. C'étoit un des riches marchands qui ſe regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant ſouffrir qu'on lui préférât quelqu'un, après tout ce qu'il avoit fait pour moi, il en murmura. Des murmures, il paſſa aux reproches, & des reproches aux menaces. Ses emportemens exciterent mon courroux. Je lui parlai en homme qui vouloit être maître dans ſa maiſon; en un mot, je le maltraitai fort, & lui fis même comprendre, que s'il m'échauffoit encore les oreilles, je lui apprendrois à vivre. Dans le fond, je ne lui devois rien. S'il avoit beaucoup dépenſé chez moi, on lui en avoit donné

quittance. Il ne s'étoit point attendu que je le prendrois ſur un ton ſi haut, & jugeant par-là qu'il avoit plutôt été ma dupe que moi la ſienne, il prit le parti de ſe retirer en crevant de rage & de dépit, au lieu de rendre mille graces au ciel de l'avoir délivré d'une ſi dangereuſe ſangſue.

Le gentilhomme Flamand, bien loin de diminuer la dépenſe qu'il faiſoit au logis, l'augmentoit de jour en jour. Il nous accabloit de préſens. Auſſi c'étoit une choſe à voir que les grands airs que nous nous donnions. J'avois trois laquais, ma femme deux ſuivantes. Nous vivions comme ſi la proſpérité dont nous jouiſſions eût dû toujours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignés de ſa fin. Notre galant s'aviſa pour nos péchés & pour les ſiens, de vanter ſa bonne fortune à un comte de ſes amis, jeune Seigneur de la cour, & de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas ſitôt vu Dona Maria, qu'il devint rival du Flamand. Paſſe encore pour cela. Elle avoit aſſez d'eſprit pour les accorder tous deux. Mais le comte voulant aſſocier à ſes plaiſirs deux ou trois autres petits-maîtres, les introduiſit dans notre maiſon, où toute cette brillante jeuneſſe ſe mit à faire un fracas de tous les dia-

bles ; on n'entendoit au logis que rire & chanter nuit & jour ; on n'y faisoit que jouer & boire. Et comme ces jeunes gens n'étoient pas toujours bien en especes, ils empruntoient, ils pilloient, & tout leur argent venoit fondre chez nous, sans que je m'apperçusse que notre fonds augmentât de beaucoup, quoique nous tirassions journellement un profit certain de leurs débauches. Nous dissipions le bien, à mesure que nous le gagnions.

Une vie si agitée ne pouvoit manquer de nous attirer quelque malheur. Deux de ces petits-maîtres, déja désunis par la jalousie, eurent au jeu une dispute, qu'ils pousserent jusqu'à mettre l'épée à la main. Ils se battirent, & avant qu'on pût les séparer, il y en eut un qui fut blessé mortellement. Les parens de ces jeunes seigneurs, ayant appris que cet accident étoit arrivé dans ma maison, qui leur parut une source de désordres, m'envoyerent enlever de mon lit un beau matin par une grosse troupe d'archers, qui me menerent en prison, après avoir joué de la griffe chez moi & rafflé mes meilleurs effets.

Cette subite irruption de la justice réveilla désagréablement ma femme, qui se leva & s'habilla promptement pour

aller trouver le principal de mes juges, perſonnage des plus graves, & auſſi reſpectable par ſon air prude, que par ſon âge avancé. Elle ſe jeta les larmes aux yeux à ſes pieds, & implora ſon appui par des paroles très-touchantes. Le vieillard, malgré le froid des années, fut moins attendri par les diſcours de la ſolliciteuſe, qu'échauffé par les charmes de ſa perſonne. Il la releva, & pour lui donner, diſoit-il, une audience particuliere, il la fit entrer dans ſon cabinet, où tandis qu'aſſiſe auprès de lui, elle racontoit ſon affaire le plus à ſon avantage qu'elle pouvoit, le vieux ſatyre, qui ne l'écoutoit point, lui eſſuyoit les pleurs avec un mouchoir d'une main, & lui paſſoit l'autre en tremblant ſur la gorge. Enfin, il conſola mon épouſe, en lui faiſant eſpérer que la triſte aventure arrivée chez elle, n'auroit aucune fâcheuſe ſuite, & ſur le champ il envoya ordonner de ſa part au concierge de la priſon, de m'y faire un bon traitement. C'étoit un magiſtrat d'une grande autorité, & qui dès ce moment-là auroit pu m'en faire ſortir, s'il l'eût voulu; mais il avoit encore des audiences à donner à ma femme. Comme en effet, il lui dit en la quittant, qu'elle n'avoit qu'à le revenir voir

le lendemain à la même heure. Ce qu'elle fit. Il l'attendoit dans son cabinet, où elle le trouva frisé, poudré, musqué, avec une barbe retroussée. Il promit dans cette seconde visite que je serois élargi le jour suivant; & il fallut encore que ma femme prît la peine de retourner chez lui, pour recevoir de sa main l'ordre de mon élargissement.

Je m'estimai fort heureux de me voir si promptement hors de cette affaire, quoique ce fût aux dépens de la moitié de mes effets. Je me flattois qu'à l'ombre du puissant protecteur que Dona Maria venoit de se faire, nous pourrions impunément aller toujours notre train. Dès l'après-dînée, je me rendis à son hôtel, où je le remerciai de ses bontés. Il me reçut d'un air honnête, & me témoigna que je lui ferois plaisir de le voir quelquefois, & de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur, & je le suppliai, en prenant congé de lui, de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvois compter là-dessus, & pour m'en donner une forte assurance, il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fîmes une réception dont il eut tout lieu d'être content. Quand il auroit été le premier ministre de la monarchie d'Espagne, nous ne lui

aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimoit la musique, nous fimes, mon épouse & moi un petit concert qui fut fort de son goût. Ensuite nous le régalâmes de quelques confitures, qui lui donnerent occasion de nous en envoyer le lendemain une caille, dont on lui avoit fait présent.

Ce galant suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il étoit si bien reçu. Ma présence pourtant ne laissoit pas de le gêner; & pour m'écarter, il me dit un jour, qu'il m'avoit invité à dîner chez lui, qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'un homme qui avoit de l'esprit comme j'en avois, passât sa jeunesse dans l'oisiveté; qu'il avoit dessein de m'occuper en me faisant avoir un emploi; qu'il en savoit un qui me convenoit, & où je serois bien maladroit, si je ne m'enrichissois pas en peu de tems. Je lui répondis que je n'étois oisif que malgré moi; qu'il m'obligeroit sensiblement, s'il me procuroit quelque occupation utile, & que je m'en acquitterois de façon qu'il n'auroit aucun reproche à me faire. Deux jours après, il vint au logis, & me mit entre les mains une commission toute prête d'officier-Receveur des tailles du roi, en me signifiant qu'il falloit que dès le

lendemain, pour tout délai, je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guere cet emploi, je l'acceptai, & j'en fis à mon bienfaiteur les mêmes remercîmens que je lui aurois fait, s'il m'eût élevé à un des premiers postes du royaume. Ma femme n'en étoit guere plus contente que moi. Néanmoins nous résolûmes dans notre conseil secret d'en tâter un peu, & d'éprouver si pendant mon absence notre amoureux barbon seroit assez généreux pour réparer la perte du gentilhomme Flamand.

Je m'éloignai donc de Dona Maria, laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département. Je suis installé dans mon emploi; je me prépare à l'exercer. Mais hélas! que nous trouvons de près les choses différentes de ce qu'elles paroissent de loin! Je connus bientôt que mon poste n'étoit pas de ceux où l'argent nous vient en dormant, & que pour y gagner seulement ma vie, je devois m'attendre à suer sang & eau. Outre qu'en tourmentant les misérables & en faisant mille violences, on ne s'acquiert point l'amitié du public; en un mot, ce métier me déplut. Je ne sais si je n'eusse pas mieux aimé celui de voleur de grands

chemins. Auſſi me propoſois-je, au bout des trois premiers mois, de demander qu'on me rappelât. Ils n'étoient pas encore expirés, que mon patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa lettre me cauſa plus de joie, que je n'en avois reſſenti lorſqu'il m'avoit ſi charitablement tiré de priſon. J'abandonnai de bon cœur mon poſte, & m'en retournai vers mon protecteur, fort curieux de ſavoir pourquoi il s'ennuyoit de mon abſence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il ſe mit d'abord à ſe plaindre de l'humeur coquette de Dona Maria : Vous avez, me dit-il, une femme qui a un grand défaut. Elle n'aime que les jeunes gens. J'ai eu beau lui repréſenter que les fréquentes viſites qu'ils lui font, la perdront infailliblement. Juſqu'ici je n'ai pu l'engager à leur rompre en viſiere. C'eſt une petite incorrigible.

Je ne vous ai rappelé, pourſuivit-il, que pour vous informer de ſon indiſcrétion, & vous avertir de prendre garde à ſa conduite, de peur qu'il ne ſe paſſe encore chez vous une ſcene pareille à celle que vous ſavez. On ne trouve pas toujours des protections puiſſantes & déſintéreſſées. J'entendis bien ce que cela ſignifioit, & je promis au vieillard

d'employer tout le pouvoir que j'avois ſur ma femme, pour l'obliger de vivre avec plus de retenue. Après avoir fait cette promeſſe, qui réjouit un peu le bon homme, je me rendis chez moi, fort aſſuré que mon épouſe, de ſon côté, m'en alloit bien conter. Je l'excuſois par avance d'avoir fait quelques infidélités au protecteur, qui avoit un vrai viſage de vieux, & qui étoit encore plus vieux qu'il ne le paroiſſoit. Effectivement, à peine eus-je rapporté à ma femme ce qu'il venoit de me dire, qu'elle ſe déchaîna contre lui, le traitant d'infâme avare, & diſant qu'elle n'avoit reçu de lui depuis mon départ que des préſens frivoles.

J'entrai dans le reſſentiment qu'elle avoit de l'avarice de ce vilain jaloux, & je laiſſai venir dans ma maiſon plus de jeunes gens qu'il n'en venoit auparavant. Ce que notre magiſtrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avois manqué de parole ; & comme s'il eût fait ma fortune, il me dit que je reconnoiſſois bien mal les bienfaits dont il m'avoit comblé. Je feignis de vouloir m'excuſer, mais je n'en fis ni plus ni moins. Il me parla une ſeconde fois, ſe plaignant que pour pouvoir entretenir ma femme en particulier, il

étoit obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangeoient. Je perdis à la fin patience, & pour nous défaire d'un homme ſi incommode, je lui fis dire deux ou trois fois qu'il n'y avoit perſonne au logis, quoiqu'il ſût bien que nous y étions.

Dès qu'il s'apperçut que nous cherchions a nous affranchir de ſa tyrannie, ſon amour ſe convertit en haine, & ce juge paſſionné dans ſa fureur, nous fit condamner à ſortir de Madrid dans trois jours, ſous peine d'être enfermés pour le reſte de notre vie. Il s'imaginoit qu'il nous réduiroit par-là ſans doute à implorer ſa miſéricorde, & à faire ce qu'il lui plairoit. Il ſe trompa. Dès que cette injuſte Sentence nous fut ſignifiée, nous devinâmes aiſément qui l'avoit fait rendre, & nous prîmes la réſolution d'y obéir. Ma femme aimant mieux aller juſqu'au bout du monde, que d'avoir jamais à faire à ce vieux ſorcier; & moi voyant approcher le tems que mes créanciers attendoient peut-être avec impatience pour me faire remettre en priſon.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVI.

Gusman & sa femme ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Séville. Gusman retrouve là sa mere. Suites de cette rencontre.

Nous nous défimes dès le premier jour de nos meubles & de tout ce qui auroit pu nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous louâmes quatre mules, dont nous avions besoin, pour nous voiturer & pour porter notre bagage, & le troisieme d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une ville, où pour peu que nous eussions encore demeuré, nous aurions été obligés de vendre nos marchandises au rabais.

Nous prîmes le chemin de Séville, autant pour satisfaire le desir que j'avois de revoir ma patrie, que pour contenter Dona Maria, qui sur les merveilles qu'elle m'en avoit ouï raconter, souhaitoit ardemment d'en juger par ses propres yeux. Je lui avois dit, entr'autres choses, qu'on voyoit incessamment

arriver du Pérou à Séville un grand nombre de marchands chargés d'or, d'argent & de pierreries. Elle brûloit d'impatience d'eſſayer ſes regards ſur ces riches mortels, & de remplir ſes coffres de leurs dépouilles. Cependant, quelque bon deſſein que nous euſſions ſur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avois un ſecret plaiſir à conſidérer les pays par où j'avois paſſé, quoiqu'ils me rappelaſſent le ſouvenir des triſtes aventures de ma premiere jeuneſſe. Je reconnus le cabaret où j'avois été garçon d'écurie, & à la vue de Santillana, je m'imaginai ſentir encore ces excellens ragoûts de mulet dont on m'y avoit autrefois régalé. Je me ſouvins auſſi à quelques lieues de là des coups de bâton que j'avois reçus de deux archers de la Sainte Hermandad. Je dînai dans cette charmante taverne où l'on mangeoit des poulets en omelette, & le récit que je fis de cette hiſtoire à ma femme, la divertit infiniment. Enfin, je m'arrêtai à cet hermitage, qui m'avoit ſervi de gîte la premiere nuit de ma ſortie de Séville, & tranſporté d'une joie ſi tendre qu'elle m'arrachoit des pleurs, j'apoſtrophai le Saint dans ces termes : » O grand Saint » Lazare, quand je m'éloignai des de-

» grés de votre chapelle, j'avois la » larme à l'œil, j'étois à pied, misé- » rable, & vous me revoyez aujour- » d'hui content, bien en fond & bien » monté ».

Il étoit nuit quand nous arrivâmes à la ville. Nous descendîmes à la premiere hôtellerie que nous rencontrâmes en entrant. Nous y fûmes fort mal; mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode, j'en trouvai un dans le quartier de Saint Barthelemi, & j'y fis aussi-tôt porter mes hardes. Je demandai ensuite dans la ville des nouvelles de ma mere, & personne ne put m'en dire. Ce qui me fit croire qu'elle n'étoit plus au monde. Prévenu de cette opinion, qui m'affligeoit, je m'en retournai chez moi bien tristement. Néanmoins j'étois dans l'erreur. La bonne femme vivoit encore, & demeuroit à Séville même. J'appris qu'elle logeoit dans notre voisinage avec une jeune & belle personne, qui passoit pour sa fille. Bon sang ne peut mentir. Je ne sus pas sitôt le domicile de ma mere, que j'y volai. Je la vis, je la reconnus, & nous nous embrassâmes de part & d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes réciproquement

& en peu de mots, ce qui nous étoit arrivé depuis notre ſéparation. Chacun pourtant de ſon côté ne diſant que ce qu'il jugeoit à propos de dire. Cependant les vaiſſeaux qu'on attendoit des Indes n'arrivoient point. L'argent devenoit rare, & par conſéquent les profits de galanterie ne pouvoient être que fort médiocres. Il falloit néanmoins qu'on fît toujours la même dépenſe dans notre ménage, Dona Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'économie. J'étois même obligé, pour la contenter, de lui acheter des habits tous les jours. Nos fonds diminuoient à vue-d'œil, & nos chagrins augmentoient. Nous avions compté ſur les marchands du Pérou qui ne venoient pas, & ce n'étoit que dans l'eſpérance de diſpoſer de leurs piaſtres, que nous avions pris un ſi haut vol. Ma femme, à qui j'avois donné une grande idée de l'opulence & de la générosité de ces négocians, n'en pouvoit détacher ſon eſprit; & dans l'impatience qu'elle avoit de les voir arriver, elle me reprochoit leur retardement, comme ſi j'en euſſe été la cauſe. Tout retomboit ſur moi.

Pour comble de bonheur, je fis connoiſſance avec un Italien, capitaine d'une galere napolitaine. Il avoit eu

ordre de la cour de se rendre à Malaga, pour transporter l'Evêque de cette ville à Naples, & n'ayant pas trouvé ce Prélat prêt à s'embarquer, il venoit, en attendant, à Séville chercher des marchands qui eussent des marchandises de conséquence à faire passer en Italie, ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hasard dès le second jour de son arrivée chez un négociant, & comme il ne parloit qu'Italien, faute de pouvoir s'expliquer en Espagnol, qu'il entendoit pourtant, je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'officier fut ravi de voir un homme qui parloit sa langue aussi-bien que lui, & il se faufila si bien avec moi, qu'il ne voulut plus me quitter. Il avoit de l'esprit, & il étoit tres-agréable de sa personne. Je le menai chez moi, & le présentai à ma femme, qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits présens, & nous en aurions reçu de lui de plus considérables, s'il eût eu plus de tems à demeurer à Séville; mais il n'osa y faire un plus long séjour, dans la crainte de faire attendre l'Evêque de Malaga, & de se gâter dans l'esprit du premier Ministre. Ce n'étoit pas sans peine qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de Dona Maria; & je doute qu'il eût pu s'y ré-

ſoudre, s'il n'eût pas trouvé moyen de concilier ſon amour avec ſon devoir, en engageant ma chaſte épouſe à m'abandonner pour le ſuivre en Italie. Ce qu'il fit fort bien ſans truchement.

Après tout, je crois qu'il ne lui fut pas difficile de la déterminer à faire cette démarche; outre que ma femme aimoit le changement, je ſuis perſuadé que le capitaine qui l'enleva ne tarda guere à s'en appercevoir. Quoi qu'il en ſoit, au lieu de courir après elle, & de ſonger à la ratrapper, ce que j'aurois pu faire en allant à Malaga, où je ſerois arrivé avant qu'il eût mis à la voile pour retourner en Italie, je fis pont d'or à mon ennemi. Bien fou qui court après ſa femme qui l'a quitté. J'aurois plutôt remercié le Ciel de m'avoir délivré de la mienne, ſi pour me rendre ſans doute ſenſible à ſon éloignement, elle n'eût pas emporté avec elle tout ce qu'il y avoit de meilleur au logis. En quoi le capitaine l'avoit honnêtement aidée, ſans que j'y euſſe pris garde. Je n'en avois pas eu le moindre ſoupçon.

CHAPITRE XVII.

Gusman, après la fuite de sa femme, demeure quelque tems avec sa mere. Par quelle ruse il devient ensuite Intendant d'une femme de qualité.

J'EUS la prudence de tenir cette affaire secrete, pour éviter la honte d'un éclat, sans parler des lardons que les railleurs m'auroient donnés. Je vendis le reste de mon bien, qui consistoit en quelques meubles & en quelques hardes que ma femme n'avoit pas daigné emporter; & j'employai l'argent qui m'en revint, à me divertir avec mes amis. Ma mere s'accommoda le plus long-tems qu'il lui fut possible de la vie que je menois. Puis s'en étant enfin lassée, elle se retira dans la maison où elle avoit laissé Pétronille, en me disant qu'elle vivroit là plus en repos, & dans le fond cette fille étoit plus propre que moi à servir d'appui à sa vieillesse. Je ne m'opposai pas au dessein de ma mere, & nous nous séparâmes tous deux sans nous brouiller.

On ne ſera pas ſurpris ſi, en dépenſant toujours ſans rien gagner, je me trouvai bientôt réduit dans mon premier état; mais on s'étonneroit, ſi je diſois qu'en me revoyant gueux, je ſentis un chagrin mortel de n'avoir plus rien. On auroit raiſon. Cela ſeroit indigne d'un aventurier, qui, dans quelque mauvaiſe ſituation où le mette ſa fortune, doit toujours trouver des reſſources dans ſon génie. Auſſi le mien ne m'abandonna-t-il pas. J'appris un jour qu'il y avoit dans Séville une riche veuve dont le mari étoit mort dans les Indes gouverneur d'une ville, où il y avoit amaſſé de grands biens, dont elle jouiſſoit en Andalouſie; que cette dame, qui vivoit dans une haute dévotion, n'avoit point d'enfans, & que ſes héritiers étoient tous des perſonnes de conſidération; qu'elle avoit beſoin d'un intendant ou homme d'affaires, & qu'elle en faiſoit actuellement chercher un qui eût de la probité, n'ignorant pas que ces ſortes de places n'étoient pas toujours remplies par d'honnêtes gens.

Ce poſte tenta ma cupidité, & je réſolus de ne rien épargner pour l'obtenir, comptant ma fortune faite, ſi j'avois le bonheur de l'occuper. Après m'être bien tourmenté l'eſprit pour inventer quelque ruſe qui pût m'y faire parvenir, je m'ar-

rêtai à celle que je vais conter : Je découvris que cette dame avoit pour directeur un vieux Pere de l'ordre de Saint Dominique. On me dit qu'elle ne faisoit pas la moindre chose, sans avoir auparavant consulté ce bon religieux, qui avoit un empire absolu sur ses volontés. Cela me fit songer aux moyens de surprendre l'estime de sa révérence ; & c'étoit en effet une voie sûre pour arriver à mon but. Voici donc comme je m'y pris. Ma mere m'avoit donné une bourse assez propre ; j'y mis huit pistoles & vingt écus d'or. J'y ajoutai une bague de peu de valeur, un cachet d'or & un dé d'argent, dont ma mere avoit fait présent à ma femme, le jour qu'elles s'étoient vues pour la premiere fois. Après quoi, j'ôtai mon épée, & pris un habit simple & modeste. J'allai dans cet état au couvent des Dominicains, où je demandai à parler au révérend Pere dont je viens de faire mention. C'étoit un grand prédicateur & un saint homme, qui avoit fait plusieurs conversions. On crut que je venois le trouver sur sa réputation, pour me mettre au nombre de ses pénitens. On me conduisit à sa chambre. J'y entrai d'un air hypocrite ; & adressant la parole au religieux, sans oser attacher sur lui ma vue, je lui dis d'une

voix foible & douce : Mon très-révérend Pere, je viens de ramaſſer dans la rue cette bourſe, qui paroît pleine de pieces d'or ou d'argent. Quoique je ne ſois qu'un pauvre homme, je ſais bien qu'il ne m'eſt pas permis de la retenir. C'eſt pourquoi j'ai pris la liberté de vous demander, pour la remettre telle que je l'ai trouvée, entre les mains de votre révérence, pour qu'elle en diſpoſe comme il lui plaira.

Le bon Pere, à ces mots, ouvrit de grands yeux pour me conſidérer depuis les pieds juſqu'a la tête ; & auſſi charmé de mon action, qu'elle lui auroit paru condamnable s'il en eût pu pénétrer le motif, il loua d'autant plus la délicateſſe de ma conſcience, qu'elle étoit plus rare dans les hommes indigens. Il ne pouvoit aſſez m'admirer ; & ſe ſentant en même temps une envie de me rendre ſervice, pour récompenſer ma vertu, il me fit des queſtions ſur mon état & ſur mes talens, afin qu'il pût ſavoir de quoi j'étois capable : Mon révérend Pere, lui dis-je, il y a quelque temps que je ſuis à Séville, où je ne ſuis point occupé. J'ai quitté la recette des tailles de Madrid, où j'ai été employé, & où j'ai mieux aimé mettre du mien, que de me réſoudre à perſécuter

les pauvres gens. De receveur des tailles, je me ſuis fait intendant d'un grand ſeigneur, dont les affaires étoient fort dérangées. Néanmoins, avec l'aide de Dieu, je ſerois venu à bout de les rétablir, s'il ne les eût pas gâtées à meſure que je les raccommodois. Enfin, après l'avoir ſervi pendant quatre années, avec tout le zele & toute la fidélité que je lui devois, je ſuis ſorti de chez lui plus gueux que je n'y étois entré, & ſans avoir été payé de mes gages.

Le révérend Pere m'écouta juſqu'au bout avec une extréme attention; &, ſurpris d'entendre parler en ſi bons termes un homme dont l'habillement ne prévenoit point en faveur de ſon éducation, il me fit pluſieurs queſtions, & je lui répondis d'une maniere qui l'étonna. J'eus avec lui un entretien de deux heures; & il parut ſi content de moi, qu'il me témoigna que j'avois gagné ſon amitié: Allez, me dit-il enſuite en me congédiant, je dois, demain dimanche, prêcher dans notre égliſe. J'y publierai la bourſe que vous avez trouvée. Revenez ici mardi; j'eſpere que j'aurai quelque bonne place à vous offrir.

Après avoir quitté ſa révérence, je me rendis chez ma mere: J'ai perdu, lui dis-je, la bourſe que vous m'aviez

donnée, & dans laquelle ſont votre bague, votre cachet & le dé d'argent de Dona Maria, avec huit piſtoles & vingt écus d'or qui faiſoient tout mon bien. Heureuſement elle eſt tombée entre les mains d'un Pere Dominicain, qui doit la publier au ſermon qu'il fera demain dans ſon égliſe : il faut, s'il vous plaît, que vous l'alliez réclamer, comme une choſe qui vous appartient ; je ne veux pas paroître devant ce religieux, pour certaines raiſons que je vous dirai dans la ſuite. J'ajoutai à ce diſcours quelques inſtructions, avec quoi la bonne femme ne manqua pas le jour ſuivant de ſe rendre à l'égliſe des Peres de Saint Dominique. Elle entendit le moine prêcher. Il employa la plus grande partie de ſon ſermon à louer l'action que j'avois faite. Il ne pouvoit, diſoit-il, trouver des termes aſſez forts pour faire l'éloge d'un pauvre homme, qui, ſans avoir égard à ſa miſere, n'avoit pas voulu retenir un bien qui n'étoit pas à lui. Enfin, le prédicateur s'étendit beaucoup là-deſſus, & parla d'une façon ſi pathétique, qu'il fit fondre en pleurs ſon auditoire. Toute l'aſſemblée, touchée de mon indigence en faveur de ma vertu, m'auroit volontiers fait part de ſes richeſſes. Il y eut même des perſonnes qui porterent

au Pere, après son sermon, de l'argent pour moi. Ma mere se fit connoître à lui pour la maîtresse de la bourse, en spécifiant ce qu'il y avoit dedans ; & lorsque le religieux la lui eût rendue, elle l'ouvrit devant lui, pour en tirer deux pistoles, qu'elle lui mit dans la main, en le priant de les donner, comme une marque de sa reconnoissance, à l'honnête homme qui avoit si bien observé les commandemens de Dieu. Ce ne fut pas tout encore : pour suivre exactement mes instructions, elle remit une pistole à sa révérence, pour faire dire des messes pour les ames du Purgatoire.

Ma bourse ayant donc ainsi passé sans péril par deux mains étrangeres, revint entre les miennes, comme elle en étoit sortie, à trois pistoles près. Le mardi ne fut pas si-tôt arrivé, que je retournai vers le dominicain, qui me reçut avec toutes les marques d'une véritable affection : Mon fils, me dit-il, une bonne vieille, à qui la bourse que vous savez appartient, est venue ici pour la réclamer, & je la lui ai rendue. Voici deux pistoles dont elle m'a chargé de vous faire présent de sa part. Je témoignai au religieux que je me faisois un scrupule de les accepter, attendu que je

n'avois fait que mon devoir en ne gardant pas le bien d'autrui, & que je ne méritois aucune récompenſe pour cela. Alors le Pere me dit que je pouſſois trop loin ma morale; & il m'obligea de prendre les deux piſtoles. Ce que je fis ſeulement par obéiſſance.

Enſuite ce bon dominicain m'apprit qu'il avoit une autre nouvelle à m'annoncer. Il ſe préſente, me dit-il, un poſte qui me paroît vous convenir. Il s'agit d'occuper une place d'intendant chez une dame des plus conſidérables de Séville. Vous ſerez heureux dans cette maiſon, & vous y gagnerez du pain pour le reſte de vos jours, ſi vous rempliſſez fidélement votre emploi, comme je n'en doute pas. J'ai conçu pour vous tant d'eſtime, que je n'ai pas héſité à vous ſervir de répondant. A des paroles ſi flateuſes pour un fripon, je me proſternai aux pieds de ſa révérence. J'embraſſai ſes genoux avec un tranſport qui lui fit aſſez connoître qu'il me faiſoit un grand plaiſir de me procurer une pareille place. Il m'aida auſſi-tôt à me relever, & m'aſſura qu'il me protégeroit toute ſa vie. Puis il me chargea d'une lettre pour la veuve en queſtion, en me diſant qu'il s'étoit entretenu de moi avec cette dame, & l'avoit préparée à me bien recevoir.

J'allai dès ce jour-là lui rendre chez elle mes premiers hommages ; & il ne me fut pas difficile de m'appercevoir, par l'accueil qu'elle me fit, que le religieux lui avoit dit des merveilles de moi. Elle me reçut moins comme un garçon qui se présentoit pour être son domestique, que comme une personne de mérite, à qui, par estime, elle auroit donné chez elle un logement. Le révérend Pere avoit aussi pris soin de régler mes gages & mes profits avec elle. Cependant, dans la crainte que ce réglement ne me satisfît pas, elle eut la bonté de me demander si j'en étois content. Je répondis d'un air modeste, qu'on ne pouvoit l'être davantage, & que je ferois tout mon possible pour qu'elle le fût autant de mes services. Ma personne & ma conversation lui plûrent infiniment ; & elle me témoigna de l'impatience de me voir chargé du soin de ses affaires, qui avoient, disoit elle, grand besoin d'être mises en ordre. Quoique rien ne m'empêchât de demeurer dans sa maison dès ce moment-là, je ne laissai pas, pour me faire encore plus desirer, de demander deux jours, & le troisieme enfin, j'y fis porter un coffre où étoient toutes mes hardes, qui consistoient en deux habits assez propres, & en quelques nippes.

On me donna un bel appartement, & je remarquai avec plaiſir que tous les autres domeſtiques me regardoient comme un intendant que madame prétendoit qu'on reſpectât. On me confia tous les papiers, & je m'appliquai avec tant d'ardeur au travail, que je fis plus de beſogne en quinze jours, qu'on n'en attendoit de moi dans un an. Ma maîtreſſe, ravie d'avoir fait l'acquiſition d'un homme d'affaires ſi expéditif, ne voyoit pas le dominicain, qu'elle ne lui en fît de nouveaux remerciemens. Ce qui cauſoit une extrême joie à ce bon religieux, qui ſe remettoit à me louer, & qui me croyoit effectivement un garçon integre & vertueux; tant il eſt vrai qu'un ſaint homme eſt facile à tromper.

J'étois ſouvent obligé d'aller demander à la dame des éclairciſſemens ſur des choſes dont je ne pouvois être inſtruit que par elle-même, & cela nous engageoit tous deux dans de longs entretiens. Il falloit me voir alors & m'entendre parler. J'étois tout ſucre & tout miel. Je joignois à l'air du monde le plus reſpectueux, des manieres pleines de douceur, & quand ſon propre intérêt me forçoit à la contredire, ce qui arrivoit quelquefois, je lui rendois mes contradictions agréables par les tours flatteurs & délicats dont

je savois les assaisonner. Il me sembloit que de jour en jour elle prenoit plus de goût à ma conversation : d'abord il y avoit des heures réglées pour nous entretenir de ses affaires domestiques, & c'étoit ordinairement le matin, tandis qu'elle étoit à sa toilette, & le soir après son souper. Elle ne s'en tint pas la ; elle se mit sur le pied de venir l'après-dînée dans mon cabinet, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, & d'y passer des heures entieres à me parler de toute autre chose que de ce qui concernoit l'administration de ses revenus. Elle en fit tant, qu'à la fin je connus les bonnes intentions qu'elle avoit pour moi. Je feignis long-temps de ne les pas pénétrer ; mais quand ces sortes de veuves s'abaissent jusqu'à jetter les yeux sur quelqu'un de leurs domestiques, elles en ont rarement le démenti. Elle fit les trois quarts & demi du chemin, & me dit, pour excuser sa foiblesse, que son dessein étoit de m'épouser sécrétement. Je m'abandonnai à ma bonne fortune, & certainement j'en aurois tiré de grands avantages, si j'eusse eu assez de prudence pour la conserver.

CHAPITRE XVIII.

Pourquoi Guſman perd tout-à-coup l'amitié de ſa Maîtreſſe ; & pour quelle raiſon il eſt condamné aux Galeres.

QUAND j'ai nâgé en grande eau, j'ai toujours eu le malheur de m'y noyer. Dès que je me vis aimé de ma maîtreſſe, & conſidéré des domeſtiques, comme celui qui faiſoit la pluie & le beau tems, je commençai à jouer un autre rôle dans la maiſon. Je tranchai du maître abſolu. J'achetai des riches habits. Je prodiguai l'argent; & pour comble d'extravagance, je pris un ſous intendant que je chargeai de tout l'embarras des affaires. Madame n'étoit pas plus prudente, & conſultant moins ſa raiſon que ſon amour, elle approuvoit, au lieu de blâmer, ma conduite indiſcrete.

Il n'en étoit pas de même de ſes parens ; comme ils la connoiſſoient pour une veuve fragile, & qu'ils viſoient à ſa ſucceſſion, ils obſervoient exactement ſes démarches & les miennes. Ils ne m'avoient pas déja regardé de trop bon œil,

lorsqu'ils m'avoient vu entrer à son service. Ils s'étoient défiés de mon air dévot, & ils furent fort alarmés, quand ils apprirent des gens du logis que j'y taillois & rognois à ma fantaisie. Cela leur fit penser d'étranges choses. Ils ne savoient qui j'étois; & ne me croyant pas marié, ils mouroient de peur que la tendre veuve ne me fît remplir la place du défunt gouverneur, si ce n'étoit pas une affaire déja faite. Cette crainte leur paroissoit d'autant mieux fondée, que leur parente avoit, quelques années auparavant, contracté un mariage clandestin avec un de mes prédécesseurs, qui, par bonheur pour les héritiers de la dame, étoit mort peu de temps après. J'inquiétois donc ces messieurs, qui tinrent entr'eux plusieurs conseils pour délibérer sur les moyens les plus prompts & les plus efficaces de me faire quitter la partie. Ils y auroient néanmoins perdu leur peine, si je ne me fusse pas détruit moi-même dans l'esprit de ma maîtresse, de la facon que je vais le dire :

Le commerce que j'avois avec elle devenoit moins vif de jour en jour de mon côté, pour deux raisons; la premiere, c'est que je possédois sans crainte & sans desir; & la seconde, c'est que la dame n'étoit pas bien ragoûtante. Pour surcroît de

malheur pour elle, il arriva que je trouvai une de ſes ſuivantes très-jolie. C'étoit une fille de ſeize a dix-ſept ans, faite à peindre, vive & coquette. Je ne ſais qui de nous deux fit les avances, car nous nous ſentimes tout-a-coup de l'inclination l'un pour l'autre, & nous nous le témoignâmes en même temps. Un homme a qui l'argent ne coûtoit rien à répandre, & qui dominoit dans la maiſon, n'étoit pas pour une ſoubrette une conquête à mépriſer. Elle m'écouta, & nous prîmes ſi bien nos meſures, que nous trompâmes tous les yeux. Il y avoit pourtant d'autres femmes au logis; mais il n'eſt pas poſſible que la plus ſecrete intelligence ne ſe découvre tôt ou tard. Célie, c'étoit le nom de la ſuivante, commença à ſe parer de bijoux, & à montrer de l'argent. Ses compagnes, par jalouſie, en avertirent leur maîtreſſe, qui leur ordonna de veiller ſur cette fille, & de ne rien négliger pour apprendre la cauſe d'une nouveauté qui lui étoit ſuſpecte. La veuve fut bien ſervie; on m'épia, on m'éclaira de ſi près, qu'on s'apperçut que j'avois avec Célie des entretiens nocturnes. Quel coup de poignard pour la patronne! Elle fut d'autant plus ſenſible à cette nouvelle, qu'elle étoit plus prévenue en faveur de ma fidélité. Elle ne

pouvoit me croire capable de cette perfidie, & elle voulut savoir la vérité avant que de faire éclater sa vengeance.

Je couchois dans une chambre qui communiquoit à la sienne par un cabinet où il y avoit une petite porte couverte d'une tapisserie. Ce que j'ignorois, c'est qu'il y avoit aussi une ouverture pratiquée dans le mur de ce cabinet, laquelle répondoit au chevet de mon lit, de sorte qu'il étoit aisé d'entendre par là tous les discours que je pouvois tenir dans ma chambre, & particuliérement quand j'étois couché. Cette fatale ouverture fut cause de ma perte. La veuve vint une nuit à cet endroit, d'où prêtant une oreille attentive à la conversation que j'avois alors avec Célie, elle entendit distinctement que nous faisions son éloge dans des termes bien mortifians pour elle. Quoique nous en dissions ordinairement beaucoup de mal, il ne nous étoit encore jamais arrivé d'en dire autant que ce soir-là. Il sembloit que le diable s'en mêlât pour nos péchés. Nous fîmes un sévere examen des défauts que chacun de nous avoit remarqués en elle; en un mot, nous la tournâmes en ridicule depuis la tête jusqu'aux pieds. On s'imagine bien la rage dont elle fut saisie, lorsqu'elle ouit que l'on faisoit de si beaux portraits

de ſa perſonne. J'ai ſu depuis, que dans ſon premier mouvement elle avoit été tentée d'entrer dans ma chambre, pour venir décharger ſur nous ſa fureur; mais qu'après y avoir fait réflexion, elle avoit mieux aimé ſe retirer, pour ſe conſulter ſur le parti qu'elle devoit prendre, que de faire rire à ſes dépens tous ſes autres domeſtiques, en leur donnant une ſemblable ſcene.

Elle employa le reſte de cette triſte nuit à méditer ſa vengeance. Il ne fut pas ſi-tôt jour, qu'elle envoya chercher ſon plus proche parent, pour lui dire que j'étois un parfait fripon; que je n'étois pas content de la voler, de la piller, & de mettre ſes affaires en déſordre; que j'ajoutois à l'infidelle régie de ſes biens l'audacieuſe inſolence de déshonorer ſa maiſon: enfin, qu'elle me livroit au juſte reſſentiment qu'il devoit avoir de mes friponneries, & qu'il n'avoit qu'à me faire ſubir la rigueur des loix. Elle ne pouvoit charger de cette commiſſion un homme plus propre à l'exécuter, que ce parent, qui devant être un jour ſon légataire univerſel, avoit plus d'intérêt que perſonne à m'écarter de la teſtatrice. Auſſi fut-il charmé d'en trouver une ſi belle occaſion; & il ſe hâta d'en profiter, de peur que la dame

ne vînt à changer de sentiment. Il la connoissoit, & voyoit clairement qu'elle n'agissoit ainsi que par un dépit jaloux. Il usa d'une si grande diligence, qu'il obtint en moins de deux heures un décret de prise-de-corps contre moi. De maniere que je n'étois pas encore levé, qu'un alguasil & six archers vinrent me pincer dans ma chambre, & me traînerent en prison.

Je crus pour le coup que c'étoit une marque de souvenir que me donnoient mes parens de Gênes, ou mes créanciers de madrid. Je n'appris que deux heures après le sujet de mon emprisonnement. Je n'en fus d'abord guere affligé. Je me mis dans l'esprit que ma maîtresse m'aimoit trop, pour vouloir m'abandonner à la sévérité des loix, & j'attendois à tout moment qu'on m'annonçât de sa part que n'étant plus irritée contre moi, elle venoit d'obtenir des juges mon élargissement. Ainsi je portois sans impatience & sans chagrin des fers que l'amour, à ce qu'il me sembloit, se préparoit à briser; & je me regardois moins comme un intendant emprisonné pour ses mauvaises œuvres, que comme un amant dont on punissoit l'infidélité. Cependant je me flattois d'une fausse espérance. On me fit rendre compte de mon administration,

qui avoit duré deux ans. Ce fut alors que les douleurs commencerent à me prendre. La diſſipation que j'avois faite des biens de la veuve, deſquels j'avois diſpoſé comme s'ils euſſent été à moi, laiſſoit un ſi grand vuide entre la recette & la dépenſe, que j'aurois défié tous les intendans des grandes maiſons de les remplir. J'eus beau travailler d'eſprit, inventer des emplois de deniers, faire des parties d'apothicaire; tout compté, tout rabattu, je me trouvai court de quatre mille écus. Pour achever de m'abîmer, l'honnête homme ſur qui je me repoſois du ſoin des affaires de la dame, pendant que je ne ſongeois qu'à mes plaiſirs, ne me vit pas plutôt entre les mains de la juſtice, que pour ſe dérober au même ſort, qu'il ne méritoit pas moins que moi, il diſparut avec tout l'argent comptant qu'il put emporter. Me voilà reſponſable de ſa conduite, & chargé de toute l'iniquité. Comment pouvois je impunément me tirer de-là? Je n'avois ni bien ni caution; & la partie à qui j'avois affaire étoit ſi puiſſante, que je ne devois pas me flatter de ſortir de priſon, que pour aller ſervir le roi ſur mer.

J'étois ſi perſuadé de cela ou de quelque choſe d'approchant, que je fis une tentative

tentative pour me sauver de prison sous un habillement de femme. J'avois déja passé deux portes, & j'étois sur le point d'enfiler la derniere, lorsqu'un maudit guichetier borgne, qui y étoit, me reconnut. Je portois sous ma robe un poignard que je tirai pour lui faire peur ; mais il cria. On accourut à son secours, & l'on m'enferma dans un cachot noir, d'où je ne sortis que pour être conduit aux galeres, à quoi je fus condamné seulement pour toute ma vie.

CHAPITRE XIX.

Guſman eſt mené au Port Sainte-Marie avec d'autres honnêtes gens comme lui. Ses aventures en chemin & ſur les Galeres.

LA chaîne compoſée de vingt-ſix jeunes forçats, tous revêtus du colier de l'ordre, étant prête à marcher, nous partîmes de Séville, pour nous rendre au Port Sainte-Marie, où étoient alors les Galeres. Nous étions diviſés en quatre bandes, tous enchaînés les uns aux autres ; & notre Conducteur eſcorté de vingt Gardes, nous menoit à petites journées.

La premiere, nous allâmes coucher à *Cabeças*, village éloigné de Séville de trois lieues. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étant remis en marche, nous rencontrâmes un jeune garçon qui chaſſoit de petits cochons devant lui. Ce pauvre malheureux, au lieu de faire prendre à ſes bêtes une autre route pour nous éviter, eut l'imprudence de les faire

passer entre nos bandes, de sorte que nous lui en enlevâmes la moitié. Il eut beau s'en plaindre à notre conducteur, & le prier d'interposer son autorité, pour nous obliger à les rendre, le conducteur, qui se promettoit bien d'en manger sa part, fit la sourde oreille à ses prieres. Nous continuâmes notre chemin en nous applaudissant du beau coup que nous venions de faire. Nous en eûmes autant de joie, que si notre liberté y eût été attachée.

Lorsque nous fûmes arrivés à une hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner, je fis présent de mon cochon au conducteur, qui l'accepta volontiers, en me témoignant qu'il m'en savoit bon gré. Il demanda aussi tôt a l'hôte & l'hôtesse, s'ils accommoderoient bien ce gibier; ces bonnes gens lui firent connoître par leur réponse qu'il ne pouvoit s'adresser à de plus mauvais traiteurs. Sur quoi prenant la parole, je lui dis que s'il vouloit me faire détacher de la chaîne, pour une heure de tems seulement, je lui servirois de cuisinier, & que j'étois persuadé qu'il seroit content de mon savoir faire. Il ne balança point de me mettre en état de le lui montrer, & je lui préparai un repas dont il fut très-satisfait. Ce qui l'engagea pendant le voyage à

me traiter plus doucement que les autres.

Je fis un autre tour de mon métier dans cette hôtellerie, où il y avoit deux marchands qui dînoient. Nous voyant là tous pêle-mêle avec eux, ils avoient une furieuſe inquiétude pour leurs hardes. Un des deux ſur-tout ne perdoit point de vue les ſiennes, & avoit mis ſous la table ſa valiſe, ſur laquelle il appuyoit ſes pieds. Je me ſentis tenté de friponner celui-là. Je me gliſſai ſubtilement ſous ſa chaiſe, & fendant avec un couteau bien tranchant ſa valiſe, j'en tirai deux paquets, que je fourrai dans mon haut-de-chauſſes, & dont je chargeai adroitement un de mes camarades, nommé Soto, avec lequel j'avois fait connoiſſance dans la priſon. Lorſque la chaîne fut hors de l'hôtellerie, & qu'elle eût fait un quart de lieue, je dis à Soto de me donner les paquets, pour voir de quelle eſpece étoit notre butin, & pour le partager entre nous fraternellement. Soto me répondit qu'il ne ſavoit de quoi je lui parlois. Je crus d'abord qu'il vouloit rire ; mais c'eſt à quoi il ne penſoit nullement. Il perſiſta conſtamment à nier qu'il eût reçu quelque choſe de moi. Je pris mon ſérieux. Je lui reprochai ſon ingratitude & ſa mauvaiſe foi. Il ſe moqua de mes reproches & de mes mena-

ces, & demeura toujours à bon compte saisi des paquets. Son procédé me piqua. Je résolus de m'en venger, de déclarer la chose au conducteur, aimant mieux qu'il profitât du larcin que Soto, & je ne manquai pas, en arrivant à la couchée, d'exécuter ma résolution.

Je n'eus pas si-tôt conté le fait au conducteur, qu'il fit appeler Soto, pour lui demander les deux paquets. Le forçat lui répondit effrontément, qu'il ne les avoit pas, & qu'il falloit que je fusse un grand fourbe, pour l'accuser de les avoir. Ah! vous ne voulez donc pas les rendre de bonne grace, s'écria le conducteur? Hé bien, mon ami, nous allons en user avec vous comme vous le méritez. En même tems il ordonna aux gardes de lui donner la question avec des cordes. Soto pâlit de frayeur à cet ordre cruel, & craignant pour sa peau, il avoua lâchement que les paquets étoient cachés dans le ventre de son cochon; car il en avoit aussi attrapé un. Véritablement on les y trouva; & quand on les eut défaits, on vit plusieurs chapelets & bracelets de coral garnis d'or, & bien travaillés. Notre conducteur, en homme qui entendoit parfaitement son métier, les serra sans façon dans ses poches, en me promettant une récompense, que

j'attends encore aujourd'hui. Ce qui prouve bien que ces ſortes de gens profitent des mauvaiſes actions des voleurs, ſans avoir part à leur châtiment. Depuis ce jour-là, Soto & moi, nous nous jurâmes une haine immortelle.

Nous pourſuivîmes notre route, & à notre arrivée au port Sainte-Marie, nous trouvâmes qu'on y eſpalmoit ſix galeres pour les envoyer en courſe. On nous laiſſa repoſer pendant quelques jours dans la priſon, après quoi nous fûmes partagés en ſix bandes. Je fus aſſez malheureux pour être de celle dont étoit Soto, & par conſéquent condamné à vivre avec lui ſur la même galere. On nous y fit entrer. On me plaça au milieu vis-à-vis du grand mât; & ce qui me cauſa un véritable chagrin, c'eſt que Soto fut mis au banc du patron, de maniere qu'il étoit fort près de moi. On nous donna deux chemiſes avec l'habit du roi, deux caleçons de toile, une camiſole rouge, un bonnet de la même couleur & un capot. Après cela le barbier vint nous raſer le menton & la tête. Je ne perdis pas mes cheveux ſans regret; quoiqu'ils fuſſent d'un blond qui tiroit ſur le roux, ils ne laiſſoient pas d'être aſſez beaux. Me voilà donc forçat dans les formes, & il y avoit aſſurément

long-tems que je méritois bien de l'être.

Comme le comite eſt un officier qui a un grand pouvoir ſur les galériens, & qui l'exerce ordinairement avec beaucoup de brutalité, je crus que je ferois une bonne affaire, ſi je pouvois gagner ſon amitié; il couchoit & mangeoit auprès de moi. J'étois à portée de lui rendre de petits ſervices, & je ne manquois pas une occaſion. J'allois le ſervir à table, faire ſon lit, nétoyer ſes habits. J'étois toujours le premier à courir au-devant de ſes beſoins, & à lui marquer mon zele. Tant de peines & tant de ſoins ne demeurerent pas ſans récompenſe. Je m'apperçus bientôt qu'il me regardoit d'un œil déſarmé de cet air terrible qui fait trembler une chiourme. Ce qui me parut une grace toute particuliere. Auſſi pour m'en rendre encore plus digne, je redoublai mon attention à lui plaire, & j'y réuſſis ſi bien, qu'il ne voulut plus employer d'autres que moi à ſon ſervice. Pour m'y attacher encore davantage, il me fit ôter de mon banc pour me charger de faire ſon petit ménage, & ſur-tout de lui apprêter à manger, étant très-content de quelques ragoûts que je lui avois déja faits. Je fus un peu fier de cet honneur, & j'avois ſujet d'en être bien-aiſe, attendu que par cet heureux changement je

devenois exempt de toute fonction de forçat.

Notre galere eut ordre d'aller à Cadix prendre des mâts, des antennes, du goudron & autres choſes ſemblables. Quoique je ne fuſſe pas obligé de me mettre à la rame, cependant je fis comme les autres pour ne pas augmenter leur jalouſie, qui n'étoit déja que trop grande de me voir aimé du comite; d'ailleurs, puiſque j'étois condamné à cet exercice, il me ſembloit que je devois m'y accoutumer. Je ramai donc toute la journée. Mais le ſoir en arrivant, je me ſentis ſi fatigué d'un travail ſi pénible & ſi nouveau pour moi, qu'après avoir couché mon maître, je m'étendis ſur mon capot, où je m'endormis. Mon ſommeil fut ſi profond, que deux de mes camarades me volerent ſans que je me réveillaſſe. Ils me prirent quelques écus que j'avois couſus à ma camiſolle. Je m'en apperçus à mon réveil. J'en portai d'abord ma plainte au comite, qui me les fit reſtituer à bons coups de cerceau. Enſuite il me conſeilla, pour m'affranchir de l'inquiétude que la garde de mon tréſor me cauſeroit, de l'employer en marchandiſes, ſur leſquelles je pourrois gagner en les revendant. Je ſuivis ſon conſeil; & continuant à faire tous mes efforts pour contenter un

maître qui avoit tant de bonté pour moi, je puis dire que je menois une vie heureuse, quoique je fusse aux galeres.

Sur ces entrefaites, un jeune Seigneur, parent de notre capitaine & chevalier de l'ordre de saint Jacques, ayant dessein de commencer ses caravanes, vint avec son bagage occuper une place dans notre galere. Il avoit, suivant la coutume de ce tems-là, une chaîne d'or au cou. On lui en vola un beau jour dix-huit chaînons. On soupçonna de ce larcin premiérement ses valets, qu'on voulut adroitement engager à le confesser; & lorsqu'on vit que par douceur on n'y pouvoit réussir, on fit jouer le cerceau. Le capitaine, qui connoissoit ses propres valets pour des fripons capables d'avoir fait le coup, les fit traiter comme ceux de son parent. Tout cela fut inutile. Les chaînons ne se retrouverent point. Sur quoi le capitaine lui dit: Mon neveu, il faut que vous vous fassiez servir par un forçat, qui ait soin de faire votre chambre, & qui soit responsable de vos hardes. S'il vient à perdre la moindre chose, il sera roué de coups. Le chevalier témoigna qu'il seroit bien aise d'en avoir un qui fût propre à le servir. Il ne s'agissoit plus que de savoir lequel des forçats auroit cet honneur. Plusieurs personnes de

la galere lui vanterent mon adreſſe & mon eſprit, de ſorte qu'il ſouhaita que je fuſſe auprès de lui. Là-deſſus le capitaine fit venir le comite, & lui demanda s'il étoit content de moi. Le comite ne ſachant pourquoi on lui faiſoit cette queſtion, s'étendit ſur mon mérite, & me loua tant que le chevalier dès ce moment-là ſe réſolut à me choiſir. On me fit appeler. Je plus à ce Seigneur, qui, m'arrêtant pour ſon ſervice, m'enleva au comite, dont je fus bien regretté.

Me voici donc devenu valet-de-chambre d'un chevalier de Saint-Jacques. Pour me rendre plus libre & me mettre plus en état de le ſervir commodément, il obtint du capitaine que je n'aurois que l'anneau au pied. On me donna par compte ſes hardes, ſes bijoux & ſa vaiſſelle d'argent. On m'en chargea, en me recommandant pour mon propre intérêt, d'être fidele & vigilant. Je rangeai auſſi-tôt les effets de mon nouveau maître, de façon que d'un coup d'œil je les voyois tous. Il fut fait de très-expreſſes défenſes à ſes valets d'entrer ſans ma permiſſion dans ſa chambre, lorſqu'il n'y ſeroit pas. Ce qui me diſpenſoit d'avoir toute l'attention dont j'aurois eu beſoin pour veiller ſur ces gaillards, qui valoient bien des forçats pour faire des tours de main.

Je m'attachai à étudier l'humeur & le génie du chevalier, & je ne tardai guere à m'en faire aimer, même eſtimer, tout galérien que j'étois. Il ſe plaiſoit à m'entretenir, & je lui paroiſſois homme de bon conſeil. Il me conſultoit quelquefois ſur ſes affaires les plus importantes. Comme il arriva un jour qu'il avoit l'air ſombre & rêveur : Mon ami, me dit-il, un de mes oncles m'a écrit une lettre qui me chagrine & m'embarraſſe. Il ſouhaite que je me marie. Il m'en preſſe, ſi je veux hériter tous ſes biens. C'eſt un garçon qui a vieilli dans l'oiſiveté de la cour, ſans avoir jamais pu ſe réſoudre à ſubir le joug auquel il veut me lier. Je ne ſais quelle réponſe faire, pour m'excuſer honnêtement. Je ne me ſens aucun penchant pour le mariage. Monſieur, lui dis-je en plaiſantant, ſi j'étois à votre place, je lui manderois que je ne demande pas mieux que de me marier, pourvu que ce ſoit avec une de ſes filles. Mon maître fit un éclat de rire à ce trait plaiſant, & me dit qu'il s'en ſerviroit pour ſe débarraſſer des importunités de ſon oncle.

CHAPITRE XX & dernier.

Guſman ſe trouve dans la plus cruelle ſituation où il ſe ſoit jamais trouvé; mais le Ciel finit tout-à-coup ſes peines, & lui fait recouvrer la liberté.

J'ÉTOIS très-content de mon ſort auprès de ce jeune Chevalier, qui faiſoit ſi bonne chere, que des reſtes de ſa table j'avois de quoi bien régaler une partie de mes camarades. J'en aurois ſur-tout fait part à Soto, malgré ce qui s'étoit paſſé entre nous, ſi ce mauvais homme, que l'envie tenoit toujours armé contre moi, n'eût pris ſoin de nourrir ma haine par les diſcours médiſans qu'il tenoit de moi, tant aux valets de mon maître, qu'à ceux du capitaine. Ces domeſtiques qui ne m'aimoient guere ni les uns ni les autres, l'écoutoient avec plaiſir, & ne manquoient pas d'aller rapporter à leur patron tout le mal qu'ils lui entendoient dire de moi, & entr'autres choſes que je guettois l'occaſion de faire un bon coup, & que tôt ou tard le chevalier me connoîtroit pour un fripon.

Quoique tous ces rapports dussent être suspects dans de pareilles bouches, ils ne laisserent pas de faire quelque impression sur l'esprit de mon maître. Je m'en apperçus bien. Ce seigneur feignoit en vain d'avoir toujours une entiere confiance en moi; je remarquois qu'il prenoit garde, contre sa coutume, à mes actions, & n'étoit pas éloigné de me croire capable de justifier les médisances de Soto. De mon côté, sans faire semblant de pénétrer les soupçons injustes que ce malheureux avoit inspirés, je continuois à servir avec beaucoup de fidélité, ayant sans cesse les yeux ouverts, pour éviter les piéges que mes ennemis me pourroient tendre. Cependant avec toute ma vigilance, je fus la dupe de la malice de Soto. A l'instigation de ce scélérat, un valet du chevalier se saisit subtilement d'une assiette d'argent, & la cacha sous mon lit entre deux ais, de façon qu'on ne la voyoit point. Je m'apperçus d'abord qu'elle me manquoit. Je le dis à mon maître d'un air qui devoit bien lui persuader qu'elle m'avoit été prise. Néanmoins on ne me crut pas. On fouilla par-tout, & on découvrit enfin où elle étoit. Alors le capitaine jugeant que j'étois le voleur, malgré ce que je pouvois alléguer pour ma défense, me

condamna à cinquante coups de late. Mon maître fut touché de la douleur que je fis paroître, quand j'entendis prononcer cet arrêt, & s'oppoſant à l'exécution, il obtint ma grace, à condition que s'il m'arrivoit une ſeconde fois de perdre quelque choſe, je paierai le tout enſemble.

Comme je vis par cette aventure que j'avois des ennemis ſecrets, qui travailloient ſourdement à ma perte, & que j'aurois bien de la peine à me garantir d'une nouvelle ſurpriſe, je ſuppliai très-humblement le capitaine & mon maître de donner mon emploi à un autre. Le chevalier expliqua mal ma priere. Il s'imagina que je ne voulois quitter ſon ſervice, que pour me remettre à celui du comite. Il m'en ſut mauvais gré, & me refuſa, pour me mortifier, ce que je demandois. Il fallut donc me déterminer à continuer de le ſervir, & à me tenir nuit & jour ſur mes gardes. Ce que je fis pendant quelque tems avec tant de bonheur, que je mis en défaut l'adreſſe des traîtres conjurés contre moi. Mais il n'étoit pas poſſible que je fuſſe toujours aſſez heureux pour parer leurs coups fourrés. Un ſoir mon maître étant revenu de la ville, voulut ſe déshabiller. Je lui donnai ſon bonnet & ſa robe-de-cham-

bre, & tandis que je portois d'une chambre à une autre son épée, ses gants & son chapeau, on m'escamota le cordon. Je ne sais comment se fit un tour si subtil, & je n'ai jamais pu le concevoir. Cependant c'est un fait. Le lendemain, lorsque je pris le chapeau pour le nétoyer, je le trouvai sans cordon. A cette vue, je devins plus pâle que la mort. Je cherchai par-tout. Peine inutile. Je reconnus qu'il y avoit dans la galere des filoux plus fins que moi.

Que faire à cela? Et comment sauver ma peau des coups qui la menaçoient? Je crus qu'il n'y avoit pour moi point d'autre parti à prendre, que celui d'implorer la miséricorde du chevalier. Je m'imaginai, qu'au lieu de me faire éprouver le rude châtiment qui m'avoit été promis, il entreroit dans ma peine, & auroit encore la bonté de demander grace pour moi. C'étoit une fausse espérance dont je me flattois. Quand je contai à mon maître le nouveau malheur qui m'étoit arrivé, j'eus beau lui parler d'une maniere plus pathétique, & lui représenter la malignité de mes ennemis, dont j'assurois que la perte du cordon étoit l'ouvrage, il ne fit que me rire au nez : Monsieur Gusman, me dit-il d'un air moqueur, je suis persuadé que vous

êtes un garçon plein d'intégrité, quoique vous n'ayez pas tout à fait cette réputation-là dans la galere, & qu'on m'ait dit que j'étois bien hardi d'avoir tant de confiance en vous. Encore une fois, je vous crois un très-honnête homme, & je ſuis fâché de vous dire que ſi vous ne retrouvez pas mon cordon, vous ſerez livré au ſous-comite qui vous traitera en enfant de bonne maiſon. C'eſt ſur quoi vous pouvez compter, malgré les aſſurances que vous me donnez de votre fidélité.

Telle fut la réponſe du chevalier. Le capitaine, homme des plus violens, arriva dans ce moment-là. Dès qu'il ſut de quoi il s'agiſſoit, & qu'il vit que je m'obſtinois à nier que j'euſſe pris le cordon, il ſe mit en fureur, & me fit battre ſi cruellement, que je demeurai ſur la place à demi-mort. Le barbare m'auroit ſans doute fait ôter la vie, s'il n'eût pas craint d'être obligé, comme c'eſt la coutume en pareil cas, de me remplacer à ſes dépens par un autre homme, ou de payer la taxe ordinaire d'un forçat. Pour comble de miſere, je fus chaſſé de la poupe & envoyé au dernier banc de la proue. C'eſt l'endroit de la galere le plus incommode, & où il y a le plus à travailler. Ajoutez à cela que le comite eut

ordre de ne me point ménager, ſous peine de déplaire à la cour. Je crois bien qu'au fond de ſon ame, ce bon officier me plaignoit, & quoiqu'on lui eût fort recommandé de me traiter avec une extrême rigueur, il me laiſſa en repos pendant plus d'un mois, me voyant hors d'état de rendre le moindre ſervice.

Je repris enfin peu à peu mes forces. Déja même je commençois à faire ſur la mer où nous étions alors, la rude fonction de rameur, lorſque le Ciel, ſatisfait des peines que j'avois injuſtement ſouffertes, eut pitié de moi, & voulut me tirer de l'affreuſe ſituation où je me trouvois. C'eſt ce que je vais raconter en peu de mots: Soto qui méditoit un grand deſſein, qu'il ne pouvoit exécuter ſans le ſecours d'un homme qui fût dans le poſte où j'étois, c'eſt-à-dire auprès de la poudre, eut envie de ſe réconcilier avec moi. Il ſe ſervit pour cet effet de l'entremiſe d'un Turc, qui avoit la liberté d'aller d'un bout à l'autre de la galere. Soto me croyoit avec raiſon fort irrité contre le capitaine, & ne doutoit point que je n'aimaſſe autant qu'un autre à me voir libre. Il me fit prier par le Turc d'oublier le paſſé, & de lui rendre mon amitié qu'il confeſſoit avoir juſtement perdue. Je témoignai ne pas de-

mander mieux que de renouer avec lui. Sur quoi le Turc me parla dans ces termes :

« Soto m'a chargé de vous communi-
» quer le projet qu'il a courageuſement
» formé pour nous délivrer tous. Quand
» nous ſerons auprès de la côte de Bar-
» barie, où nous allons, & dont nous
» ne ſommes pas fort éloignés, nous de-
» vons égorger premiérement le capi-
» taine, enſuite les autres officiers &
» les ſoldats, en criant : *Liberté ! liberté !*
» Les forçats ſe ſouleveront auſſi-tôt.
» Nous nous rendrons maîtres de la ga-
» lere, & nous trouverons un aſyle chez
» les Turcs. Il y a plus de deux mois,
» pourſuivit-il, que nous nous préparons
» à exécuter notre entrepriſe. Nous avons
» des armes cachées. Toutes nos meſures
» ſont priſes, & nous ſommes un grand
» nombre de gens, tant Turcs que Chré-
» tiens, qui avons réſolu de nous ſauver
» ou de périr tous enſemble. On n'exige
» de vous qu'une choſe, c'eſt de mettre
» le feu aux poudres, ſi par malheur
» vous remarquez que nous ne ſoyons
» pas les plus forts. Tel eſt notre com-
» plot. Après le châtiment inhumain que
» le capitaine vous a fait ſouffrir, nous
» avons cru que vous ne refuſeriez pas
» de vous joindre à nous ».

Je répondis au Turc qu'on avoit eu raison de présumer qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable de faire pour me venger du capitaine, & qu'il pouvoit assurer de ma part tous les conjurés, que je ferois ce qu'ils attendoient de moi. J'avois cependant une autre pensée. Lorsque je vis approcher la journée de l'exécution du projet, je dis un matin à un soldat, qui vint par hasard auprès de moi, d'aller dire au capitaine que j'avois un secret de la derniere importance à lui révéler. Mais, ajoutai-je, dites-lui qu'il m'envoie chercher tout à l'heure, que la chose presse, & qu'il y va même de sa vie. Le capitaine reçut l'avis que je lui faisois donner comme un artifice dont je me servois pour regagner ses bonnes graces, & tâcher de rentrer au service de son neveu; & s'il voulut bien m'entendre, ce ne fut que pour me faire encore maltraiter, si ce que j'avois à lui dire ne méritoit point qu'il m'écoutât. Il me fit donc appeler, & je lui découvris tout. Je lui indiquai l'endroit où étoient les armes, & lui nommai les principaux auteurs du complot, à la tête desquels je n'oubliai pas de placer mon bon ami Soto, à qui je me croyois redevable des coups de late qui m'avoient été donnés avec si peu de justice.

Le capitaine après avoir oui mon rapport, qu'il ne jugea pas indigne de ſon attention, fit mettre ſous les armes fort prudemment tous les ſoldats le long de la galere. S'étant par ce moyen rendu maitre des conjurés, il commença par faire viſiter les endroits où je lui avois dit que les armes étoient cachées. Il les y trouva, & ne pouvant plus douter de la vérité de la conjuration, il ordonna qu'on ſe ſaisît des chefs, à qui les tourmens firent tout avouer. Soto fut mis en quatre qartiers par quatre galeres, auſſi-bien qu'un de ſes camarades. On décima les autres, dont deux furent pendus, & on coupa le nez à tout le reſte. Soto avant ſa mort confeſſa que c'étoit lui qui avoit conſeillé de cacher l'aſſiette & volé le cordon du chevalier.

Lorſque les conjurés eurent été punis, le capitaine fit l'éloge de mon zele & de ma fidélité. Il ne pouvoit aſſez admirer le généreux ſentiment qui m'avoit fait ſacrifier le plaiſir de la vengeance au ſervice du roi. Enſuite il me demanda publiquement pardon de ſon injuſtice; & m'ayant lui-même ôté mes fers, il me dit que j'étois libre, & que je ſortirois de la galere auſſi-tôt qu'il auroit reçu de la cour une réponſe à la lettre qu'il y alloit écrire pour en obtenir ma liberté.

Il écrivit effectivement en ma faveur, & fit ſigner ſa lettre par tous les officiers, qui furent bien aiſes de me marquer par là qu'ils ſentoient vivement l'obligation qu'ils m'avoient. Je rendis mille & mille graces au ciel de l'occaſion qu'il m'avoit donnée de me tirer de l'état déplorable où je m'étois réduit par ma mauvaiſe conduite, & je lui promis qu'à l'avenir je menerois une vie plus raiſonnable.

Telles ſont, lecteur, mon cher ami, les aventures qui me ſont arrivées juſqu'à préſent. S'il m'en arrive d'autres dans la ſuite, tu peux compter que je ne manquerai pas de t'en faire part.

FIN.

p. 23. 28. 3?

